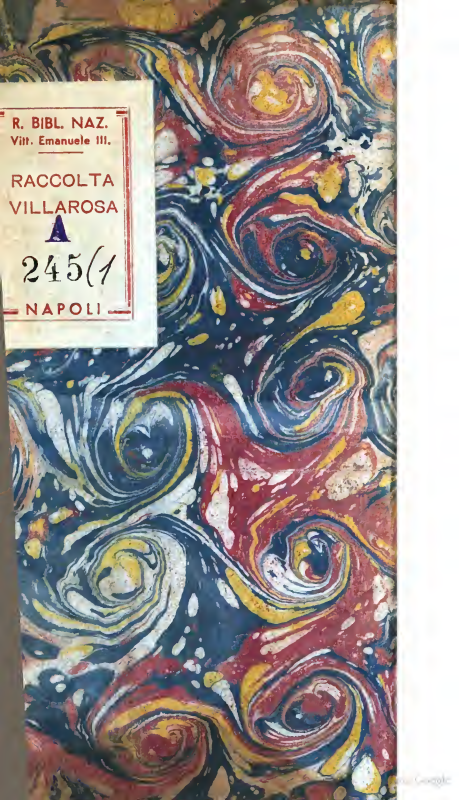




The background of the image is a vibrant, multi-colored marbled paper. It features a complex pattern of swirling, organic shapes in shades of deep blue, red, yellow, and white, creating a dynamic and textured visual effect. A rectangular white label is affixed to the upper left portion of the marbled surface.

R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.

RACCOLTA
VILLAROSA



245(1)

NAPOLI





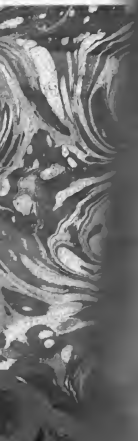
R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.

RACCOLTA
VILLAROSA



245(1)

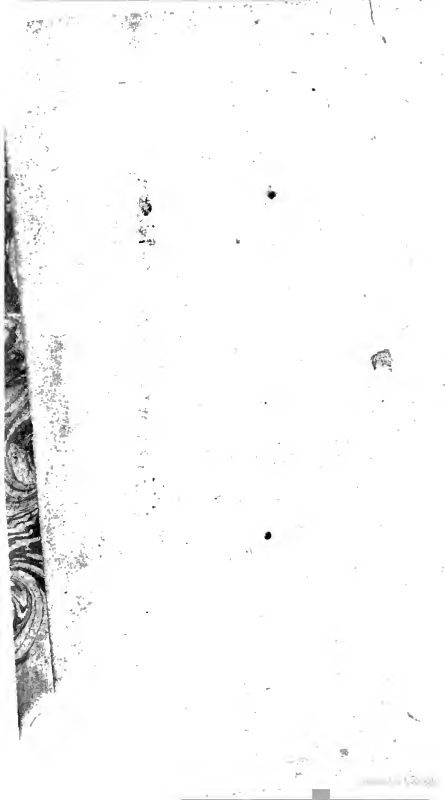
NAPOLI



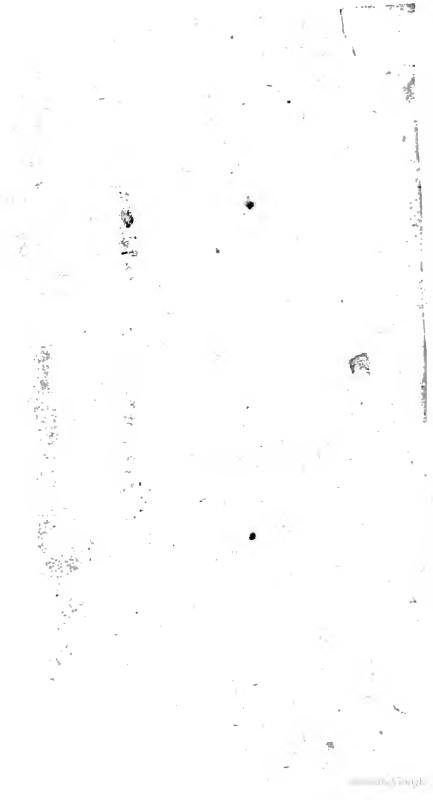
x. Villarosa A. 245



Rde. Villarosa A. 245



Rde. Villarosa A. 245



Ride Villarosa A. 245

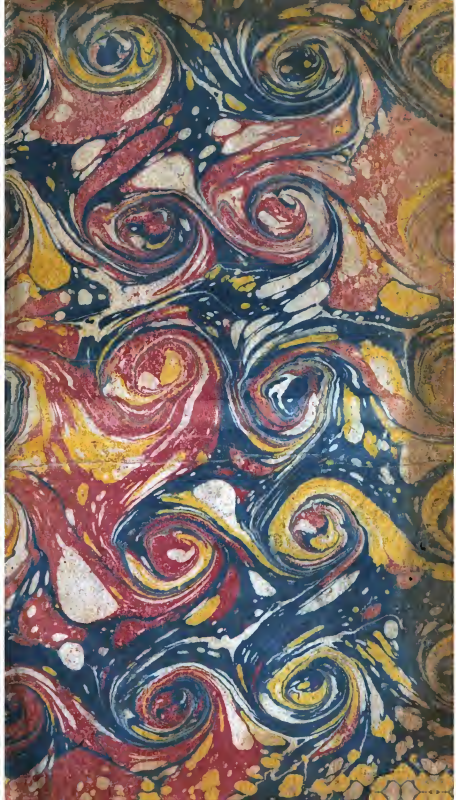
R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.

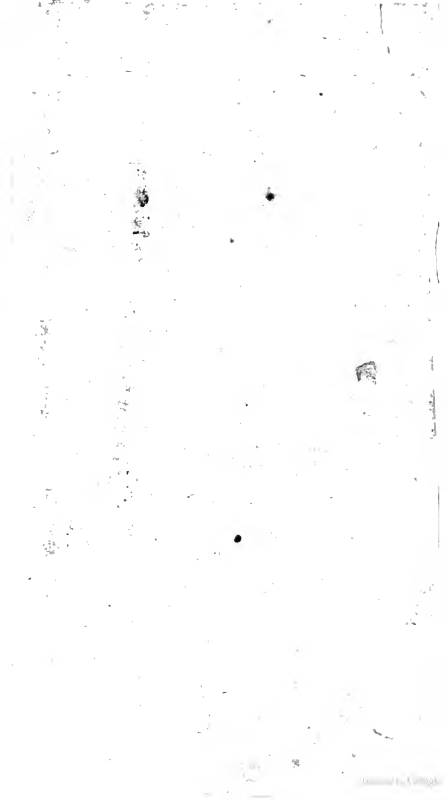
RACCOLTA
VILLAROSA



245(1)

NAPOLI





Ride Villarosa A. 245

B. L. C. L.

Gervaise, Francis Armand

1743

LA VIE
DE PIERRE
ABEILLARD,

ABBÉ DE S. GILDAS
DE RUIS,
ORDRE DE S. BENOIST;

ET CELLE
D'HELOÏSE
SON EPOUSE,
PREMIERE ABBESSE DU PARACLET,

TOME PREMIER



A PARIS,

Chez FRANÇOIS BAROIS, Libraire, à l'entrée
du Quay des Augustins, du côté du Pont
S. Michel, à la Ville de Nevers.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



527129



P R E F A C E.



'E s t une chose
surprenante que de-
puis tant de siècles,
personne n'ait pensé à nous
donner une véritable His-
toire du fameux Abeillard,
& qu'on ne se soit arrêté
qu'à l'endroit de ses jours le
moins édifiant, pour com-
poser des pieces galantes
uniquement propres à nour-
rir une flâme impure, tandis
qu'on a laissé dans l'oubli sa

P R E F A C E.

conversion qui fait tant d'honneur.à la grace de Jesus-Christ. On a même dissimulé ses vertus , & une infinité de faits si dignes de la curiosité des Sçavans.

Touché du peu de justice que notre siècle a rendu à ce grand homme, j'ai cru dans le loisir d'une profonde solitude , que ma plume seroit utilement employée à décrire ce que j'ai puisé de sagesse dans les sources les plus pures de l'antiquité. Par mon application & par mes veilles, j'en ai formé ce corps d'Histoire, qui ne servira pas moins à l'édification des Fideles , qu'à la satisfaction de ceux qui desirent péné-

P R E F A C E.

trer dans le fônd de l'Hiftoire de l'Eglife du douzième fiécle.

Cet Abeillard fi connu , & en même tems fi inconnu, va donc paroître au naturel dans cet Ouvrage. On le verra né avec un bel efprit , capable des fciences les plus sublimes, devenu grand Philofophe malgré fes inclinations un peu trop tendres ; la fin tragique de fon amour pour Heloïfe l'ayant conduit à une généreuse pénitence. Entré dans l'état monaftique , il y paroîtra un des plus illuftres Abbez de fon tems, & comme un Martyr par l'austerité de fa vie , & par les cruelles perfécu-

P R E F A C E.

tions qu'il souffre pour maintenir la discipline régulière. La grandeur de son ame, sa patience héroïque, éclatent dans toutes ses traverses. Cependant on le voit Fondateur d'Ordre, Legislateur de Loix, qui vont de pair avec celles des Basiles & des Pacômes ; sçavant Théologien qui a souvent pris la plume pour défendre les vérités orthodoxes attaquées de son tems ; un grand Maître qui a formé de saints Prélats dont les lumieres ont long-tems éclairé l'Eglise, qu'il a lui-même enrichie de sçavans Ecrits, dont nous avons encore la meilleure partie. Mais la plus rare de

P R E F A C E.

toutes ces grandes qualitez est, qu'avec ce génie qui lui acquit une réputation des plus étenduës, il eut la modestie & l'humilité du plus parfait Religieux.

Ce portrait surprendra sans doute ceux qui se sont formez des idées fort différentes de la vertu d'Abeillard. Mais comme la vérité est toujours agréable à toutes sortes de personnes, je me flatte que celle-ci mise dans son jour, ne déplaira pas au Public.

J'ai cru qu'il étoit nécessaire de traiter à fond ses differends avec S. Bernard, & ce qui s'est passé aux Conciles de Soissons & de Sens,

P R E F A C E.

assemblez à son occasion ; parce que la matiere n'a pas été jusqu'à present bien développée : content néanmoins d'avoir produit ce qui s'est dit pour & contre, je me suis abstenu de prononcer sur cette affaire, pour laisser au Lecteur le plaisir d'en juger.

L'enchaînement des matieres, qui ne permet pas d'écrire la vie d'Abeillard sans tracer en même-tems celle d'Heloïse, découvre le triomphe de la Grace sur un cœur le plus attaché à la créature. Sa pénitence est un exemple pour celles qui ont eu le malheur de l'avoir suivie dans sa chute.

P R E F A C E.

Pendant vingt-deux années qu'elle a survêcu à son époux, elle est un modele des vertus religieuses & de conduite pour les Superieures. Enfin Heloise nous donne à douter si la vie d'Abeillard est plus digne de nos admirations que la sienne.

Les monumens anciens & nouveaux dont j'ai tiré cette Histoire, sont si certains, que je n'ai pas lieu de craindre d'être accusé d'avoir donné dans de faux préjugés. C'est sur les œuvres mêmes d'Abeillard, dont je donne en même-tems l'analyse, que j'ai puisé les faits principaux & toutes les circonstances de sa vie. Ces

P R E F A C E.

œuvres ont été publiées dans le dernier siècle par un des plus sçavans Magistrats du Royaume , après avoir été revûës & corrigées sur dix ou douze manuscrits de quatre à cinq cens ans d'antiquité.

J'ai parcouru les Conciles de l'Eglise de France, les Lettres de S. Bernard, de Pierre le Vénérable, Abbé de Cluni, de Foulques Prieur de Deuil, l'Histoire d'Othon de Frisinge, où j'ai trouvé tout ce qui peut confirmer la plûpart des faits contenus dans les Ouvrages & dans les Mémoires d'Abeillard.

Je n'ai pas négligé les

P R E F A C E.

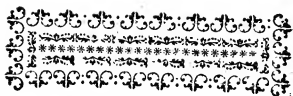
Auteurs modernes, & je n'ai rien vû dans l'Apologie que Monsieur d'Amboële Conseiller d'Etat a faite d'Abeillard, dans les Annales de M. d'Argentré & de Papire Masson, dans les recherches d'Etienne Pâquier, dans l'Histoire de Bretagne de Dom Lobineau, ni dans celle de l'Abbaye de S. Denis par Dom Felibien, qui ne s'accorde parfaitement avec tous les anciens monumens: ce qui donne un degré de certitude à mon Histoire, que beaucoup d'autres n'ont pas.

La plûpart de ces Auteurs reculez ont vécu avec Abeillard, & ont été témoins de

P R E F A C E.

ce qui s'est passé de son tems. Plusieurs d'entr'eux sont même reconnus & honorez comme Saints dans l'Eglise: ce qui donne encore plus de poids à leurs témoignages. Mais ce qui se trouve de plus rare, c'est qu'entre tant d'amis & d'ennemis qu'eut Abeillard, & qui ont écrit pour ou contre lui, on ne remarque aucune contrariété de sentimens dans les principales circonstances de sa vie. C'en est assez, ce me semble, pour tranquiliser le Lecteur, & lui procurer le solide plaisir de marcher sûrement dans les voies de la vérité en parcourant cette Histoire.

SOMMAIRE



SOMMAIRE

DU

PREMIER LIVRE.

- I. **N**aissance d'Abeillard & ses premières études.
- II. Il renonce à ses biens, & vient étudier à Paris sous le célèbre Champeaux.
- III. Ils commencent à se brouiller.
- IV. Ils se séparent, & Abeillard va enseigner à Melun où étoit la Cour.
- V. Il tombe malade, & est obligé de retourner en Bretagne.
- VI. Champeaux se fait Moine : motifs de sa vocation.
- VII. Abeillard revient à Paris, & étudie la Rhétorique sous le même Champeaux.
- Nouveaux sujets de brouillerie entr'eux. Champeaux est vaincu

Tome I.

A

& se retire. VIII. Abeillard en-
seigne seul dans Paris. Il est fait
Chanoine de la Cathédrale. Nou-
veaux efforts de Champeaux pour
détruire son adversaire. Il réüssit
en partie. IX. Abeillard se relève.
Champeaux est obligé de quitter
S. Victor. Il y revient. Nouvelles
disputes entr'eux. X. Abeillard se
trouve dans la nécessité de faire
un second voyage dans son pays.
XI. A son retour il va étudier la
Théologie sous Anselme de Laon,
dont il n'est pas satisfait. Anselme
s'offense de ce mépris. XII. Abeil-
lard commence à enseigner la
Théologie à Laon. XIII. Anselme
l'oblige d'en sortir. XIV. Il va
s'établir à Paris. XV. Il y fait
connoissance avec Heloïse. Quelle
étoit cette fille. XVI. Abeillard
obtient du Chanoine Fulbert chez
qui elle logeoit, de le prendre en
pension. Le Chanoine l'engage à
prendre soin des études de sa Nié-
ce : Imprudence de Fulbert. XVII.

Passion d'Abeillard pour Heloise :
 elle devient publique. XVIII.
 Etranges emportemens du Cha-
 noine a cette nouvelle. Il chasse
 Abeillard de sa maison. XIX. Ce-
 lui-ci le fait passer dans Paris
 pour un visionnaire. XX. Heloise
 est enlevée, & passe en Bretagne.
 Elle y met un fils au monde. XXI.
 Abeillard offre au Chanoine d'é-
 pouser sa Nièce. Leur reconcilia-
 tion. XXII. Il va en Bretagne pour
 amener à Paris sa future épouse.
 Heloise fait ce qu'elle peut pour le
 détourner de ce mariage. XXIII.
 Foibles raisons qu'Abeillard op-
 pose à celles d'Heloise : elle les
 combat par de plus fortes. XXIV.
 Entetement d'Abeillard pour ce
 mariage. Il se fait secrettement
 dans une Eglise de Paris. XXV.
 Fulbert contre la parole donnée,
 le divulgue dans le monde. Heloise
 désavoue son oncle, & s'attire
 son indignation. XXVI. Abeillard
 lui trouve une retraite dans l'Ab-

4 SOMMAIRE DU I. LIV.
*baye d'Argenteuil ; Quelle étoit
alors cette Abbaye. XXVII. Fulbert
outré de ce procédé , médite de
s'en vanger sur Abeillard. Cruau-
té de cette vengeance. XXVIII.
La justice en prend connoissance,
& punit les coupables. Tout Paris
s'intéresse dans cette affaire.
XXIX. Combien Abeillard y étoit
aimé. XXX. Il prend la résolution
de se retirer dans un Cloître.*





LA VIE
DE PIERRE
ABEILLARD.

ABBE' DE S. GILDAS
DE RUIS,
ORDRE DE S. BENOIST:

ET CELLE
D'HELOÏSE

SON EPOUSE,
PREMIERE ABBESSE DU PARACLET.

LIVRE PREMIER.

LE fameux Abbé dont je me propose d'écrire la Vie, étoit originaire de Bretagne. Son pere d'une noblesse distinguée (a) s'appelloit

I.
Naissance
d'Abeil-
lard & ses
premieres
études.

(a) M. d'Argentré l'appelle un noble Chevalier. L. 3. de son Hist. de Bret. c. 50.

6 LA VIE D'ABEILLARD.

Berenger, & avoit épousé une Demoiselle nommée Luce, dont la vertu étoit réverée de toute la Province.

Quelque tems après leur mariage, ils furent demeurer à Palais (a) petit Bourg à quatre lieuës de Nantes, dont Berenger étoit Seigneur. Ce lieu leur parut plus commode que tout autre pour leurs affaires : & ce fut-là que Dieu bénit leur alliance de plusieurs enfans, dont Abeillard (b) fut le premier. (c)

(a) En Latin *Palatium*. C'est de-là que lui est venu le nom de *Palatinus*. Jean de Sarisberi qui avoit étudié sous Abeillard, ne l'appelle pas autrement dans son *Polycrat* pag. III. Mais Thomasius débité une chimere, lorsqu'il avance que ce surnom venoit d'un palais magnifique où il faisoit ses leçons.

(b) On prétend que sa mere lui donna ce nom au sortir de son sein par un pressentiment de sa future éloquence, & de ces amas des plus belles connoissances, dont il découleroit un miel plus délicieux que celui de l'Abeille. En s'attachant à cette étimologie, il faut dire Abeillard & non pas Abelard, ni Abalard, ni Abaillard. C'est en la suivant, que S. Bernard l'appelle *Apis de Francia*. *epist.* 80. *nova editionis*.

(c) M. Dupin se trompe, quand il dit dans son 12. Siècle qu'Abeillard étoit le

Il vint au monde l'an de Notre-Seigneur, mil soixante-dix-neuf, & fut nommé Pierre sur les fonts de Baptême. Gregoire VII. tenoit alors le Saint Siège, Philippe I. regnoit en France; & la Bretagne n'étant pas encore réunie à la Couronne, Havoise fille d'Halain II. en avoit apporté la souveraineté à Hoël Comte de Cornoüaille & de Nantes.

Abeillard fit voir dès sa tendre jeunesse qu'il seroit un des plus grands génies pour les sciences. Ce fut un présent que le Ciel fit au monde, pour le tirer de l'ignorance où il étoit depuis plusieurs siècles. Quoique les armes soient la profession ordinaire de la noblesse, & qu'il y fût destiné comme l'aîné de sa maison, son pere ne laissa pas de

Abeil. ep. 1.

plus jeune de ses freres, contre le témoignage d'Abeillard même dont voici les paroles : *Ego vero quando amplius, & facilius in studio litterarum profeci, tanto ardentius eis inhaesi, & in tanto earum amore illectus sum, ut militaris gloria pompam cum hereditate & prerogativa primogenitorum meorum fratribus derelinquens, Martis curia penitus abdicarem, ut Minerva gremio educarer.* Abel. ep. 1.

8 LA VIE D'ABEILLARD.

lui faire prendre quelques teintures des lettres. Les élémens de la Grammaire qui font tant de peine aux enfans, ne furent qu'un jeu pour celui-ci : tout cédoit à la vivacité & à la pénétration de son esprit. Il parcourut en peu de tems les Poètes & les Orateurs, apprit les Langues & la Jurisprudence : & s'arrêtant à la Philosophie scolastique qui commençoit d'être fort à la mode, il s'y appliqua entierement.

*Lobin. hist.
de Bret.*

P 139.

Ambro. praefat. Apolog.

Roscelin si fameux dans l'Histoire par ses profonds égaremens, autant que par la subtilité de son esprit, fut un de ses maîtres, & lui apprit la Dialectique. Il en eut encore d'autres ; mais il faut dire à la louange d'Abeillard, que quelque obligation qu'il eût à Roscelin, il ne le vit pas plutôt s'éloigner des sentimens orthodoxes, & s'ériger en fauteur d'hérésies, qu'il oublia ce qu'il avoit été à son égard, & ne le regardant plus que comme un ennemi de l'Eglise, il l'attaqua avec cette vigueur de raisonnement qui lui étoit naturelle, & devint son plus terrible adversaire.

Ses maîtres en Bretagne n'avoient

plus rien à lui apprendre , & le jeune Abeillard s'en apperçut. Mais le violent amour qu'il avoit conçu pour la Philosophie , ne lui permit pas de s'arrêter dans un si beau chemin. L'exemple de ces anciens Philosophes qui avoient tout quitté pour se livrer entierement à l'étude de la sagesse , l'avoit vivement frappé. Ce fut pour les imiter , qu'Abeillard par un trait de générosité peu commune aux gens de son âge, céda à ses freres son droit d'aînesse, avec la part qu'il devoit avoir aux biens de sa famille , & quitta la Bretagne pour aller chercher dans les Provinces voisines de quoi contenter cette noble curiosité, & l'amour qu'il avoit pour les sciences.

Il les parcourut toutes, laissant dans tous les endroits où il passoit des marques de la subtilité de son esprit , poussant à bout les Professeurs, & leur traçant des voies pour arriver aux vérités qu'ils n'avoient encore pû découvrir. Il étoit effectivement l'homme de son siècle qui sçavoit le mieux approfondir une question, & embarrasser un homme. Enfin ne trouvant rien dans les Pro-

I I.

Il renon-
ce à ses
biens , &
vient étu-
dier à Paris.

*Abeil. loco
cit.*

Lobin. sup.

vinces qui pût le contenter, il résolut de venir à Paris, où la réputation de ceux qui y enseignoient, attiroit des écoliers de toutes les nations de l'Europe.

Entre ces maîtres, celui qui étoit le plus estimé s'appelloit *Guillaume de Champeaux*. C'étoit un homme d'un bel esprit, assez poli pour le siècle, parlant bien & avec éloquence : mais jaloux à l'excès, de la réputation qu'il s'étoit acquise. Les Auteurs de son tems l'accusent d'un peu d'ambition. Les grands hommes n'en sont pas toujours exempts, sur-tout lorsqu'étant d'assez basse extraction comme celui-ci (a), ils n'ont d'autre mérite que celui qu'ils ont acquis par leur travail. Il étoit déjà revêtu de la dignité d'Archidiacre de l'Eglise de Paris.

*V. Dupin
12 siècle sur
Abeil.*

*Abeil. ep
cal. c. 20*

Ce fut ce Guillaume de Champeaux qu'Abeillard prit pour son

(a) Il étoit fils d'un païsan de Champeaux proche Melun, & il prit le nom de son Village, comme on vit encore quelque tems après un autre Docteur nommé Guillaume comme lui, prendre le surnom de S. Amour, qui est un Village de Franche Comté, dont il étoit natif.

maître. Il avoüe lui-même qu'il n'étoit pas indigne de la réputation qu'il s'étoit faite. Il commença donc à le suivre ; on le voyoit assidu à ses leçons ; souvent il disputoit contre les autres écoliers , & quelquefois même contre le maître.

Les écoles de Philosophie n'étoient pas alors remplies de jeunes gens de quinze ou seize ans, comme elles le sont à présent. La plupart étoient des hommes faits ; plusieurs étoient déjà mariez , & les peres de famille ne se faisoient pas un deshonneur après avoir rempli les devoirs de la vie civile , & satisfait aux fonctions de leur état, d'aller entendre un maître de Philosophie : on y couroit , comme on court à présent à un bon Prédicateur. La nouveauté de cette science qui avoit été long-tems ensevelie dans l'oubli ; la nouvelle maniere dont on la traitoit ; l'usage commun de la langue Latine qui n'étoit pas même inconnüe à beaucoup de femmes ; ces jeux & ces combats d'esprit que les disputes de la scolastique commençoient à introduire, tout cela formoit un spectacle d'au-

*Voyez la
Dict. c. it.
de Baile,
sur le mot
Abell.*

tant moins désagréable, qu'il étoit plus nouveau : ce qui remplissoit toujours les écoles, & tenoit les esprits dans l'avidité. Cette remarque étoit nécessaire pour l'intelligence de plusieurs choses que nous dirons dans la suite.

III.

Champeaux & Abeillard commencent à se brouiller.

Ep. cal. sup.

Id. ibid.

Abeillard pour mieux profiter des lumières d'un aussi habile homme qu'étoit Champeaux, se mit en pension chez lui. Le maître fut quelque tems charmé de l'esprit de son écolier, & se faisoit déjà une gloire d'avoir sous sa discipline un jeune homme de ce mérite. Mais ce mérite fut ce qui les divisa bientôt, & de deux amis en fit deux ennemis irréconciliables. Car Abeillard ayant reconnu par la vivacité de son esprit, que son maître s'écartoit de la vérité en plusieurs choses, l'entreprit hautement, & le poussa de telle sorte dans les disputes publiques, que de l'aveu de ceux qui étoient présens, le maître étoit souvent vaincu, & le disciple victorieux.

De-là mille secrettes jalousies commencerent d'éclater par les mauvais offices que Guillaume ren-

doit à Abeillard. Ce n'étoit plus ce bel esprit qu'il avoit loué & même admiré; il n'y avoit que de la présomption & de la hardiesse dans sa conduite; ses disputes avoient plus l'air d'une déclamation que d'un raisonnement juste; un feu de jeunesse faisoit toute la beauté de ses discours qui n'avoient rien de solide. C'est ainsi que Champeaux entreprit d'abaisser celui qu'il avoit élevé.

La plûpart de ses condisciples parloient comme leur maître. Le zele qu'ils devoient avoir pour sa défense, & la reconnoissance dûë aux soins qu'il prenoit de leur éducation, leur servoit de prétexte pour couvrir l'esprit de jalousie qui les animoit. Ils ne voyoient qu'avec peine que ce nouveau venu effaçât toute la gloire qu'ils s'étoient acquise dans leurs disputes : ceux qui tenoient avant son arrivée le premier rang dans la classe, étoient les plus piquez.

Abeillard de son côté ne demeurait pas dans le silence. Personne n'osoit plus entrer en lice avec lui, & il en tiroit avantage. Il prit la re-

14 LA VIE D'ABEILLARD.

traite de ses adversaires pour un aveu de leur impuissance : & dans cette pensée il se persuada qu'il en sçavoit assez pour être maître, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans. C'est-là où tendoient alors tous ses desirs ; & il auroit déjà tenté de s'en procurer la gloire, s'il n'en avoit été détourné par la vûe de sa jeunesse. Mais il considéroit que quelque mérite qu'eût un maître, les années lui attiroient autant de vénération que la capacité. Ces réflexions arrêterent quelque tems les mouvemens impétueux de son ambition ; c'est ainsi qu'étant plus avancé en âge , il nommoit lui-même le désir extrême qu'il avoit eu d'enseigner. Enfin voyant que tout favorisoit son dessein ; que ses amis le pressoient de l'exécuter ; que Guillaume de Champeaux s'étoit fait de puissans ennemis à la Cour, qui ne cherchoient que l'occasion de l'humilier, & que plusieurs s'offroient déjà à se ranger sous sa discipline , il crut qu'il ne falloit pas différer.

*Abeil. ep.
cal. c. 2.*

IV.
Ils se fé-
parent,

Il ne s'agissoit plus que de trouver un lieu propre à ces exercices :

rester à Paris il n'y avoit pas de sû-
 reté; Champeaux y étoit le plus
 fort, tant par la protection de l'Evê-
 que qui l'avoit fait son Ecolâtre (a),
 que par le grand nombre d'Audi-
 teurs qu'il avoit sous lui, & qui
 étant pour la plupart gens de
 main, n'auroient pas manqué de
 faire quelqu'insulte à ce jeune Pro-
 fesseur.

Abcillard
 va ensei-
 gner à Me-
 lun.

Rempli de ces idées que la pru-
 dence lui suggereroit, il choisit la Ville
 de Melun pour l'exécution de son
 dessein. Melun situé sur la riviere de
 Seine, dix lieuës au-dessus de Paris,
 étoit alors un lieu fort considéra-
 ble (b), & pouvoit aller de pair avec
 Paris même, tel qu'il étoit en ce

(a) Plusieurs prétendent qu'il n'y a jamais
 eu d'Ecolâtre dans l'Eglise de Paris, néan-
 moins comme cet Archidiacre en faisoit
 les fonctions, & qu'il étoit autorisé de l'E-
 vêque pour enseigner la Philosophie aux
 jeunes Clercs, on a crû pouvoir lui donner
 ce nom. Si d'autres aiment mieux lui don-
 ner celui de Théologal, nous ne nous y op-
 poserons pas.

(b) Le Roy Childebert avoit voulu dès le
 sixième siècle établir un Evêque à Melun,
 tant il trouvoit cette Ville considérable :
 mais S. Leon Archevêque de Sens s'y op-

téms-là. La Cour y passoit une partie de l'année, & y attiroit avec l'abondance tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans le Royaume. Ce séjour plut extrêmement à Abeillard, & il lui sembloit que tout y étoit propre à seconder le désir qu'il avoit d'acquiescer de la gloire, & de se faire un grand nom parmi les sçavans.

Il travailloit donc de toutes ses forces pour obtenir la permission d'ériger une école de Philosophie dans Melun, & l'affaire étoit déjà assez avancée lorsque Guillaume de Champeaux en fut averti, malgré toutes les précautions qu'Abeillard avoit prises pour lui cacher son dessein. On vit alors jusqu'où peut aller la jalousie des gens de Lettres; il n'y eut jamais tant de mouvemens ni tant d'intrigues pour une affaire de si peu de conséquence;

posa fortement, jusqu'à menacer d'excommunication l'Ordinateur & l'ordonné, si l'on démembroit Melun de son Diocèse, de sorte qu'il fallut en demeurer-là. Le Roy de son côté en fut si outré, que ce Prélat ne put jamais rentrer dans ses bonnes grâces.

V. Fleury, Hist. Eccles. tom. 7. pag. 428.

on eût dit qu'il s'agissoit de la conquête d'un Empire.

Guillaume fit d'abord tous ses efforts pour empêcher qu'Abeillard n'eût la permission d'enseigner. Il décria son disciple , le fit passer pour un esprit dangereux , voulut le rendre suspect à la Cour, comme n'étant point sujet du Roy : enfin voyant qu'aucune de ses ruses ne pouvoit réussir , il fut réduit à consentir qu'Abeillard eût une chaire de Philosophie, à condition qu'elle seroit plus éloignée de Paris. Mais ce fut en vain qu'il se réduisit à ce dernier retranchement , Abeillard l'emporta sur lui. Aidé de la protection de quelques puissans Seigneurs qui étoient à la Cour, il sçut si bien se servir des ennemis que Guillaume s'y étoit fait , qu'en moins de six mois l'affaire fut terminée en sa faveur , & Abeillard vint faire ses leçons à Melun.

Sa réputation, autant que la nouveauté de cette intrigue qui avoit fait beaucoup de bruit , lui attira un si grand nombre d'Auditeurs, que les classes de Paris sembloient désertes. On ne parloit plus que du

nouveau Professeur de Melun , de son esprit , de ses belles manières , de son éloquence , & des questions curieuses qu'il expliquoit. En peu de tems il effaça la gloire que Champeaux s'étoit acquise , le rendit même odieux ; car on reconnut qu'une basse jalousie l'avoit animé contre Abeillard.

De si heureux commencemens enflèrent le cœur du jeune Professeur. Il crut alors que rien ne lui étoit impossible , & qu'il pouvoit attaquer son adversaire à forces ouvertes. Il se fit un plan de toutes ses opinions , les combattit par de nouveaux systêmes ; & afin de rendre la dispute plus célèbre , il s'approcha encore davantage de Paris , & vint tenir ses classes à Corbeil qui n'en est éloigné que de cinq ou six lieuës. Ce fut-là que parut la force de deux beaux esprits piquez l'un contre l'autre : c'étoit tous les jours de nouveaux combats. Les écoliers de Champeaux venoient de Paris attaquer ceux d'Abeillard ; les uns & les autres étoient puissamment soutenus par leurs maîtres , & l'ardeur avec laquelle on disputoit ,

excita la curiosité de toute la Province. Mais la partie n'étoit point égale, & les disciples de Champeaux étoient presque toujours mal-menez par ceux d'Abeillard : leurs victoires acquirent une gloire infinie à leur maître.

Il en jouïssoit tranquillement, & sa vanité lui donnoit encore de plus grandes espérances, lorsqu'un accident imprévû les fit évanouïr. Un si grand progrès dans les sciences n'avoit pû se faire qu'aux dépens des forces & de la santé d'Abeillard. Il passoit les jours & les nuits à l'étude ; & la passion de devenir le plus grand Philosophe de son tems, lui faisoit oublier de prendre le repos & la nourriture nécessaire à la conservation de sa vie. Enfin il tomba dans une indisposition qu'il combattit long-tems pour ne pas perdre sa fortune déjà si avancée : mais il fallut céder à la violence du mal qui augmenta de jour en jour. Les Médecins lui déclarerent qu'il n'y avoit plus que l'air natal pour le guérir. Cette décision fut sensible au nouveau Professeur ; il comprit quelles seroient les suites de son

V.

Il tombé
malade, &
est obligé
de retourner
en Bre-
tagne.

éloignement : cependant la nécessité du remède pour éviter la mort, le fit obéir aux Médecins qui ne lui donnoient que six mois de vie s'il restoit encore en France.

Ep. cal. c. 2. Les adversaires d'Abeillard commencerent un peu à respirer par son éloignement : mais les sçavans en furent sensiblement touchez. On le regrettoit dans toutes les occasions : & comme le jour ne paroît jamais plus beau & plus nécessaire que lorsque le soleil s'éclipse, on ne comprit aussi jamais mieux quelle étoit la beauté du génie d'Abeillard, & l'admirable talent qu'il avoit pour les sciences, que lorsqu'on ne le vit plus.

Il se passa du tems avant qu'il pût recouvrer sa santé en son país. Le désir de retourner à Paris, lui fit prendre beaucoup sur lui-même, & sur cette forte inclination qu'il avoit pour l'étude. Il la modéra de telle sorte, & se ménagea avec tant de soin qu'au bout de deux ans il se vit en état de paroître avec encore plus d'éclat qu'auparavant. Mais il trouva les choses bien changées à son retour de Bretagne.

Paris fut pour lui comme un lieu qu'il ne connoissoit plus, ou plutôt comme un nouveau théâtre, dont les décorations étoient tout autres qu'il les avoit laissées. La plupart de ses disciples étoient dispersés ; Guillaume de Champeaux s'étoit fait Moine ; on agitoit d'autres questions dans les écoles de Paris, & d'une manière toute nouvelle ; il n'y avoit plus d'émulation dans les disputes ; tout languissoit ; c'est ce qu'il faut expliquer ici, en reprenant les choses un peu plus haut, pour donner plus de jour à cette Histoire.

Comme le Clergé n'étoit pas des plus réguliers, ni des plus sçavans dans les dix & onzième siècles, on étoit obligé de tirer des Cloîtres la plupart de ceux qu'on vouloit faire Evêques ; on en usoit de même encore dans le douzième siècle. Ce n'est pas que les Moines ne se ressentissent aussi de cette décadence presque générale où étoit l'Eglise de ce tems ; mais on y trouvoit au moins un peu plus de piété & d'érudition que chez les Clercs séculiers. Il arrivoit de-là que ceux qui

VI.
Cham-
peaux se
fait Moine.
Motifs de
sa voca-
tion.

avoient de l'ambition & qui aspireroient à l'Episcopat, ne manquoient gueres de se faire Moines. Ils regardoient cet état comme un degré qui les approchoit du rang auquel ils aspireroient, à peu près comme l'étoit en France il y a quelques années, la qualité de Grand-Vicaire.

Guillaume de Champeaux qui n'étoit pas exempt d'ambition, crut qu'un des moyens les plus propres à s'avancer, étoit de se faire Moine. Il choisit pour sa retraite un petit Monastere situé alors hors des murs de la Ville, & consacré à Dieu en l'honneur du Martyr S. Victor. C'étoit un Prieuré dépendant de la célèbre Abbaye de S. Victor de Marseille, l'un & l'autre sous la Règle de S. Benoît : c'est pourquoi on les appelloit les Moines Noirs. Loüis le Gros dans la suite en chassa ces Moines pour y substituer des Chanoines Réguliers de la Congrégation de S. Rufe, & fit ériger le Prieuré en Abbaye : mais Champeaux n'y étoit plus. (a)

(a) On ne peut assez s'étonner qu'un si habile homme que M. Dupin, nous donne dans sa nouvelle Bibliothèque 12 *siècle*,

Une preuve que d'autres motifs, que l'amour de la retraite & du silence avoient eu part à sa vocation, c'est qu'il mena à S. Victor à peu près la même vie qu'il avoit menée dans le monde. Il continua ses leçons de scolastique; il y attira grand nombre d'écoliers; il y ouvrit des classes publiques. Non content d'y enseigner la Rhétorique & la Philosophie, il donna encore des leçons de Théologie : & on prétend que c'est le premier qui ait traité cette divine science d'une manière contentieuse, comme il avoit fait auparavant la Philosophie : du moins

p. 360. 3. *édit.* Guillaume de Champeaux pour un Chanoine Régulier, puisqu'il est certain que les Chanoines Réguliers ne furent introduits dans S. Victor, que depuis que Champeaux fut fait Evêque de Châlons. Son ordination est marquée par-tout en 1112, & l'établissement des Chanoines à S. Victor en 1113. Voici comme en parle la Chronique de cette Abbaye, rapportée par M. Duchesne, p. 1145. *Domus S. Victoris Paris. quæ erat Prioria Nigrorum Monachorum de Massilia, e ecclis prædictis Monachis, adductus est Conventus Regularium de S. Rufo de Valentia per Hugonem a S. Victore, & de Regis autoritate, primusque Abbas constitutus Gilduinus anno 1113.*

24 LA VIE D'ABEILLARD.

il est certain que c'est le premier qui en ait fait des leçons publiques.

VII.

Abeillard revient à Paris, & étudie la Rhétorique sous Champeaux.

Les choses en étoient-là, lorsqu'Abeillard arriva pour la seconde fois à Paris âgé d'environ vingt-huit ans. Il fut ravi de voir son ancien maître enseigner la Rhétorique : & soit qu'il n'eût alors d'autre dessein que de se perfectionner dans les sciences ; soit qu'il voulût regagner ses bonnes grâces, il ne fit pas difficulté de se mettre encore sous sa discipline, & d'assister à ses leçons de Rhétorique ; mais ils ne furent pas long-tems sans se brouiller de nouveau.

Nouveaux sujets de brouillerie entr'eux.

On faisoit alors consister presque toute la Philosophie dans le traité des Universaux. Abeillard s'en étonne lui-même : comme si on ne pouvoit pas, dit-il, être un bon Philosophe sans ces connoissances

Abeil ep. cal. c. 2.

ingrates & stériles. Il en rejette la faute sur l'orphre qui en a fait le capital de sa Dialectique, & les a traités d'une manière si mystérieuse, qu'à peine a-t-il osé en donner la définition : encore l'appelle-t-il une affaire de la dernière conséquence, *altissimum negotium*.

Champeaux

Champeaux & Abeillard avoient autrefois disputé fortement sur cette matiere ; & comme ils avoient des sentimens fort opposez , la présence de l'un & de l'autre , réveilla leurs anciennes querelles ; la chose alla si loin, qu'Abeillard obligea son adversaire de changer d'opinion , & de se rétracter en public. (a)

(a) Il paroît en effet que Champeaux étoit dans l'erreur. Il soutenoit que toute l'essence de la nature étoit tellement dans chaque individu, que les individus n'étoient distinguez l'un de l'autre que par quelques accidens : d'où il tiroit cette conséquence qu'il y avoit un universel *à parie rei* , comme on parle dans l'école.

Abeillard combattit ce sentiment de toutes ses forces. Il en fit si bien voir la fausseté , que Champeaux ne pût résister. Sa maniere de disputer étoit d'aller d'abord au fond de la question ; & pour satisfaire aux difficultez qu'il proposoit , il falloit une suffisance qui étoit au-dessus de la portée des Docteurs de ce tems-là. Sans s'arrêter à toutes ces distinctions de la Philosophie qui sont vaines , & le plus souvent un jeu de mots ; il attaquoit le monstre par la tête , & commençoit à découvrir le foible de l'opinion de son adversaire , ce qui lui donnoit lieu ensuite d'établir son sentiment sans aucune peine.

Si toute l'essence & la substance de la
Tome I. B

26 LA VIE D'ABEILLARD.

nature humaine, disoit-il à Champeaux ; se trouve dans chaque homme ; Pierre, par exemple , sera essentiellement & substantiellement Jean, & Jean sera Pierre ; ou plutôt, ni Pierre ni Jean ne seront plus hommes ; car qui dit tout , n'excepte rien. Ainsi dans la supposition que toute la nature humaine se trouve dans Pierre , il n'y a plus rien pour Jean : & si elle se trouve toute dans Jean , il n'y a plus rien pour Pierre.

L'opinion de Champeaux étoit donc , comme l'a fort bien remarqué M. Baile dans son Diction. Crit. un pur spinosisme. Car pourquoi vouloit-il que la nature humaine de Pierre fût indivisiblement la nature humaine de Jean ? Sur quel fondement le disoit-il ? Sinon parce que le même attribut d'homme qui convient à Pierre, convient aussi à Jean : & c'est-là l'illusion des Spinosistes. L'attribut, disent-ils , ne diffère point de la substance à laquelle il convient : donc par-tout où est le même attribut ; là aussi se trouve la même substance : & par conséquent puisque le même attribut d'homme se trouve dans tous les individus de la nature humaine, ils ne font tous qu'une même substance. Il n'y a donc dans le monde qu'une substance humaine ; & cette prodigieuse diversité d'hommes que nous voyons, ne sont que différentes modifications d'une seule & même substance.

Abeillard répondoit, qu'afin que l'attribut d'homme convint à Pierre & à Jean, il suffisoit qu'ils eussent une même substance en espece , & non pas en nombre , autrement il n'y auroit qu'un seul homme dans tout le monde.

Mais cette soumission lui coûta cher, & il perdit tant de sa réputation, que non-seulement il ne trouvoit plus d'écoliers, mais on voulut encore l'empêcher d'enseigner davantage.

Abeillard sçut profiter de la disgrâce de son adversaire. Il recevoit avec de grands témoignages d'amitié les écoliers de Champeaux qui venoient à l'envie se ranger sous sa discipline. Il débitoit sa doctrine avec plus d'agrément & d'éloquence que jamais; & bien-tôt il fut le seul qui resta pour enseigner dans Paris; car l'Ecolâtre de la Cathédrale qui avoit succédé à Champeaux, redoutant sa capacité, vint de bonne grace lui offrir sa chaire, & se mettre lui-même au nombre de ses disciples.

VIII.
Abeillard
enseigne
seul dans
Paris. Il est
fait Cha-
noine de la
Cathédra-
le.

*Abeil. 7.
cal. sup.*

Arrivé au comble de ses desirs, victorieux de ses ennemis, Abeillard se vit considéré comme l'oracle de la Philosophie, suivi d'une foule d'Auditeurs qui payoient chere-

La chose parloit d'elle-même. Ainsi Champeaux convaincu fut réduit, crainte de s'attirer la haine du public, à se retracter, & à enseigner l'opinion d'Abeillard.

28 LA VIE D'ABEILLARD.

ment l'honneur d'étudier sous le plus habile maître qu'il y eût alors dans le monde. A ces graces de la fortune , fut joint un Canoniat de l'Eglise de Paris. (a)

Nouveaux
efforts de
Cham-
peaux pour
détruire
son adver-
saire,

Cependant Champeaux dont les passions étoient encore vivantes malgré l'état de mort qu'il avoit embrassé , fut atteint d'une vive jalousie. Son cœur rongé de souci , méditoit jour & nuit les moyens

(a) Quelques Auteurs ont voulu dire qu'Abeillard avoit été fait Chanoine de Sens , & non pas de Paris , fondez sur une Chronique manuscrite des Archevêques de Sens , où on lit ces paroles : *anno 1142. mortuus est Petrus Abelaud hujus Ecclesie Canonicus.* Mais sans parler de la différence qu'il y a entre Abelaud & Abeillard , M. Duchesne croit que cette Chronique est fort postérieure à Abeillard , & que l'Auteur ne sçachant de quelle Eglise Abeillard étoit Chanoine , il l'aura placé à Sens , à cause du Concile de Sens où il fut si mal traité. En effet jamais Abeillard n'a demeuré à Sens , & depuis qu'il fut Chanoine , jusqu'à ce qu'il se fit Religieux , il ne sortit de Paris que pour aller une fois en Bretagne , & une autre fois à Laon. Il est donc plus naturel de le faire Chanoine de Paris. Nous en donnerons encore dans la suite d'autres preuves qui paroissent sans réplique.

de détruire son adverfaire & de recouvrer son honneur: mais la chose n'étoit pas facile. En perdant son crédit il avoit perdu beaucoup de ses amis. Abeillard au contraire en avoit acquis, & par sa bonne conduite il s'étoit fait une réputation qui mettoit sa personne en sûreté contre la plus ingénieuse calomnie. Champeaux prit donc un autre tour qui lui réussit en partie.

L'établissement du Professeur n'étoit fondé que sur le bon plaisir de l'Ecolâtre qui lui avoit par une singulière estime, permis de prendre sa place, & d'enseigner publiquement dans Paris sans se démettre de la propriété de sa chaire. Champeaux attaqua les mœurs de cet Ecolâtre, & l'accusa de tant de crimes, vrais ou faux (car l'Histoire n'en dit rien) qu'il fut déposé, & Guillaume eut l'adresse de lui faire donner pour successeur un de ses disciples qui n'eut aucune considération pour le mérite d'Abeillard.

Ce coup le surprit d'autant plus, qu'il s'y attendoit moins : réduit à abandonner un héritage sur lequel il n'avoit plus de droit, il crut ne

IX:
Abeillard
se relève.
Cham-
peaux est

obligé de
quitter S.
Victor.

pouvoir rien faire de mieux que de retourner à son ancien domicile de Melun. Il y enseigna comme il avoit fait autrefois avec beaucoup d'applaudissement ; bien loin que son absence de Paris lui fit alors aucun tort, elle servit à le faire estimer davantage, parce que l'on étoit persuadé qu'il étoit persécuté injustement, & que Guillaume de Champeaux par une basse jalousie, avoit tramé cette intrigue.

Jusqu'à ses propres disciples, tous reconnurent le foible de ce grand homme qui se faisoit une peine du mérite d'autrui. On en murmuroit hautement : & comme un reproche en attire un autre, on commença d'examiner sa vie de plus près. On lui reprocha l'amour qu'il avoit pour le monde & pour les compagnies, dans le tems que son état devoit lui faire fuir l'un & l'autre ; on examinoit les motifs de sa vocation ; on trouvoit mauvais qu'il restât dans Paris, les bois & les solitudes étant plus convenables à un Moine que les grandes Villes. On disoit encore que cette application à la Dialectique ne conve-

noit plus à la nouvelle profession qu'il avoit embrassée; enfin on faisoit souvent retentir à ses oreilles ces paroles de S. Jérôme: *Monachi est lugere & non docere.*

Guillaume fut sensible à ces reproches: & comme il vit qu'il étoit essentiel pour lui de faire cesser au plutôt des bruits si désavantageux à sa réputation, il prit le parti de la retraite, & engagea ses confreres à quitter S. Victor pour aller tous ensemble habiter un Village près de Paris. *Id. ibid.*

Abeillard croyant n'avoir plus rien à craindre d'un ennemi si dangereux, quitta Melun, & vint aussitôt s'établir à Paris. Mais comme il n'avoit plus d'accès dans le quartier de l'Université, où la chaire étoit occupée par celui que Champeaux y avoit fait nommer, il crut ne pouvoir mieux faire que de former une école sur la montagne de sainte Genevieve, afin, dit-il, que de cette éminence il pût battre son ennemi en ruine, & le tenir assiégé de toutes parts. Il ne fallut que peu de jours pour fortifier son camp, & le mettre hors d'insulte. Grand nombre de *Id. ibid.*

personnes se vinrent ranger sous sa discipline, il se vit plus suivi & plus honoré que jamais.

Champeaux ne put souffrir cet affront. Ces desirs apparens de retraite & d'éloignement du monde l'abandonnerent : & sous prétexte de venir au secours de son disciple & de son ami dont il craignoit la défaite, il quitta sa solitude & revint à S. Victor ; tant il est vrai que les passions mal-éteintes, renaissent aisément, & que les Philosophes qui les combattent le plus vivement par leurs plumes & dans leurs écoles, ne sont pas toujours ceux qui savent mieux les détruire dans leur cœur.

Le retour de Champeaux à saint Victor ne produisit pas tout le bon effet qu'il s'en étoit promis. Sa présence détruisit le successeur de l'Ecolâtre, qui n'ayant d'autre talent que de bien expliquer Priscien, (a)

(a) Priscien étoit un Philosophe du sixième siècle, dont les écrits sont assez obscurs. Ils ont été imprimez à Paris en 1527. par les soins de Badius. Cassiodore qui étoit son contemporain, nous assure qu'en 525. il étoit à Constantinople dans une singulière

où Champeaux excelloit plus que lui, se trouva bien-tôt abandonné de tous ses disciples, de sorte que Champeaux & Abeillard restèrent seuls sur les rangs.

Chacun prit parti pour l'un ou pour l'autre, & l'on ne vit jamais tant d'émulation entre les gens de Lettres. C'étoit tous les jours des défis & des disputes publiques où l'on combattoit avec une pareille ardeur. La gloire étoit l'unique prix de ces combats. D'abord les disciples d'Abeillard attaquèrent ceux de Champeaux : & la défaite de ceux-ci n'ayant pas beaucoup coûté aux autres, ils eurent le courage d'attaquer le maître, & le pousferent si vivement par les solides raisons qu'Abeillard leur fournissoit, que le bruit s'en répandit dans toutes les Provinces du Royaume.

Abeillard parle fort modestement de cette victoire dans une lettre qu'il en écrivit à un de ses amis. Il se contente de dire qu'il ne fut jamais vaincu : & pour s'exprimer,

estime; ce qui me fait croire qu'il étoit plutôt de Césarée que de Rome. Tritème s'est trompé, lorsqu'il a dit qu'il fleurissoit
en 440.

34 LA VIE D'ABEILLARD.

il emprunte ces paroles que le Poëte met dans la bouche d'Ajax :

... Désirez-vous apprendre

Le succès de tous nos combats ?

Si nous ne pûmes pas le forcer à se rendre ,

Au moins nous ne cedâmes pas. (a)

Abeil. ep. 1. Du reste il le renvoye au bruit de la renommée, qui fut si grand, dit-il, que quand il voudroit se taire, tout le monde déposeroit en sa faveur. Sa réputation devint si générale, qu'il y a lieu de croire que s'il fut encore resté quelque tems à Paris, il eût été Evêque plutôt que Champeaux, dont le crédit étoit fort diminué par la présence d'un si habile homme. Mais un voyage qu'il fit pour se rendre auprès de ses parens, délivra Champeaux d'un dangereux concurrent.

X.

Abeillard se trouve dans la nécessité de faire un second voyage en son pays.

La profession monastique étoit alors dans une singulière vénération, & particulièrement en France. Rien n'y étoit plus commun que de voir des Princes, des Evêques, & même des personnes mariées, quit-

(a) *Si quaritis hujus*

Fortunam pugna, non sum

Superatus ab illo. Ovid. Metam. lib. 13. v. 82.

ter le monde pour aller passer le reste de leurs jours dans les cloîtres: c'étoit la dévotion du tems; & ceux qui par des liens indissolubles ou par d'autres raisons se trouvoient arrêtez dans le siècle, se faisoient *Dupin. 12. avant d'expirer, (a) porter sur la siécl. p. 776.* cendre, revêtus d'un cilice, & d'un habit religieux, comme si cette sainte livrée eût suffi pour leur faire ouvrir les portes du Ciel, & leur y donner un libre accès.

Le Pere de notre Philosophe fut du nombre de ces pieux Chrétiens. Il obtint par ses sollicitations le consentement de son épouse pour se rendre Religieux: elle-même peu de tems après suivit son exemple. Ce changement inopiné dans la famille d'Abeillard, & les lettres réitérées de sa mere qui le pressoit de

(a) Cette coutume de prendre l'habit monastique à l'article de la mort, avoit commencé dans le septième siècle. Elle déplut fort dans l'onzième à un Evêque qui s'éleva contre par un écrit sanglant. Mais Pierre Damien réfuta le sentiment de cet Auteur, & prétendit que cette prise d'habit engageoit ceux qui le recevoient à être Moines s'ils revenoient en santé. *V. le P. Mabli: 11. p. des Aët. du 4 siècle Bened. Pref. Item dans la Pref. du 6 siècle.*

se rendre auprès d'elle, l'obligerent malgré ses répugnances, de faire un tour en sa patrie. Il prévoyoit le préjudice que son absence de Paris lui causeroit : mais il crut que son avantage particulier devoit céder au bien de sa famille, & qu'il étoit de son devoir de s'instruire des dernières volontez de son pere & de sa mere. Pendant ce voyage l'Evêché de Châlons-sur-Marne vint à vacquer, & Champeaux son compétiteur y fut nommé.

Cham-
peaux est
fait Evêque
pendant son
absence.

Je ne sçai dans quels sentimens Abeillard reçut cette nouvelle. Elle lui fit promptement expédier ses affaires, & on le vit bien-tôt de retour à Paris : mais il y a certaines occasions de ce qu'on appelle fortune, qui ne reviennent jamais quand on les a manquées. Notre Philosophe se trouva alors assez déconcerté. Que faire dans Paris ? Il n'y avoit plus personne capable d'étendre sa réputation par de sçavantes disputes, ni de lui acquérir par des sentimens opposés la gloire où peut aspirer un habile homme : cela lui donna du dégoût de la Philosophie, il résolut de s'appliquer à de plus nobles exercices.

Il y avoit alors un nommé Anselme, Chanoine & Doyen de l'Eglise de Laon, qui passoit pour très-habile Théologien. Guillaume de Champeaux avoit étudié autrefois sous lui : & les grands progrès qu'il avoit fait sous ce Professeur, aussi bien que sa promotion à l'Evêché de Châlons, n'avoient pas peu contribué à donner une haute idée d'Anselme. Abeillard crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de prendre pour maître dans cette divine science un homme d'une telle réputation. Dans cette pensée il va à Laon : (a) mais il n'y fut pas long-tems sans reconnoître qu'il s'étoit trompé, & que la capacité d'Anselme ne répondoit en aucune maniere à l'estime qu'on en avoit. Cet homme, dit-il, avoit peu d'esprit, & encore moins de memoire. Tout son talent consistoit dans une certaine routine de mots que l'usage lui avoit donnée. Les ignorans se laissoient

XI.
Abeillard
va étudier
la Théologie
sous
Anselme
de Laon.

Abeil. ep. 2

Il n'en est
pas satisfait

(a) M. Dupin se trompe, lorsqu'il dit dans son 12. siècle p. 361. qu'Anselme enseignoit alors à Châlons. Abeillard assure lui-même ep. 1. que c'étoit à Laon. Paquier n'a pas mieux rencontré, quand il a dit dans ses recherches, l. 6. c. 17. que c'étoit à Paris.

ébloûir par une merveilleuse facilité qu'ils admiroient en lui. Mais pour Abeillard qui cherchoit du sens & du raisonnement plutôt que des mots, il ne crut pas devoir s'arrêter long-tems à écouter un tel maître. Il ne voulut pas néanmoins le quitter tout d'un coup : il se contenta d'aller rarement à ses leçons, & d'employer ses heures de loisir à quelque chose de plus solide.

Anselme s'en offensa. Anselme fut offensé de ce refroidissement. Il se crut méprisé : & ceux de ses disciples qui paroissent avoir plus d'esprit, se trouverent aussi interressez dans ce mépris. Ils crurent voir dans la conduite d'Abeillard des reproches secrets de leur peu de jugement & de lumieres.

Pour s'assurer davantage de ses sentimens, un jour qu'ils étoient tous ensemble en conférence, un d'eux lui demanda ce qu'il pensoit de la Théologie, s'il la croyoit fort nécessaire ? Or la Théologie de ce tems-là n'étoit encore qu'une exposition de la sainte Ecriture : & cette exposition est ce qui fait aujourd'hui partie de la Théologie positive. Abeillard répondit que rien ne

lui paroïſſoit plus beau , ni plus digne d'un Chrétien que de s'appliquer à lire les Livres ſacrez , mais qu'il s'étonnoit comment des gens de Lettres tels qu'ils étoient , ne pouvoient pas ſe paſſer de maître dans cette étude ; puis-que le ſeul texte de l'Ecriture avec l'aide d'un Pere de l'Egliſe , ou de quelqu'autre interprète , ſuffiſoit pour l'entendre parfaitement , & s'y rendre très-habile.

Cette propoſition fut regardée par tous ceux qui l'écoutoient , comme la production d'un eſprit orgueilleux. On lui répondit que ſi cela étoit vrai à l'égard des Livres ſacrez les plus aiſez à entendre , il étoit du moins certain que les autres ne peuvent être bien compris qu'avec le ſecours d'un maître parfaitement verſé dans cette ſcience.

Abeillard continuant à ſoutenir ſa propoſition, ils lui demanderent, ſi lui-même tout habile homme qu'il ſe croyoit , ſeroit capable de faire ce qu'il diſoit , & ſi toute ſa Philoſophie pourroit jamais lui donner l'intelligence des endroits les plus obſcurs de l'Ecriture ſainte ? Je ſuis prêt , leur dit-il , d'en faire

la preuve devant vous : choisissez quel Livre il vous plaira de l'ancien ou du nouveau Testament, & je m'offre à vous le bien expliquer avec le secours d'un seul commentaire. Dans le désir qu'ils avoient de lui faire de la confusion, ils le prirent au mot, & lui défièrent de leur bien expliquer seulement le premier Chapitre d'Ezechiel.

XII.

Abeillard
commence
à enseigner
la Théolo-
gie à Laon.

Quelque obscur que soit ce Prophete, Abeillard accepta le défi. Leur surprise fut extrême, lorsque dès le lendemain matin il vint les avertir qu'il étoit prêt; qu'ils pouvoient le venir entendre, & amener même avec eux autant de monde qu'ils souhaiteroient.

Ses amis tâchoient de le détourner de cette entreprise. Ils lui remontroient qu'il y avoit une grande différence entre une leçon de Dialectique, & une leçon de Théologie; que celle-ci demandoit une longue méditation & un profond sçavoir; qu'ils lui conseilloient de prendre plus de tems pour se disposer à l'explication d'une Propheétie si difficile, à moins qu'il ne fût résolu de recevoir un affront.

Abeillard irrité d'un tel discours,

leur répondit fierement que ce n'étoit pas dans la longueur de ses études, mais dans la force de son esprit qu'il puisoit toutes ses connoissances; qu'après tout s'ils ne vouloient pas le suivre, il retiroit la parole qu'il leur avoit donnée le jour précédent, & ne vouloit plus entendre parler de cette affaire.

C'est ce qui obligea un petit nombre de ses condisciples d'accepter ses offres, plutôt pour être témoins de la témérité de son entreprise, que pour profiter de ses lumières. Mais ils furent surpris lorsqu'ils le virent parler si pertinemment sur une matiere qui leur paroissoit impénétrable, dénouer les endroits les plus difficiles de ce Prophete, les mettre dans un jour tout nouveau, & ne rien laisser passer ni de l'Histoire Judaïque, ni des difficultez de la langue Hebraïque, ni du sens de la Prophetie, en un mot leur donner une explication littéraire & morale de ce Livre, plus belle, plus sçavante, & plus nette que n'avoit fait l'Auteur même, dont il s'étoit aidé pour faire sa leçon.

Il ne se contenta pas de la leur

donner de vive voix, il la dicta, & leur permit de l'écrire, afin de l'exposer plus facilement à leur censure & à celle de leurs amis : ce qui leur causa un tel étonnement, qu'ils ne pouvoient assez admirer la subtilité & la profondeur de ce rare génie à qui rien n'étoit impossible.

Le bruit s'en répandit bien-tôt dans la Ville : son auditoire fut plus nombreux les jours suivans ; chacun s'empressoit pour avoir ses leçons ; on ne voulut pas même perdre la première, & ceux qui y avoient assisté, pouvoient à peine satisfaire tous ceux qui les prioient de la leur communiquer. Il continua ainsi durant quelques jours à expliquer Ezechiel avec une satisfaction infinie de tous ses Auditeurs : mais Anselme en devint si jaloux, qu'il ne put souffrir la présence de ce nouveau Théologien. Il mit tout en œuvre pour l'éloigner de Laon.

Ep. cal.

4.

Cet ancien Professeur avoit entre ses écoliers deux jeunes gens qui paroissoient plus que les autres par leur esprit & leur assiduité à l'étude. L'un se nommoit Alberic, & étoit natif de Reims ; l'autre s'appelloit Lotulphe, de la Ville de Novare

dans le Milanois , fameuse pour avoir donné naissance à Pierre Lombard Evêque de Paris, si connu sous le nom de maître des Sentences.

Comme il est naturel à un Pro-
fesseur de témoigner plus d'affec-
tion à ceux de ses disciples qui pro-
fitent davantage de ses leçons , tant
qu'ils demeurent dans la soumission,
& qu'ils ne pensent point eux-mê-
mes à s'ériger en maîtres , Anselme
aimoit fort Alberic & Lotulphe.
Cette amitié l'engagea à leur dé-
couvrir sa peine contre Abeillard ,
& à les consulter sur les moyens de
le chasser de Laon. Il les trouva dis-
posez à entrer dans son ressentiment,
& même encore plus animez
que lui contre Abeillard qui les ef-
facoit tous par la délicatesse & la
subtilité de son esprit. Ainsi après
avoir pensé quelque tems à ce qu'ils
avoient à faire dans ces conjonctures,
ils lui firent comprendre qu'A-
beillard ne pouvoit pas enseigner
sans sa permission , puisqu'il étoit
seul Théologal de Laon : par con-
séquent qu'il n'avoit qu'à lui faire
signifier une défense de continuer
ses leçons en public ; & que comme

XIII.

Anselme
le fait chas-
ser de la
Ville.

ce n'étoit pas un homme à se ranger au nombre des écoliers après l'estime & les applaudissemens qu'il s'étoit attirés, il prendroit infailliblement le parti de la retraite.

Ce conseil plut au bon homme : mais comme il appréhendoit qu'une telle défense ne lui attirât l'indignation du public qui goûtoit fort Abeillard, il fallut chercher quelque prétexte spécieux pour colorer cette défense & la rendre moins odieuse. Ils ne furent pas long-tems sans le trouver. Souvent la passion supplée facilement au défaut d'esprit & d'industrie. Ce prétexte fut qu'Abeillard étant encore nouveau dans la Théologie, s'il venoit à avancer quelque erreur, on ne manqueroit pas de l'imputer à Anselme; & qu'ainsi sa qualité de Théologal l'obligeoit de pourvoir par cette défense à la sûreté de son honneur, & de la saine doctrine qui périclitoit entre les mains de ce jeune homme.

Abeillard prévint le coup sans pouvoir l'éviter. Il fallut céder à la violence. Il reconnut qu'il avoit à Laon en la personne d'Anselme un

ennemi à la vérité moins redoutable, mais aussi implacable qu'il en avoit eu à Paris en la personne de Champeaux. Dès-lors il conjectura que sa Théologie ne lui attireroit pas moins d'affaires, que la Philosophie lui avoit donné de jaloux.

Il faut avouer que la conduite d'Abeillard contribuoit à lui attirer des ennemis. Cette supériorité de génie que Dieu lui avoit donnée, le portoit à s'élever au-dessus de ses condisciples : & devenu en peu de tems plus habile que ses maîtres, il les vouloit soumettre à ses lumières. Ces triomphes sur les uns & sur les autres formerent des jalousies secrètes qui causèrent la suite de ses persécutions.

Dans cette triste situation il prit le parti de s'en retourner à Paris, & de s'y établir. Il y parut en qualité de Théologien; il y fit des leçons publiques de l'Ecriture sainte, (a) . . . qui lui attirèrent les mêmes applaudissemens que ses leçons de Philo-
XIV.
Il va s'établir à Paris.
Ep. cal.
c. 5.

(a) On voit par l'Histoire, qu'il comença à Paris par expliquer le Prophete Ezechiel, afin de faire connoître tout d'un coup de quoi il étoit capable.

sophie. Sa réputation vola jusques dans les Provinces les plus reculées, qui lui fournissant un grand nombre d'écoliers, augmentoient ses revenus. Il commença pour lors à jouir d'une paix profonde parce qu'il étoit sans concurrent. Chacun se faisoit un honneur de sa connoissance, & de l'avoir pour ami. De son côté il soutenoit parfaitement ce poste par son mérite, par ses manieres agréables & engageantes : tout paroissoit conspirer à son repos & à sa félicité. Mais hélas ! il n'est que trop vrai que le repos n'est pas toujours avantageux aux grands hommes. L'adversité qu'ils appréhendent si fort, leur est quelquefois plus utile : au moins peut-on dire que c'est un état infiniment moins dangereux que la prospérité.

Les malheureux n'ont qu'à se garantir des murmures, des chagrins & des impatiences qui accompagnent la mauvaise fortune ; mais les heureux sont rarement exempts, je ne dis pas seulement du faste & de la fierté, mais de la mollesse & de l'orgueil, sources ordinaires des plus grands vices. Dans les revers

on rassemble toutes ses forces, & l'on tâche de se faire un rempart de sa constance & de son courage : mais dans le calme du bonheur on s'oublie, & l'on ne songe qu'à jouir des plaisirs de la vie.

C'est la remarque que plusieurs Saints ont faite au sujet de la chute de David. « Ce grand Prince, dit S. Augustin, étoit alors dans un plein repos ; Dieu l'avoit rendu victorieux de tous ses ennemis, & aussi-tôt qu'il cesse d'être dans l'affliction & dans la crainte, il s'élève, & son orgueil est suivi de sa chute. Il tombe parce qu'il est devenu superbe, & il est devenu superbe parce qu'il s'est vû comblé de bonheur. » *Aug. in Psal. 50.*

Tel fut le sort d'Abeillard. Il ne se vit pas plutôt délivré de ses ennemis, & hors d'atteinte à l'envie, que cette tranquille prospérité lui inspira de l'orgueil, & l'orgueil le jeta dans le dérèglement : mais Dieu punit l'un & l'autre en le rendant chaste par nécessité, & humble par une profonde humiliation. *Abei. ep. cal. c. 5.*

Il y avoit déjà quatre ou cinq ans qu'il enseignoit la Théologie *XV. Il fait connoissance*

avec He-
loïse.

dans Paris avec cet applaudissement qu'on a vû, lorsqu'il apprit que dans cette Ville se trouvoit un prodige d'esprit dont les siècles précédens n'avoient point donné d'exemple. C'étoit une Demoiselle de dix-sept ou dix-huit ans, d'un génie si élevé, & si propre pour les sciences, que non contente de sçavoir parfaitement sa langue où les filles se bornent ordinairement, elle avoit encore appris le latin, le grec & l'hebreu, & commençoit déjà à faire de grands progrès dans la Philosophie, dans les Mathématiques, & dans l'étude des saintes Lettres.

Ep. cal. c. 6,
Oderic. l. 7.
Hist. Eccl.

Petr. Clun.
ep. ad He-
loïse.

Peu de filles la surpassoient en beauté: mais il n'y en avoit aucune dans le Royaume, ni peut-être sur la terre qui l'égalât en esprit & en érudition. Son nom étoit Heloïse, (a) déjà célèbre dans le monde par la

(a) Le nom d'Helôise, selon le sentiment de la plupart des Auteurs, ne veut dire autre chose que Louise: mais Abeillard par flatterie ou autrement, prétend qu'il a une origine beaucoup plus sublime, & qu'il vient du mot hebreu *Heloï* qui signifie divinité. Heloïse étoit de l'illustre famille des Montmorencis, comme nous le dirons dans la suite.

la réputation qu'elle s'y étoit acquise : on n'en parloit qu'avec admiration. Elle étoit nièce (a) d'un Chanoine de la Cathédrale nommé Fulbert, qui avoit été Aumônier (b) du Roy Henry I.

*Quercet.
in not. ad
ep. calan.*

Cet oncle qui l'aimoit tendrement, faisoit ses délices de l'élever auprès de lui avec tous les soins imaginables. Il lui tenoit lieu de pere & de mere qu'elle avoit perdus dès sa plus tendre jeunesse. Non content de lui inspirer de grands sentimens d'honneur & de piété, il n'épargnoit rien pour seconder le noble désir qu'elle avoit de devenir sçavante. Le plaisir qu'il sentoît de voir qu'un jour sa nièce seroit l'o-

(a) Papire Masson assure hardiment dans son troisieme Livre des Annales , qu'elle étoit fille naturelle d'un Chanoine nommé Jean , sans en apporter ni preuves ni autoritez : & il faut que la calomnie soit bien grossiere , puisque Baile , qui d'ailleurs flétrit en tout ce qu'il peut les personnes illustres de la Communion Romaine , s'est cru obligé de la réfuter. *Voyez son Dict. Crit. sur He'oïse.*

(b) Les Aumôniers du Roy en ce tems-là ne portoient que le nom de Chapelains, *Capellani Regii.*

racie de son siècle, & l'honneur de sa famille, lui tenoit lieu de récompense, & le consolait de l'argent qu'il étoit obligé de dépenser pour son éducation; car il étoit avare, & ce fut la source de ses déplaisirs.

Je ne sçais par quelle rencontre Abeillard eut connoissance de cette aimable personne. Il la vit, il l'entretint, il en fut charmé; & bientôt sentit pour elle une passion très-forte. Comme il n'eut pas soin de la combattre dès ses commencemens, elle fit en très-peu de tems de grands progrès dans son cœur: il n'en fut plus le maître.

Heloise de son côté ne fut pas insensible au mérite de ce grand homme. Il étoit alors dans la fleur de son âge, beau & bien-fait, l'air doux, des manieres engageantes, la voix belle, parlant bien, chantant encore mieux, avec une grande facilité de faire des vers françois assez polis pour ce tems-là. Elle avoüe elle-même que sa voix & son éloquence l'avoient enchantée; elle s'en console dans la pensée que cette foiblesse ne lui étoit point particuliere, & qu'il n'y avoit au-

*Ep. cal.
c. 5.*

*Heloise
ep. 1. ad
Abeil.*

L I V R E I. 51

cune femme si vertueuse qu'elle fût, capable de se défendre de ses charmes.

Cette premiere entrevûë leur fut fatale ; elle forma entr'eux une malheureuse & forte chaîne qu'ils ne purent plus rompre. Elle fut cause dans la suite de la perte de leur liberté & de leur réputation.

La premiere chose que fit Abeil- *Ep. cal.*
lard étant de retour chez lui, fut *c. 6.*
d'écrire à Heloïse une lettre pleine
d'esprit, dans laquelle il lui décou-
vroit sa passion avec les termes les
plus tendres & les plus énergiques.
Les vers à sa loüange n'y étoient
pas épargnez : & ce qu'une certaine
retenue qui lui étoit naturelle, ne
lui permit pas de dire, il en fit une *Heloïf. ep.*
chanson sous des noms empruntez *1. ad Abeil.*
& sur un air fort touchant, où ses
sentimens étoient exprimez avec
tout l'agrément & la politesse dont
un homme d'esprit est capable. Il
eut soin de la faire tomber entre les
mains d'Heloïse. On prétend même *Hist. d'Ab-*
qu'il composa alors un agréable *beil. à la*
Roman (a) qui subsiste encore, où *Haye en*
1669.

(a) C'est le Roman de la Rose. Mais
quelques Critiques soutiennent que dans

52 LA VIE D'ABEILLARD.

sous prétexte de faire la description de la beauté, il fait le portrait de sa maîtresse.

Ce commerce de lettres & de visites dura quelque tems : mais comme il falloit se cacher de Fulbert, & que par-là ils se voyoient dans la contrainte, toujourns exposez à être découverts ou par la perte de leurs lettres ou par l'infidélité des domestiques, ils pensèrent à se délivrer de cette gêne, & aux moyens de se voir tous les jours sans que personne y pût trouver à redire.

XVI.

Il obtient
du Chanoine
chez qui
elle logeoit
de le prendre
en pension.

Le plus honorable étoit d'engager le bon oncle à prendre Abeillard en pension sous des prétextes honorables & spécieux. La proposition s'en fit par des amis communs & fut acceptée, Fulbert y trouvant son compte en toutes manières ; car au prix de la pension qui étoit considérable, il fit ajoûter que dans

l'état que nous l'avons à présent, ce n'est pas l'ouvrage d'un seul homme ; que Guillaume de Lorris l'a commencé dans le treizième siècle ; que Jean de Meun l'a achevé, & que tout ce qui regarde Abeillard & Héloïse y a été inséré après coup. *Voyez le Dict. Crit. de Baile sur Abeil.*

les momens de loisir , Abeillard prendroit soin des études de sa nièce , & lui tiendrait lieu des maîtres qu'il payoit cherement pour la former dans les sciences.

Fulbert mit donc sa nièce entre les mains de ce nouveau maître , & avec si peu de réserve , qu'il lui donna le pouvoir de la corriger si elle se négligeoit dans ses études. Simplicité étonnante qu'Abeillard même ne peut se lasser d'admirer.

Imprudence de Fulbert.

“ Que faisoit ce pauvre Chanoine par une conduite si peu sensée , dit-il , sinon de mettre un petit agneau entre les pattes d'un loup affamé ? Et quand je n'aurois pas eu pour Heloise toute la passion que je sentoits déjà , n'étoit-ce pas nous mettre en danger d'en concevoir bientôt une des plus violentes par la liberté qu'il me donnoit ? Eût-elle été plus vertueuse qu'une Sainte , plus sage qu'une Lucrece , plus pure qu'un Ange , j'aurois obtenu d'elle par les menaces & par la crainte du châtiment , ce que mes paroles & mes sollicitations toutes pressantes qu'elles étoient n'auroient pu faire. ”

Abeil. sup. c. 6.

54 LA VIE D'ABEILLARD.

Ce sont les réflexions de l'infortuné Abeillard. Heureux s'il les eût faites plutôt, & que jugeant du danger par la facilité où on le mettoit d'y tomber, il s'en fût garanti par la fuite, pour s'épargner les chagrins mortels que sa passion lui attira dans la suite: mais l'amour est aveugle; il ne voit pas l'abîme lors même qu'il est sur le bord du précipice.

XVII.

Passion
d'Abeil-
lard pour
Heloïse.

Ep. cal.
c. 6.

Cette étroite société forma bientôt une dangereuse familiarité, & la familiarité une union des cœurs si intime, qu'en peu de tems Heloïse devint encore plus passionnée pour Abeillard qu'il ne l'étoit pour elle. Il n'eut besoin pour la réduire, ni de l'autorité que le Chanoine lui avoit donnée, ni de toutes les autres voies qui étoient en son pouvoir. La proximité des personnes, les entretiens journaliers, une certaine sympathie d'humeurs, mille belles qualitez de corps & d'esprit qu'elle découvroit dans son maître, ses enjouemens & ses complaisances, tout cela avança plus ses affaires, & en moins de tems qu'il n'auroit osé espérer.

Sous prétexte d'étude on cher- *Ibid.*
choit les lieux les plus écartez. Le
maître à l'entendre dire, étoit trop
occupé durant le jour; il ne pouvoit
donner que les soirées, & une par-
tie de la nuit à l'instruction d'He-
loïse. Le Chanoine, qui pour aller
à Matines se retiroit de bonne heure,
les laissoit dans une entiere liberté;
ils sçurent en tirer avantage, tout
sembloit contribuer à leur satis-
faction.

Ce n'est pas qu'on ne commen-
çât toujous par l'étude. On ou-
vroit les livres; on répétoit quel-
que chose des leçons précédentes;
on formoit des difficultez : on agi-
toit quelque nouvelle question;
mais des choses moins sérieuses suc-
cedoient bien-tôt à ces exercices
de littérature, & la passion ne tar-
doit gueres à l'emporter sur le de-
voir.

S'il arrivoit qu'on les surprît, ou *Ibid.*
que le désir de sçavoir ce qui se pas-
soit entr'eux, conduisît quelqu'un
à leur appartement, ils avoient l'a-
dresse d'en imposer à ces curieux.
Alors Abeillard prenoit un ton de
maître : & comme s'il eût été indi-

56 LA VIE D'ABEILLARD.

gné de la négligence de son Eco-
liere, il affectoit un mécontente-
ment qu'il ne ressentoit pas. Ainsi
se passerent quelques mois à l'om-
bre de cette parfaite confiance que
Fulbert avoit en la vertu de sa nièce
& en celle d'Abeillard.

Elle de-
vient pu-
blique.

Prov. 6. 27.

Mais comme il est impossible ,
pour me servir de l'expression du
Saint - Esprit , qu'un homme qui
porte du feu dans son sein , le puisse
long-tems tenir caché , ce com-
merce de galanterie vint bien-tôt
à la connoissance du public. Les
disciples du Professeur furent les
premiers qui s'en apperçurent. Sa
négligence dans l'étude & dans ses
explications où il n'y avoit plus
rien de nouveau, & l'empressement
qu'il avoit de finir ses leçons, leur
fit chercher la cause de ce change-
ment. L'ayant bien-tôt découverte,
le reste du monde en fut informé ;
on en fit des chansons, & malgré
les avis qu'on donnoit à Fulbert, il
fut le dernier à le croire.

Hier. ep. 48. C'est ainsi, dit S. Jérôme (a) que

(a) *Solemus mala domûs nostræ scire no-
vissimè, ac liberorum & conjugum vitia, vi-
ginis cantibus ignorare.* Hier. ep. 48.

nous sommes toujours des derniers à sçavoir ce qui se passe chez nous. Nos affaires domestiques sont connues de tout le monde lorsque nous n'en sçavons encore rien ; la Ville est imbuë du libertinage d'un jeune homme, il n'y a que son père qui l'ignore ; & les voisins s'entretiennent des galanteries d'une femme, tandis que son mari n'en a pas le moindre soupçon ; Il ne l'apprend que par les chansons publiques : & après les avoir ouï souvent chanter, il s'apperçoit enfin que c'est de lui qu'on parle, & qu'il est le sujet de la fable.

C'est ce qui arriva à l'infortuné Chanoine dont nous parlons. Mais quelle fut sa douleur en apprenant de si tristes nouvelles ! D'abord une infinité de passions s'éleverent dans son ame, & son cœur se vit assiégé en même tems par la douleur & l'abattement, par la haine & l'indignation, par la colere & la fureur. Tantôt une espece de desespoir lui faisant tourner toute sa colere contre lui-même, il venoit presque jusqu'à oublier la faute d'Heloïse, pour s'accuser d'imprudence &

XVIII.

Etranges
emporte-
mens du
Chanoine
à cette
nouvelle.

d'aveuglement, & se reprocher de l'avoir trop aimée; tantôt il s'arrêtoit à déplorer son sort; puis ne pouvant plus souffrir les reproches que la vérité lui faisoit d'avoir été la duppe de son hôte & de sa nièce, il se laissoit aller aux sentimens d'une vangeance extrême, lorsque ce fond de tendresse qu'il avoit encore pour Heloïse arrêtoit son bras, & lui faisoit prendre des résolutions moins violentes.

Enfin après avoir été quelque tems le jouet de toutes ces agitations, il se détermina à faire deux choses: la première, de prendre sa nièce en particulier pour sçavoir d'elle les particularitez de cette intrigue: la seconde, d'agir conformément à ce qu'il apprendroit, mais sans bruit: l'éclat ne servant ordinairement qu'à couvrir davantage une famille de honte & de confusion.

Mais le bon Chanoine ne sçavoit pas encore toute la dissimulation dont est capable une jeune fille. Toutes les réponses d'Heloïse ne furent qu'un éloge de la retenue & de la sagesse de son maître. Ces

nuits qu'on avoit passées ensemble avoient toutes été employées à l'étude ; ces lieux écartez qu'on avoit affectez , n'étoient que pour y vacquer avec plus de repos & de tranquillité ; ces vers & ces chansons pleines de passion qu'on avoit en main , n'étoient qu'un jeu d'esprit pour délasser ce Philosophe d'un travail qui ruinoit sa santé. S'il négligeoit ses classes, c'étoit un effet du chagrin que lui causoient les mauvaises nouvelles qu'il recevoit de tems en tems de Bretagne & du dérangement des affaires de sa famille. Enfin le monde n'étoit qu'un médifant , & tout ce qu'on publioit d'eux n'étoit qu'une pure calomnie ; le mérite de ce grand homme lui attiroit toujours des ennemis.

Fulbert au desespoir de se voir ainsi joué par sa nièce ; outré de ce que malgré toutes les preuves de son dérèglement qu'il avoit en main , il ne pouvoit en tirer aucun aveu de sa bouche , ne fut plus capable de retenir sa colere : & après lui en avoir fait sentir les premiers mouvemens, il alla de ce pas tirer notre Philosophe de sa chambre,

Il chasse Abeillard de sa maison.

l'accabla de reproches & d'injures, & le chassa honteusement de sa maison.

La confusion d'Abeillard fut grande, il ne la dissimule pas, & la douleur d'Héloïse fut extrême : mais l'un & l'autre ne fut touché que de l'affliction de la personne qu'il chérissoit, & comptoit pour rien son propre malheur. (a) Abeillard étoit pénétré de douleur de sçavoir Héloïse dans les larmes & l'amertume, maltraitée de son oncle, deshonorée dans sa famille & dans son voisinage. Elle de son côté ne pouvoit se consoler d'avoir attiré tant de disgraces à un homme de ce mérite, & contribué à la ruine de sa fortune. Cependant on les observoit de si près, qu'il leur étoit impossible de se voir pour se consoler dans leurs communes peines.

XIX.

Celui-ci le
fit passer
dans Paris
pour un vi-
sonnaire.

Cette affaire fit de l'éclat dans le monde. On en parla quelque tems, les leçons du Professeur furent interrompues. En effet il n'étoit point en état de paroître en public. Sa

(a) *Neuter quod sibi, sed quod alteri contingerat querebatur Neuter sua, sed alterius plangebat incommoda. Abeil. ep. 1. c. 6.*

douleur étoit encore trop récente, son visage trop couvert de confusion : il lui falloit quelques jours pour calmer son cœur & reprendre ses esprits. Cependant comme il avoit beaucoup d'amis, & que ses écoliers lui étoient extrêmement attachez, il se servit de leur adresse pour faire courir le bruit dans Paris que cette affaire n'étoit qu'une vision de Fulbert, qui jaloux de sa nièce, entroit dans de fâcheux soupçons, & prenoit aussi-tôt l'alarme lorsque quelqu'un l'approchoit; que leur maître étoit sorti de chez lui pour ne se pas voir tous les jours exposé aux suites de son caprice & de sa mauvaise humeur; qu'au reste personne n'étoit plus à plaindre que la charmante Heloïse d'être sous la tutelle d'un oncle si peu traitable.

Ces discours répandus adroitement, produisirent tout le bon effet qu'on en pouvoit attendre. Ils en firent revenir quelques-uns de leurs préventions, en laisserent d'autres dans l'incertitude. Abeillard plus tranquille reprit ses exercices ordinaires; mais à peine y étoit-il rentré,

qu'il reçût fort secrettement une lettre d'Héloïse, qui lui donnoit avis qu'elle étoit grosse, & qu'elle n'en pouvoit plus douter. Elle le prioit instamment de lui dire ce qu'il y avoit à faire dans ces conjonctures.

*Ep. cal. loco
cit.*

Ni l'un ni l'autre ne fut affligé de cette nouvelle. Heloïse la découvre avec une joie qu'il est difficile d'exprimer; tous les termes de sa lettre en étoient une expression naturelle: & ce qui auroit consterné tout autre qu'elle, ne fit que calmer sa première douleur, essuyer ses larmes, & lui rendre son embonpoint; tant il est vrai que tout étoit extraordinaire dans cette fille, & que dans ses sentimens elle n'avoit rien de commun avec les personnes de son sexe.

XX.

Héloïse est
enlevée, &
passé en
Bretagne.

Il fallut cependant songer aux moyens de sauver son honneur, & peut-être sa vie; car tout étoit à craindre du ressentiment de son oncle qui auroit pû se porter à quelque extrémité, si cette circonstance qui devoit achever de le couvrir de confusion fût venuë à sa connoissance. Après y avoir pensé

quelque tems, ils convinrent qu'on attendroit jusqu'à un certain jour que Fulbert devoit aller à la campagne; que pendant son absence Abeillard viendrait la nuit enlever Heloïse; qu'elle se déguiserait en Religieuse pour être moins reconnue, & qu'enfin il la ferait conduire en Bretagne chez sa sœur, (a) où son fruit verroit le jour sans être exposée à la colere de son oncle. Le tout fut exécuté, & avec le succès qu'ils avoient espéré.

Quand le Chanoine de retour de son voyage, ne trouva plus sa nièce chez lui, & qu'il eut appris tout ce qui s'étoit passé en son absence, il entra dans une telle fureur, que de ce pas il auroit été poignarder Abeillard dans sa maison, si cet amour extrême qu'il avoit toujours au fond de son cœur pour cette aimable nièce, ne lui eût fait appréhender qu'on ne lui fit en Bretagne un traitement pareil à celui qu'il méditoit contre son ravisseur. Cette con-

*Ep. ca'.
supr.*

(a) Cette sœur est nommée Denise dans le Calendrier du Paraclèt, dont voici les termes : *Tertio nonas Decembris, obiit Dionysia, magistri nostri Petri germana.*

fidération le retint ; mais elle ne fut pas capable de modérer sa douleur, ni d'appaiser son ressentiment qui n'étoit que trop juste. Jamais il ne comprit mieux combien il aimoit Heloïse, que lorsqu'il ne la vit plus. Tout ce qu'on peut s'imaginer de l'affliction & des larmes qui accompagnent les plus cruelles séparations, se trouverent dans celle-ci. Il en perdit le repos & l'appétit, une sombre mélancolie s'empara de son esprit : & quand il faisoit réflexion qu'il ne verroit peut-être plus Heloïse, sa douleur venoit à un excès qui faisoit compassion à ceux qui en étoient les témoins.

Elle y accouche
d'un fils.

Pendant que toutes ces choses se passaient à Paris, Heloïse mit au monde un fils (a) qui lui parut d'une si rare beauté, que dans le moment elle le nomma Astralabe, qui veut dire astre brillant. Cette nouvelle circonstance qui faisoit plaisir à ceux qui lui avoient donné la vie,

(a) Ce fils fut appelé Pierre comme son pere sur les fonts de Baptême. Voici ce qu'en dit le Calendrier du Paraclet : *Quarto. Kalendas Novembris obiit Petrus Astralabius, magistri nostri Petri filius.*

augmenta la douleur de Fulbert à un point qu'il en perdoit l'esprit. La confirmation de la galanterie de sa nièce rappelloit dans sa mémoire tout ce qu'elle avoit fait pour le tromper ; son extrême dissimulation ; l'ingratitude dont elle païoit ses soins & ses bontez ; l'affront qu'Abeillard lui avoit fait dans sa maison en abusant de sa confiance : tout cela le fit résoudre à s'en vanger , & à le faire mettre en prison pour suivre l'affaire au criminel en réparation d'honneur.

Abeillard averti de cette résolution , se tint sur ses gardes. Il ne sortoit plus que bien armé , & accompagné d'une multitude de ses écoliers qui lui étoient entièrement dévoüez. Cette précaution fit avorter le dessein de Fulbert ; mais elle ne diminua rien de son affliction. Abeillard en eut pitié , & résolut de la faire cesser.

Il eut donc le courage d'aller trouver chez lui cet oncle si affligé ; & après lui avoir dit d'un air de suppliant tout ce que l'esprit & l'éloquence peut suggérer pour appaiser le couroux le plus redoutable , &

Id. ibid.

XXI.
Abeillard
offre au
Chanoine
d'épouser
sa nièce.
Id. ibid.

diminuer sa faute, „ il ajouta que
 „ ce qui s'étoit passé, ne lui paroîtroit
 „ point si étrange s'il vouloit faire
 „ quelque réflexion au mérite extra-
 „ ordinaire de sa chere nièce, dont
 „ les charmes étoient capables d'a-
 „ mollir les cœurs les plus insensibles;
 „ que de tout tems les plus grands
 „ hommes avoient été susceptibles de
 „ cette passion, & qu'il n'y avoit qu'à
 „ parcourir l'Histoire, pour connoi-
 „ tre que depuis l'origine du monde
 „ l'esprit & la beauté des femmes
 „ avoient plus fait de conquêtes que
 „ tous les Heros les plus fameux; que
 „ s'il avoit quelque chose à regretter,
 „ c'étoit seulement de n'être pas assez
 „ digne par tout ce qu'il pouvoit
 „ avoir d'acquis, d'être l'esclave d'une
 „ Heloise; qu'au reste pour ce qui le
 „ regardoit dans cette affaire, &
 „ pour les interêts qu'il pouvoit y
 „ prendre, il étoit résolu de lui don-
 „ ner toute la satisfaction qu'il pour-
 „ roit souhaiter.

Leur re-
 concilia-
 tion.

A ce mot de satisfaction, Fulbert
 parut un peu s'adoucir & devenir
 plus traitable : mais il témoigna ou-
 vertement sa joye, lorsqu'il vint
 jusqu'à lui offrir pour réparer sa

faute, d'épouser Heloïse à condition que le mariage seroit tenu secret, afin de ne pas nuire à sa réputation d'où dépendoit toute sa fortune. Le Chanoine ravi de ces offres, le prit au mot ; & en présence de plusieurs de ses parens qui s'y étoient trouvez par hazard, il embrassa Abeillard, parut se reconcilier parfaitement avec lui, & lui jura une amitié éternelle.

C'étoit assurément tout ce que pouvoit faire Abeillard pour marquer sa bonne foi, sa générosité, & la délicatesse de sa conscience. Le bon oncle aussi ne pouvoit exiger davantage. Ce n'est pas que ce mariage fût inégal, ou mal assorti. Si Abeillard avoit de la naissance, étant fils d'un Gentilhomme de Bretagne comme nous l'avons dit, Heloïse en avoit encore plus, puisqu'elle étoit de l'illustre famille des Montmorencis, (a) qu'on sçait être

(a) On en peut voir les preuves chez M. d'Amboise dans sa Préface Apologétique qu'il a mise à la tête des œuvres d'Abeillard. Moreri est aussi de ce sentiment sur le mot Abeillard, & plusieurs autres Auteurs l'ont embrassé : mais il se peut faire

la plus ancienne Noblesse de France, & la tige des premiers Barons Chrétiens de ce Royaume. Si Abeillard avoit de l'esprit & de l'érudition, Heloïse, quoique son élève, n'en avoit gueres moins. S'il étoit jeune & bienfait, elle avoit encore l'avantage sur lui de ce côté-là. S'il avoit le cœur grand, les sentimens nobles & élevez, la suite fera voir qu'Heloïse le surpassoit de beaucoup par cet endroit. Enfin s'il aimoit Heloïse, elle l'aimoit infiniment davantage, avec cette différence que l'amour d'Abeillard paroissoit tenir plus des sens, & celui d'Heloïse plus de l'esprit. Il s'aimoit dans Heloïse, & Heloïse n'aimoit que lui. Abeillard cherchoit en elle sa propre satisfaction, & cette généreuse fille ne vouloit que l'avantage & la gloire d'Abeillard, elle l'aimoit enfin pour lui-même.

qu'Heloïse ne descendit pas de la branche aînée de cette famille, qui dans le douzième siècle n'étoit pas encore à ce comble d'honneur où on l'a vûe dans la suite, leur terre de Montmorency n'ayant été érigée en Duché que sous Henry II.

La grandeur de l'action d'Abeillard ne consistoit donc que dans le sacrifice qu'il faisoit de sa fortune. Etant effectivement en passe d'être Evêque, il en perdoit l'espérance en se mariant. De plus il falloit abandonner sa chaire de Théologie qui lui acqueroit tant de réputation. C'est ce qui lui fit exiger que le mariage seroit tenu secret, & qu'à la réserve des parens d'Heloïse qui étoient présens à ses promesses, le reste n'en sçauoit rien.

Après avoir ainsi donné sa parole, il partit pour aller chercher sa future épouse, ne doutant point que les nouvelles qu'il lui portoit, ne dussent lui causer une joie extrême. Son honneur par-là étoit réparé; elle sortoit d'une terre étrangère où elle étoit comme exilée, pour retourner en sa patrie. Elle rentroit en grace avec sa famille; elle épousoit un homme du premier mérite qu'elle aimoit, & dont elle étoit aimée; il ne manquoit pas de bien, & il en attendoit encore davantage (a). Tout paroît-

XXII.

Il va en Bretagne pour amener à Paris sa future épouse.

(a) Il est vrai qu'Abeillard dans sa jeunesse avoit renoncé généreusement à la suc-

soit lui devoir faire plaisir. Mais la surprise d'Abeillard fut grande, lorsqu'après lui avoir dit le sujet de son voyage, & lui avoir exposé tout ce qui s'étoit passé entre son oncle & lui, il vit une fille non-seulement desapprouver son dessein, mais employer tout ce qu'elle avoit d'esprit pour lui persuader le contraire, & l'empêcher de l'épouser : & comme il ne se rendoit point à ses raisons, elle résolut de faire un dernier effort pour l'obliger, s'il étoit possible, de changer de sentiment. Dans cette vûe elle fut le trouver un matin dans sa chambre, & lui parla de la sorte.

Heloïse „ Si vous êtes insensible à votre
fait ce „ honneur, à la perte de votre repos
qu'elle „ & de votre réputation, & peut-être
peut pour „ même de votre vie & de votre salut :
empêcher „
cemariage.

cession de ses pere & mere. Mais comme ils appréhenderent qu'il ne vînt à manquer du nécessaire, ils avoient fait avant que d'entrer en Religion, une disposition testamentaire en sa faveur : sans parler d'une tante dont il devoit encore hériter. Son benefice & sa chaire de Théologie lui avoient outre cela amassé de grandes sommes d'argent, ainsi l'on peut dire qu'il avoit du bien.

Si les interêts de l'Eglise, si les
 vôtres, si les miens ne vous font
 plus de rien, vous n'avez qu'à con-
 tinuer dans le beau dessein où vous
 êtes de m'épouser. Vous croyez
 par-là appaiser mon oncle, rentrer
 dans ses bonnes grâces & dans cel-
 les de mes proches : & moi qui les
 connois mieux que vous, je vous
 jure qu'ils ne nous pardonneront
 jamais l'affront qu'ils prétendent
 que nous leur avons fait. Mon oncle
 est plus dissimulé que vous ne
 croyez. Il n'aura jamais occasion
 de se vanger sur vous qu'il ne le
 fasse : & peut-il le faire sur vous sans
 le faire sur moi-même d'une ma-
 nière infiniment plus cruelle & plus
 sensible ? Vous dites que par ce ma-
 riage vous réparez mon honneur :
 eh ! quel honneur aurai-je en vous
 voyant deshonoré par toute la
 terre, & le sujet de la raillerie de
 tout le monde, qui verra un Philo-
 sophe dont la profession est regar-
 dée avec un respect qui approche
 de la vénération, s'abaisser jusqu'à
 la vile condition du mariage, &
 montrer que sa foiblesse va jusqu'à
 ne pouvoir se passer de femme ?

Ep. cal.

c. 7. P.

Alex.

Hist. Eccl.

12 siècle

p. 188. 2.

edit.

„ Voyez-vous présentement des Phi-
 „ losophes mariez ? Consultez les
 „ anciens & les modernes , voyez ce
 „ qu'ils ont écrit sur ce sujet , & vous
 „ trouverez qu'ils n'ont jamais eu que
 „ du mépris pour le mariage comme
 „ d'une chose indigne de leur pro-
 „ fession. Les Nazaréens , qui avant
 „ la venuë de Jesus-Christ , étoient
 „ les Philosophes de ce tems-là , re-
 „ nonçoient au mariage. Joseph , ne
 „ dit-il pas que les Pharisiens , les
 „ Saducéens & les Esséens qui for-
 „ moient trois sectes de Philosophes
 „ parmi les Juifs , ne se marioient
 „ jamais ? Parmi les Payens mêmes ,
 „ ceux qui faisoient profession de
 „ Philosophie , pensoient-ils à se ma-
 „ rier ? Vous sçavez ce que Seneque
 „ en dit dans ses instructions à Luci-
 „ lius qu'il formoit à la Philosophie.
 „ Vous ne pouvez ignorer les senti-
 „ mens de Theophraste sur ce sujet ,
 „ puisque Saint Jérôme les rapporte
 „ souvent pour faire confusion aux
 „ Chrétiens. Cicéron pressé par Hir-
 „ cius d'épouser sa sœur , répondit
 „ sagement qu'il avoit épousé la Phi-
 „ losophie. Socrate pour avoir suc-
 „ combé à cette tentation , en fut
 puni

puni d'une étrange maniere, & eut
 tout le tems de s'en repentir. Saint
 Augustin nous apprend que Pitha-
 gore & les autres Philosophes an-
 ciens, se distinguoient du reste des
 hommes par la continence & par la
 fuite de tous les plaisirs des sens.
 L'exemple de tous ces grands hom-
 mes que vous regardez comme vos
 maîtres, ne pourra-t-il faire aucune
 impression sur votre esprit ? Mais si
 vous méprisez les avis des Philoso-
 phes, peut-être aurez-vous plus de
 considération pour ceux de S. Paul,
 qui vous conseille de ne point pen-
 ser au mariage si vous n'y êtes pas
 encore engagé, & qui ne vous pro-
 nostique que des chagrins & des dé-
 boirs si vous le faites.

Si vous regardez les interêts de
 l'Eglise, pouvez vous faire une telle
 démarche pour peu d'amour que
 vous ayiez pour elle ? C'est votre
 mere, & ses interêts vous doivent
 être chers. Quoi, vous voudriez que
 je la privasse de son plus bel orne-
 ment & d'une de ses plus grandes
 lumieres ? Pourrois-je avec quelque
 sentiment d'honneur m'approprier
 une personne que Dieu n'a fait

74. LA VIE D'ABEILLARD.

» naître que pour le bien de l'Uni-
 » vers? Tout le monde ne s'éleve-
 » roit-il pas contre moi, & avec ju-
 » stice? Vous en êtes l'oracle, & cet
 » oracle ne seroit plus que pour moi!
 » Vous en êtes la bouche, & cette
 » bouche ne parleroit plus qu'à une
 » femme! Tous ces rares talens que
 » le Ciel vous a donnez pour le bien
 » de son Eglise, lui deviendroient
 » donc inutiles par ma faute. A Dieu
 » ne plaise que jamais je consente à
 » une telle résolution: elle est indigne
 » & de vous & de moi.

» Du côté de la conscience, la
 » vôtre peut-elle être en repos avec
 » un pareil dessein? Vous êtes Clerc,
 » vous êtes Chanoine, & par consé-
 » quent consacré à Dieu & à son ser-
 » vice (a). Il faut donc perdre votre

(a) Abeillard n'étoit pas encore dans les
 ordres sacrez. Ainsi Baile a grand tort de se
 servir de cet exemple, pour prouver que
 les Ministres des saints Autels ne faisoient
 pas alors grand scrupule de se marier, &
 qu'on ne croyoit point en ce tems-là que le
 célibat fût d'obligation pour eux. Voyez son
Dict. Crit. pag. 44. sur Heloise. Pour peu
 que cet Auteur eût été informé de la Dis-
 cipline de l'Eglise de ce siècle, il auroit sçu
 que bien loin qu'elle approuvât ou auto-

benefice, & renoncer pour toujours à l'honneur de la Cléricature. Mais ce mariage sera secret, dites-vous, il n'empêchera aucune de mes fonctions, & ne dérangera rien de mes exercices ordinaires. Ne vous flatez point d'un secret qu'on ne vous gardera jamais. Ma famille a trop d'intérêt à divulguer ce mariage, pour espérer qu'elle vous tienne jamais la parole qu'elle vous a donnée. Je la connois. Mais quand même contre toute apparence elle seroit aussi religieuse sur ce point qu'elle le devrait être, pourrez-vous bien vous résoudre à unir deux

risât le mariage des Ecclesiastiques, elle fit un Canon dans le Concile général de Reims tenu par le Pape Calixte I I. en 1119. par lequel les Pretres, Diacres & Soudiacres, qui seront assez hardis que de se marier, ou même d'avoir des concubines, seront excommuniés, privez de leur benefice, & de la sépulture chrétienne, à moins qu'ils ne se corrigent. Le Concile de Londres tenu en 1102. par saint Anselme, avoit fait de pareils reglemens. Mais quand il seroit vrai qu'Abeillard fût alors dans les Ordres sacrez, tout ce qu'on en peut tirer, est que ce particulier s'écarte de son devoir, & que cette fille l'en reprend comme d'une chose qui blesse sa conscience.

76 LA VIE D'ABEILLARD.

» choses si incompatibles, la clérica-
 » ture & le mariage? Quoi! aller du
 » lit à l'Eglise chanter les loüanges de
 » Dieu, (a) l'imagination encore
 » toute remplie des idées grossières
 » qu'imprime un amour sensuel! Est-
 » ce-là le respect qu'il demande de
 » ceux qui sont à son service, ou plu-
 » tôt n'est-ce pas profaner la sainteté
 » d'un ministère dont les Anges-
 » mêmes avec toute leur pureté ne
 » sont pas dignes?

» Vous ne trouverez pas moins
 » d'incompatibilité de cet état avec
 » l'étude de la Philosophie & de la
 » sainte Ecriture. Les suites & les em-
 » barras d'un ménage seront un ob-
 » stacle invincible à votre profession.
 » Entouré, comme vous l'êtes sans
 » cesse, d'une troupe de jeunes gens
 » qui viennent vous consulter sur
 » leurs études, & s'éclaircir auprès
 » de vous de leurs doutes; pourrai-

(a) C'est encore ici une preuve qu'Abeil-
 lard étoit Chanoine de Paris, & non pas de
 Sens. Autrement tout ce fin raisonnement
 d'Héloïse ne prouveroit rien, puisque de-
 meurant alors à Paris, & devant y rester
 selon leur projet, il n'auroit pû aller du lit
 à l'Eglise de Sens chanter Matines,

je garder chez moi toutes les filles “
 dont j'aurai besoin pour nous servir? “
 Quel rapport des Livres saints avec “
 une quenouille ; d'une écritoire “
 avec un berceau d'enfant ; d'une “
 plume avec un fuseau ? Un homme “
 appliqué dans son cabinet à la mé- “
 ditation des veritez , ou naturelles “
 dont traite la Philosophie , ou sur- “
 naturelles que la Théologie ensei- “
 gne , est-il bien aisé d'entendre les “
 cris & les pleurs des enfans qui sont “
 au berceau , (a) les contes & les “
 niaiseries des servantes pour les ap- “
 païser , leurs chansons fottes & ridi- “
 cules pour les endormir, ce tumulte “
 de valets & de servantes qui ont “
 toujours quelque chose à démêler “
 ensemble ? Quel moyen avec tout “
 cet embarras de s'appliquer à une “
 étude aussi noble , ou plutôt aussi “
 divine qu'est celle dont vous faites “
 profession ? Croyez - moi donc , “
 ajouta-t-elle , les larmes aux yeux , “

(a) Ce récit fait voir que les Dames de Paris en ce tems-là allaitoient elles-mêmes leurs enfans , & qu'elles n'avoient pas encore trouvé le secret pour s'en débarrasser de les envoyer nourrir à la campagne par des femmes étrangères.

» que je fois toujours votre amie, (a)
 » & jamais votre épouse.

XXIII.
 Foibles raisons qu'Abeillard oppose à celles d'Héloïse.

On ne peut exprimer ce que souffrit Abeillard pendant tout ce discours. Il en sentoit la force, & ne voyoit pas qu'on pût rien opposer de considérable à des raisons si solides. Il admiroit sur-tout la grandeur d'ame & le courage d'Héloïse; cette force & cette élévation d'esprit qui paroïssoit dans tous ses raisonnemens: & ces sentimens augmentoient dans son cœur son amour pour elle. Ainsi au lieu de le dissuader de son mariage, ils le pressoient plus vivement de le conclure au plutôt, se croyant assez dédommagé de toutes les pertes qu'il feroit, par l'honneur qu'il auroit de posséder le plus bel esprit, le meilleur cœur, & la plus charmante personne qu'il crût être au monde. Ce fut donc plutôt pour ne pas pa-

(a) Tout ce qu'Héloïse vient de dire pour exhorter Abeillard à la sagesse & à une vie continente, ne permet pas de croire qu'elle veuille parler ici d'autre chose que d'une honnête amitié. Ainsi les interprétations malignes qu'y ont données quelques Auteurs, ne sont pas soutenables.

roître demeurer court devant une fille, que pour détruire ses raisons, qu'il répliqua : « Que les choses « étoient trop avancées pour reculer; « qu'il avoit donné sa parole à son « oncle & à toute sa parenté, & qu'il « n'étoit pas un homme à se dédire, « ni à vouloir tromper personne; que « quand même faute de secret de la « part de sa famille, il seroit obligé « de perdre son bénéfice, ils avoient « encore assez de bien pour vivre; « qu'il croyoit réparer sa faute en l'é- « pousant, & lui rendre par-là l'hon- « neur qu'il lui avoit ravi; qu'au « reste ils pourroient prendre un logis « spacieux, pour n'être point incom- « modez ni l'un ni l'autre des suites « & des embarras inséparables d'un « ménage.

Bien loin que cette réponse satis-
fît Heloïse, elle ne fit qu'enflammer
son zele, & la rendre plus éloquente
& plus persuasive. Elle ne pouvoit
comprendre comment un homme
d'un mérite si éclatant, à la veille
d'obtenir une de ces éminentes di-
gnitez dont l'Eglise ordinairement
récompense le mérite, paroïsoit
comme insensible à sa propre gloire.

C'étoit l'endroit qui la touchoit plus vivement. Quand la fortune ne l'eût pas élevé jusques-là, restant toujours dans l'exercice de sa profession ; ce mélange de la Philosophie avec le mariage, lui paroissoit si monstrueux, si bas & si indigne, qu'elle fit encore de nouveaux efforts pour ébranler sa résolution.

Elle les combat par de plus fortes.

Ep. cal.
p. 14 & 15.

» A peine tout ce que vous dites,
 » lui répondit-elle, seroit-il supportable dans une ame vulgaire, & dans
 » un cœur moins généreux que le
 » vôtre. Il n'y a que les Princes & les
 » gros Seigneurs qui puissent se mettre
 » à l'abri des incommoditez du
 » mariage, & n'en pas ressentir les
 » désagrémens. Leurs Palais, qui par
 » la multitude des appartemens, res-
 » semblent à autant de petites Villes,
 » leur donnent moyen d'avoir chez
 » eux leurs enfans, leurs nourrices,
 » leurs domestiques, sans en être in-
 » commodez. Leurs grands revenus,
 » leur opulence, les mettent à cou-
 » vert des miseres publiques, & d'une
 » partie de celles auxquelles tous les
 » autres hommes sont assujettis. Mais
 » pouvons-nous esperer les mêmes
 » avantages ? D'ailleurs ce sont des

gens qui ne pensent qu'aux biens^{ce}
 de la terre, qui ont pris pour par-^{ce}
 tage les soins du monde, & qui^{ce}
 n'ont pas encore l'ame assez grande^{ce}
 pour s'élever jusqu'à la véritable^{ce}
 Noblesse de la Philosophie. Mais^{ce}
 vous que la nature & la grace ont^{ce}
 formé pour ce bienheureux état;^{ce}
 vous, dont toute l'occupation est^{ce}
 de méditer sans cesse sur les ouvra-^{ce}
 ges de Dieu, & sur les veritez éter-^{ce}
 nelles, quel secours pouvez-vous^{ce}
 trouver dans leur exemple, quel^{ce}
 appuy dans votre foiblesse? Pour^{ce}
 vivre véritablement de la vie qui^{ce}
 convient à des personnes raison-^{ce}
 nables, il faut s'appliquer à se con-^{ce}
 noître soi-même, puis connoître^{ce}
 les vrais biens qu'il faut chercher,^{ce}
 & les vrais maux qu'il faut fuir.^{ce}
 C'est-là la vraie sagesse, la vraie^{ce}
 Philosophie : vous êtes dans cet^{ce}
 état, & vous en voulez descendre^{ce}
 pour vous abaisser à la vie com-^{ce}
 mune de la plûpart des hommes^{ce}
 qui passent leurs jours depourvûs^{ce}
 de cette divine sagesse. La quitter^{ce}
 après l'avoir embrassée; ou ne l'a-^{ce}
 voir jamais connuë, est presque une^{ce}
 même chose. Voulez-vous donc^{ce}

» perdre en un moment le fruit de
 » tant de travaux, de tant de veilles,
 » & de tant de belles connoissances ?

Héloïse ne poussa pas plus loin ce raisonnement, parce qu'elle s'aperçut qu'Abeillard avoit le cœur plus blessé que l'esprit ; qu'il falloit guérir cette partie malade, qu'ensuite la raison venant au secours, acheveroit de le persuader. Elle travailla donc, mais en vain à cette guérison ; & n'ayant plus de moïens pour le dissuader de ce mariage :

Ibid. p. 16. » Pensez donc, lui dit-elle, avec une
 » espece de transport, qu'il y va de
 » votre vie & de la mienne, si vous
 » me remenez à Paris, & que rentrant
 » sous le pouvoir de mon oncle, nous
 » ne sommes plus en sûreté. Tant
 » que je serai ici, ma vie répond de
 » la vôtre ; c'est un gage que vous
 » avez entre vos mains pour votre
 » conservation. Seriez-vous assez dépourvû de jugement, de vous en
 » désaisir, pour vous livrer pieds &
 » mains liés à la discrétion, ou plutôt
 » à la fureur de vos ennemis ? Héloïse, que tu vas être malheureuse !
 Les larmes & les sanglots ne lui per-

mirent pas d'en dire davantage. (a)

Mais soit générosité dans Abeillard, soit l'excès de son amour pour sa chere Heloise, soit qu'il se crût obligé par principe de conscience à cet engagement, rien ne fut capable de le faire changer de résolution. Il a reconnu depuis qu'elle avoit été en lui une folie : & comme Heloise de son côté ne pouvoit le chagriner, ni s'opposer à ce qu'il vouloit absolument, elle consentit à son désir, & se résolut à partir : mais que ce consentement coûta cher à son cœur ! qu'il lui coûta de larmes & de soupirs ! Rien n'étoit capable d'en moderer l'excès, & comme si elle eût percé dans l'avenir : Fasse le Ciel, s'écria-t-elle, que ce funeste mariage ne soit pas la perte de l'un & de l'autre, & que

XXIV.

Entêtement d'Abeillard pour ce mariage.

Id. ibid.

(a) Cet éloquent discours a donné sujet à Paquier d'en parler ainsi : Je ne vous présenterai point, dit-il, toutes les raisons dont elle le voulut gagner. Bien vous dirai-je que je ne lûs jamais en Orateur tant de belles paroles & de sentences persuasives pour parvenir à son intention, que celle qu'elle y apporta. *Recherches de la France, liv. 6. c. 17.*

» la douleur qui le suivra , ne soit pas
 » plus grande que l'amour qui l'a pré-
 » cédé.

Cependant ils eurent soin de recommander le petit Astralabe à leur frère , & de prier cette Dame de ne rien épargner pour son éducation. Elle s'en chargea volontiers. Après ces assurances , sans découvrir leur dessein , ils partirent secrètement , & ne passerent point par les lieux où ils avoient des parens ou des amis.

A leur arrivée Fulbert leur fit tout le bon accueil qu'ils pouvoient désirer , & leur témoigna toute la satisfaction possible de la résolution qu'ils avoient prise. On convint du jour pour la célébration des nœces ; le Chanoine pressoit la conclusion de cette affaire : à peine leur laissant-il une semaine pour s'y disposer , & se délasser des fatigues du voyage.

Il se fait
 secrète-
 ment dans
 une Eglise
 de Paris.

Enfin ils se trouverent dans une certaine Eglise à l'issuë de Matines , accompagnés de part & d'autre de quelques amis affidés , & ils y reçurent du Prêtre la bénédiction nuptiale. Alors il n'étoit pas besoin de tant de cérémonies pour la validité

d'un mariage, le Concile de Trente & les Ordonnances des Princes n'ayant pas encore imposé les Loix qu'on suit aujourd'hui.

Pour rendre ce mariage plus se- *Ibid.*
cret, les nouveaux mariez se sépa-
rèrent au sortir de l'Eglise. Heloise
fut demeurer chez son oncle com-
me à son ordinaire, & Abeillard
reprit son logis accoutumé, ses
études & ses leçons publiques. Il ne
changea point d'habit, n'augmenta
point son train, ni le nombre de ses
domestiques; content d'un valet &
d'un officier de cuisine, il tâchoit de
faire connoître par cette modeste
uniformité qu'il n'avoit point chan-
gé de condition. Son absence de
Paris avoit été courte; on ne s'é-
tonnoit pas de le voir de tems en
tems faire un tour en Bretagne. A la
réserve de Fulbert & de quelques
parens affidez, personne ne sçavoit
qu'Heloise y eût passé du tems, &
qu'elle y eût laissé un fils: ainsi tout
contribuoit au dessein qu'on avoit
de tenir ce mariage secret, jusqu'à
ce que la fortune eût fait quelque
chose en faveur d'Abeillard. Les
nouveaux mariez se voyoient rare-

ment. Quelque violent que fût leur amour, il cédoit à des considérations d'intérêts, & d'une réputation qu'Abeillard vouloit soutenir.

XXV.

Fulbert, contre la parole donnée, le divulgue dans le monde.

Ils auroient été en quelque façon heureux au milieu de leurs disgraces si les choses en fussent demeurées là. Car enfin ce qui fait le bonheur de la vie, n'est pas toujours une fortune éclatante, de grands emplois, ou l'abondance des richesses. Un bien médiocre, une condition privée avec la possession de ce qu'on aime, contribuent infiniment davantage à la douceur & à la tranquillité de la vie, lorsque l'esprit n'est point rongé par l'ambition, & que la vanité ou quelque autre passion violente ne domine point dans un homme, qui d'ailleurs ne manque pas de mérite. Mais la cruelle destinée qui les persécutoit, ne les laissa pas long-tems en repos; ou pour parler plus chrétiennement, Dieu qui avoit ses vûes sur ces deux grandes ames, & qui vouloit se les approprier par une conversion parfaite, où ils fussent en état de donner à toute la terre un exemple admirable de patience, d'humilité

& de pénitence, permit que l'orage succedât bien-tôt à cette tranquillité.

Fulbert qui étoit un esprit rêveur & mélancolique, comme sont presque tous les avarcs, vint à s'imaginer que l'honneur de sa nièce n'étoit pas suffisamment réparé par ce mariage; que ses premiers engagements avec Abeillard avoient fait du bruit dans Paris, quoiqu'on ne scût pas au vrai jusqu'où les choses avoient été, & qu'il falloit pour effacer entierement cette tache, faire connoître à tout le monde qu'ils étoient mariez. Il commença donc à le divulguer contre la parole qu'il avoit donnée: & ne se contentant pas d'en parler à ceux qui le venoient voir, il ordonna à ses domestiques de faire la même chose; si bien qu'en très-peu de tems la nouvelle ne manqua pas de s'en répandre dans la Ville.

Id. ibid.

On venoit de toutes parts en faire des complimens de congratulation à Heloise: sa surprise fut extrême: mais comme elle avoit l'ame forte, elle prit bien-tôt son parti; & comprenant tout d'un coup quel

Heloïse de-
savouë son
oncle, &
s'attire son
indigna-
tion.

tort cela faisoit à Abeillard, elle se mit sur la négative, & protestoit à tout le monde qu'il n'en étoit rien, jusqu'à ne pas faire difficulté de confirmer ce qu'elle disoit par des sermens.

Tout ce procédé tournoit à la honte du Chanoine. Heloise par une adresse d'esprit extraordinaire, accompagnoit ce qu'elle disoit de tant de marques de sincérité, & rendoit ses protestations si vraisemblables, qu'on ne pouvoit presque plus douter que Fulbert n'en imposât au public par quelque vûë d'intérêt dont il étoit fort soupçonné. Ce mauvais succès l'irrita davantage contre sa nièce; & n'ayant pû lui persuader qu'il étoit de son honneur & de celui de toute sa famille de déclarer son mariage, il en vint jusqu'à la menacer, & des menaces passa aux effets, la maltraitant d'une maniere indigne d'un homme de son caractère. Heloise en donna avis à son époux, & lui en fit ses plaintes. Il résolut de la tirer à quelque prix que ce fût des mains de ce barbare.

Il y avoit proche de Paris un

fameux Monastere de Benedictines qu'on appelloit l'Abbaye d'Argenteüil. Elle avoit été fondée autrefois par un Gentilhomme nommé Ermenri , & Mumana son épouse y avoit fait de grandes largesses en faveur des Religieux que son mari y avoit établis. On croit qu'ils étoient de l'Ordre de S. Benoît. Mais deux cens ans après , les Normans ayant fait une irruption en France , & ravagé tout le país jusqu'aux portes de Paris , Argenteüil se trouva enveloppé dans cette disgrâce , le Monastere fut entierement ruiné ; ceux qui l'habitoient , dispersés , & leurs biens pillés , ou envahis par des étrangers.

XXVI.

Abeillard
lui trouve
uneretraite
dans l'Ab-
baye d'Ar-
genteüil.

*Quercet.
in not. ad
hist. cal.*

Adelaïde femme d'Hugues Capet, Princesse d'une éminente piété, le fit rétablir , le dota avec une magnificence royale , & y assembla un grand nombre de Vierges qui servoient Dieu sous la Regle de saint Benoît. Elles étoient déjà plus de cent du tems d'Adelaïde , c'est-à-dire , sur la fin du dixième siècle. Elle eut soin avant de mourir , de faire confirmer toutes ses donations par le Roy Robert son fils , qui

Quelle
étoit alors
cette Ab-
baye.

pour mieux entrer dans les pieux desseins de sa mere, y ajoûta encore de grands Privileges & d'autres Seigneuries; si bien qu'Argenteuil devint en peu de tems une des plus riches & des plus fameuses Abbayes du Royaume.

Heloïse y avoit été élevée dès le berceau: c'est-là qu'elle avoit appris les langues. Et son esprit s'y étoit si bien formé, qu'elle étoit devenue la plus sçavante fille de son siècle.

- Elle y avoit des amies, & les Religieuses ne l'avoient laissé retourner dans le monde qu'avec regret. Abeillard crut qu'il ne pouvoit choisir un lieu plus propre pour mettre son épouse en sûreté, la délivrer de la persécution de son oncle, & faire cesser les bruits qu'il avoit malicieusement répandus. Car la voyant dans un Monastere, & Abeillard d'un autre côté sous l'habit ecclesiastique, occupé de la Philosophie & du reste de ses études; qui se fût imaginé qu'ils étoient mariez? Il conçut donc ce dessein, & l'exécuta si heureusement que Fulbert n'en sçut rien, que lorsque sa nièce fut retirée à l'Abbaye.

Abeillard alloit la voir de tems en tems ; il se déroboit de Paris les jours que ses occupations le permettoient : & comme le Monastere commençoit à tomber dans le relâchement, que la clôture n'y étoit pas exacte, & qu'on ne se faisoit pas un scrupule d'y introduire les hommes, pourvû qu'ils n'entraissent pas dans les chambres des Religieuses ni des Pensionnaires, nos jeunes époux trouvoient le moyen, à l'ombre de cette liberté, de se consoler de leur séparation : mais cela ne paroissoit point, & personne ne s'en doutoit, ni à Paris, ni à Argenteüil.

Ils passaient ainsi leurs jours assez tranquillement en attendant un tems plus favorable, lorsque le désespoir du Chanoine les jeta dans un abîme de malheurs dont ils ne purent jamais se tirer. Cet homme voyant sa nièce dans un Convent, revêtue d'un habit régulier (car les Pensionnaires le portoient dans Argenteüil) crut qu'on le jouoit. Il s'imagina qu'Abeillard la vouloit faire Religieuse, & rendre par-là inutile leur engagement qu'il avoit

XXVII.

Fulbert
outré de ce
procédé,
médite de
s'en vanger
sur Abeil-
lard.

eu tant de peine à obtenir. Il fit entrer ses parens & ses amis dans son ressentiment, leur exagéra cette perfidie d'Abeillard, & l'affront qui réjaillissoit sur toute la famille : il n'eut pas de peine à les faire conclure à la vengeance. Et comme il leur auroit été impossible d'y réussir par les voyes de la Justice, qui ne pouvoit pas empêcher qu'Héloïse ne se fit Religieuse si elle le vouloit, & que son mari y consentît, ils résolurent de se faire justice de leurs propres mains, & de le punir par l'endroit même qui les avoit deshonoré, ravis de ce que d'un même coup ils se vangeoient d'Abeillard & d'Héloïse.

Il étoit plus facile de former ce dessein, que de l'exécuter. Non-seulement les suites étoient à craindre du côté des Magistrats, mais encore du côté d'Abeillard, qui n'étoit pas un homme à se laisser mettre la main sur le collet. Après y avoir rêvé quelque tems, un de la compagnie dit qu'il n'étoit pas impossible de le surprendre la nuit dans son lit, & d'entrer dans sa chambre sans qu'il s'en apperçût ;

qu'il connoissoit son valet natif d'un païs qui lui donnoit déjà de bonnes espérances, & qu'il se trompoit fort si quelques pistoles ne lui faisoient faire tout ce qu'on voudroit.

Cet avis plut assez. On donna commission à celui qui l'avoit ouvert de traiter avec le valet, & de ne rien épargner pour l'engager à les seconder dans cette entreprise. Mais il ne fut pas nécessaire de le solliciter beaucoup, ni de lui faire de grandes offres. Le perfide livra son *doux Maître*, c'est ainsi qu'il l'appelloit, pour une somme très-moderne, & promit tout ce qu'on voulut.

Les assassins au nombre de cinq, tous parens du Chanoine Fulbert, convinrent avec lui de se trouver un certain jour sur le minuit à la porte de la maison qu'il leur ouvriroit; qu'ensuite il les feroit passer dans la chambre d'Abeillard, & leur prêteroit main forte s'il étoit nécessaire. Tout fut exécuté comme ils l'avoient projeté. Le traître qui avoit toutes les clefs du logis, les introduisit jusques dans le lieu où couchoit son maître; quatre des

Cruauté de
cette van-
geance.

plus robustes se saisirent de lui lorsqu'il étoit encore dans son premier sommeil , & le cinquième prenant le rasoir, lui fit le dernier des outrages, tandis que l'officieux valet qui tenoit un flambeau, leur demandoit à tous, comme un homme effrayé, à qui ils en vouloient.

XXVIII. L'expédition faite, ils laissèrent La Justice l'infortuné Abeillard dans son sang, en prend & prirent la fuite : mais ils ne purent connoissance, & le faire si secrètement que les voisins n'entendissent du bruit, & les punit les cris du patient qui appelloit au secours. On vient, on le trouve dans coupables. ce pitoyable état ; on court à ce qui parut le plus pressé, c'étoit au Chirurgien. La Justice informée de cet attentat, se transporte sur les lieux, apprend d'Abeillard qui sont les auteurs & les complices du crime ; on dresse des informations, & cependant on envoie de toutes parts des Archers pour prendre les coupables.

Ep cal. c. 8. A peine le jour commençoit-il à paroître que cette triste nouvelle déjà répandue dans la ville, attira au logis d'Abeillard une multitude infinie de monde pour prendre part,

à sa douleur. Ce ne furent pas seulement les parens & les amis de l'affligé, mais il y vint du monde de tout état, de toute condition & de tout sexe. En un mot, comme le dit un Auteur contemporain, presque toute la Ville y accourut, attirée autant par la nouveauté du fait, que par l'estime & la vénération qu'elle avoit pour ce sçavant homme.

Tout Paris s'intéresse dans cette affaire.

Fulco. ep. ad Abeil.

On n'entendoit de toutes parts que des pleurs & des gémissemens; les écoliers sur-tout pouissoient des cris jusqu'au Ciel, qui attendrirent si fort le cœur d'Abeillard, qu'il avouë qu'il se sentit plus touché de l'état où il les voyoit, que de la douleur que lui causoit sa plaie. Jamais on ne comprit mieux combien Abeillard étoit aimé dans Paris, que dans ces tristes conjonctures. Le pere de la Patrie ne seroit pas davantage regretté à sa mort, que ce Philosophe fut plaint dans son malheur.

Id. ibid.

L'Evêque avec son Clergé, après lui avoir donné des marques d'une sincère douleur (a), se mit le pre-

(a) Cette circonstance fait encore con-

mier en devoir de le vanger & de lui rendre justice. On décréta prise de corps contre le Chanoine Fulbert qui étoit le principal auteur du crime ; on lui fit son procès , il fut dépoüillé de tous ses bénéfices , & ses biens confisquez au profit de l'Eglise.

Les Magistrats de leur côté n'oublierent rien de ce que l'équité demandoit de leur ministère. De tous les complices de cet attentat qu'on poursuivoit vivement , on n'en put arrêter que deux, l'un desquels étoit son scelerat de valet. Ils furent l'un & l'autre non-seulement condamnés à la peine du Talion , mais on leur fit encore perdre les yeux. Quelque dur que parût alors ce châtiment , il feroit aujourd'hui au-dessous de ce crime, qu'on puniroit de mort (a).

Les

noître qu'Abeillard étoit Chanoine de Paris : ce ne fut que comme membre de ce Corps qu'il fut visité & consolé dans son affliction par l'Evêque & les Chanoines de cette Eglise.

(a) Le P. Theophile Rainaud Jesuite , qui avoit tant lû en sa vie , n'avoit pas encore lû apparemment le témoignage de
Foulques

Les Parisiens furent très-sensibles au malheur d'Abeillard. Les Dames es plus spirituelles verserent des larmes sur la disgrâce de celui qu'elles regardoient comme un de leurs plus illustres amis. La délicatesse de son esprit, ses manieres agréables & polies avec elles, toutes ses belles qualitez enfin leur plaisoient infiniment. La nouvelle d'un époux ou d'un amant tué à l'armée, dit un habile Ecrivain de leur tems (a), ne leur auroit pas été plus sensible, que celle du malheur d'Abeillard; & elles n'en auroient pas témoigné plus de douleur. Leurs larmes aussi étoient plus sinceres que celles de ces femmes de l'antiquité, qui célébroient tous les ans la mémoire

XXIX:
Combien
Abeillard
y étoit ai-
mé,

de quelques, ni celui d'Abeillard, puisqu'il se récrie si fort contre la cruauté de cette exécution, qu'il nomme injuste. Il suppose tout, mais faussement, qu'elle avoit été faite par autorité privée. *Tract. de Eunuch. g. 75.*

(a) *Quid singularum foeminarum referam anctum, quæ sic, hoc audito, lachrimis & ore foemineo, ora rigarunt propter te mihi tantum, quem amiserant, ac si singula virum aut amicum sorte belli reperissent extinctum?* Fulco. ep. ad Abeil.

du deuil de Venus, pour un semblable désastre arrivé à son Adonis.

Enfin tous les Ordres de la Ville prirent part à cette affliction, & la regarderent comme une calamité où tout le monde devoit s'intéresser : ce qui fit dire à un Auteur du tems (a), qu'il doutoit s'il n'étoit point honorable, & plus avantageux à Abeillard d'avoir souffert cette perte, que d'être demeuré tel qu'il étoit auparavant, puisque tous les biens de ce monde, de quelque nature qu'ils puissent être, sont au-dessous de l'amour des peuples, & des témoignages d'estime qu'il reçut dans ces tristes conjonctures.

XXX.

Il prend la
résolution
de s'aller
cacher
dans un
Cloître.

Mais ces motifs de consolation n'entrèrent point dans le cœur de l'affligé. Il devint insupportable à lui-même; il auroit préféré la mort à l'état où il se trouvoit. La vivacité de son esprit & toute son érudition, ne servoient qu'à augmenter

(a) *Tantus ergo omnium luctus extitit, ut melius mihi videaris te debere velle perire, quam servasse quod perit. Habes enim arham vera dilectionis in te, quam si prius agnovisses, nullas, meo judicio, divitias illi comparabiles estimares. Id. ibid.*

à douleur : il étoit ingénieux à se faire de la peine. Tantôt il considéroit que Dieu même dans ses Ecritures avoit donné sa malédiction aux Eunuques , jusqu'à déclarer qu'ils étoient abominables à ses yeux , & qu'il ne vouloit pas qu'ils missent le pied dans son Temple , ni dans aucune assemblée Ecclesiastique ; que cette malédiction s'étendoit jusqu'aux animaux dépourvus de raison , puisqu'il avoit défendu qu'on lui offrît en sacrifice ceux qui auroient été ainsi mutilés. Tantôt il se représentoit quelle seroit la douleur de ses parens & de ses amis quand ils sçauroient son infortune , & de quelle honte il alloit les couvrir pour le reste de leurs jours , sans qu'il pût ni la faire cesser , ni y apporter de remède. Puis revenant à soi : Où irai-je à présent , miserable , se disoit-il à lui-même ? Aurai-je bien le front de paroître en public après une telle ignominie ? Je deviendrai le sujet de la raillerie du peuple. On va faire mille chansons contre moi ; les langues envenimées vont me déchirer ; les satyres ne seront pas épargnées :

*Ep. cal.
c. 8.*

Deuter. 214

Numer.

„ quelle joye ne donnerai-je point
 „ par-là à mes ennemis ? Est-ce donc
 „ là où devoit se terminer toute cette
 „ gloire dont je me voyois comblé il
 „ n'y a qu'un moment ?

Mais Dieu qui ne vouloit pas
 abandonner cette grande ame au
 desespoir, la consoloit aussi-tôt par
 des pensées plus salutaires, & lui
Id. ibid. faisoit faire des réflexions plus chré-
 „ tiennes. » Vous êtes juste, Seigneur,
 „ s'écrioit-t-il, & vos jugemens sont
 „ équitables. Vous me punissez par
 „ où je vous ai le plus offensé ; &
 „ après avoir fait servir les membres
 „ de mon corps à l'iniquité, vous les
 „ faites servir à votre justice. J'ai des-
 „ honoré une honnête famille en la
 „ personne d'Héloïse, & vous cou-
 „ vrez la mienne de confusion en ma
 „ personne. J'ai trompé le pauvre
 „ Fulbert, & j'ai abusé de sa confian-
 „ ce : Aujourd'hui vous permettez
 „ que je sois trompé par mon propre
 „ domestique, & qu'il abuse de celle
 „ que je lui ai témoignée. Je riois de
 „ la simplicité de ce bon Chanoine,
 „ & l'on se rit à present de m'être
 „ ainsi laissé surprendre. La punition
 „ est proportionnée à la faute, je re-

connois l'équité de vos jugemens, “
 & je ne puis me plaindre que de “
 moi-même. “

Dans ce combat de différentes pensées, Abeillard ne sçavoit à quoi se résoudre ; mais enfin l'idée de sa confusion l'emporta sur toutes les autres : & ne la pouvant plus souffrir, il se détermina à la cacher dans l'obscurité d'un Cloître, où il auroit les moyens de pleurer ses fautes passées, & d'éviter la vûe du monde dont la présence lui étoit insupportable. C'est ce qui l'oblige d'avouer *Ibid.* que la honte eut plus de part à sa retraite que la pitié ; la nécessité, non l'amour de Dieu, fit sa conversion. Mais la Providence qui se servoit de ces moyens tout humains pour la commencer, la perfectionna dans la suite par l'infusion de sa grace, & changea tellement ce cœur encore tout mondain, qu'elle en fit un cœur vraiment pénitent, un cœur contrit & humilié, qui ne fit plus que soupirer sur ses égaremens. L'amour qu'il eut pour Dieu dans la suite, surpassa de beaucoup celui qu'il avoit eu pour le monde. Il employa tout ce que la nature &

102 LA VIE D'ABEILLARD.

la grace lui avoient donné de talens pour sa sanctification , & pour celle du prochain. C'est ce que je vais décrire dans la suite de cette histoire.

Fin du premier Livre.



SOMMAIRE DU II. LIVRE.

Douleur excessive d'Héloïse lorsqu'elle apprit le funeste accident qui étoit arrivé à son poux. Il lui persuade de se faire Religieuse. II. Il entre lui-même dans l'Abbaye de S. Denis. Etat de cette Abbaye du tems d'Abeillard. III. Il differe sa profession jusqu'à ce qu'Héloïse eût prononcé ses vœux : combien cette défiance fut sensible à Héloïse. IV. Elle fait ses vœux avec un courage héroïque. Abeillard fait la même chose quelques jours après. V. On presse l'Abbé de S. Denis d'engager son Religieux à continuer ses leçons. Abeillard résiste à toutes ses sollicitations. Il se rend odieux à ses Confreres par ses avertissemens charitables. VI. Ils le font sortir de S. Denis. On vient à lui de tous les Royaumes de l'Europe pour se faire instruire. VII. Excellente méthode d'Abeillard dans sa maniere d'enseigner. VIII. Alberic &

Lotulphe Professeurs de Reims ; s'élevent contre lui. IX. Il compose sa Théologie. Quelle fut l'occasion de cet ouvrage. X. Analyse de ce Livre. Avec quel applaudissement il fut reçu du public. XI. Alberic & Lotulphe le déferent à l'Archev. de Reims comme rempli d'hérésies. Ce Prélat assemble un Concile à Soissons pour le faire condamner. Abeillard est cité à ce Concile. XII. Le peuple veut le lapider en arrivant à Soissons. Faux prétextes dont ses ennemis s'étoient servis pour exciter cet orage. XIII. Il paroît devant le Legat du Pape qui renvoye l'affaire à l'Archeveq. de Reims. XIV. Abeillard prêche avec applaudissement dans Soissons. Conférence d'Alberic & d'Abeillard où ce premier est couvert de confusion. XV. Le Legat veut absoudre Abeillard. L'Evêque de Chartres parle aussi en sa faveur. Le jugement est remis à un autre Concile. XVI. L'Archev. de Reims fait changer cette résolution. L'E-

èque de Chartres en donne avis à
 beillard. XVII. Il est conduit au
 concile & obligé de brûler son li-
 re. Le Legat y fait paroître son
 ignorance qui est relevée par un
 docteur de l'assemblée. L'Abbé de
 Medard est chargé de la garde
 d'Abeillard. XVIII. Erreur de Loüis
 Attichi sur la conduite du Legat.
 IX. Extrême désolation où se
 trouve Abeillard. L'Abbé de S. Me-
 ard le console. XX. Jugement qu'on
 fait dans le monde de cette affaire.
 XI. Grandeur de l'Abbaye de S.
 Medard. Raisons de l'Abbé pour
 engager Abeill. à rester dans son
 monastere. XXII. Abeill. s'en re-
 tourne à S. Denis. Il y est mal reçu.
 XIII. Son opinion sur S. Denis
 Aréopagite, lui attire une nou-
 velle persécution. Les Moines le
 font mettre en prison comme crimi-
 nel d'Etat. XXIV. Ce qu'on doit
 penser de cette opinion d'Abeil. sur
 S. Denis. XXV. Il se sauve de prison.
 XVI. Le Comte de Champagne le
 reçoit dans ses Etats. Il écrit à

l'Abbé de S. Denis. XXVII. Le Comte tâche de le reconcilier avec son Abbé qui par son refus rend cette négociation inutile. Mort de cet Abbé. XXVIII. L'Evêque de Meaux tâche d'obtenir de Suger ce qu'Abeil. souhaitoit. Il est refusé. XXIX. Abeillard en appelle au Roi. Le Sénéchal de France lui fait gagner sa cause. XXX. Quelle fut la destinée de ce Sénéchal. XXXI. Abeil. se retire dans la solitude du Paraclet, y bâtit une Chapelle à l'honneur de la sainte Trinité. XXXII. On l'y vient trouver de toutes les parties du monde, & on l'oblige d'enseigner encore la Théologie. XXXIII. Il compose son traité de Morale. XXXIV. Nouvelle persécution que lui suscitent les Docteurs de Reims. XXXV. On l'accuse d'hérésie pour avoir dédié son église au S. Esprit. Il se justifie & confond ses adversaires, qui ont recours aux calomnies. Désolation où se trouve Abeillard dans cette persécution. XXXVI. Il est fait Abbé de S. Gildas.



LA VIE
DE PIERRE
ABEILLARD,

ABBE' DE S. GILDAS
DE RUIS,
ORDRE DE S. BENOIST:

ET CELLE
D'HELOÏSE
SON EPOUSE,

PREMIERE ABBESSE DU PARACLET.

LIVRE SECOND.

LE dessein qu'Abeillard
avoit formé d'abandon-
ner le monde, & d'aller
pleurer ses péchez & ses
infortunes dans quelque solitude

I. Douleur
excessive
d'Heloïse,
lorsqu'elle
apprit le su-

E 6

nefte acci-
dent qui
étoit arrivé
à son époux

écartée, ne pouvoit s'exécuter sans le consentement d'Héloïse. Elle étoit encore dans le fort de la douleur, que lui avoit causée la nouvelle de ce désastre arrivé à son époux, lorsqu'il lui apprit sa résolution par la lettre qu'il lui écrivit à Argenteüil. Il l'exhortoit à faire la même chose, & à dire comme lui un éternel adieu à ce monde trompeur, qui jusqu'alors n'avoit eu pour eux que des rigueurs insupportables.

Une ame moins généreuse que celle d'Héloïse, auroit succombé sous le poids de tant d'afflictions. Car quel coup à une épouse de vingt ans, lorsqu'on lui dit qu'il faut pour toujours se séparer d'un époux qu'elle aime plus que sa vie ! Comme son amour étoit plus dans l'esprit que dans les sens, elle se feroit consolée de sa disgrâce, si elle avoit pû jouir au moins de sa présence, & des charmes de ses entretiens. Mais en apprenant qu'il vouloit se retirer dans un Cloître, & que pour lui plaire elle devoit l'imiter; ces ressources de consolation dont elle s'étoit flattée, lui

étoient enlevées. Elle devenoit donc une épouse sans mari, une veuve avant sa mort, une mere sans enfans (a), une Religieuse sans vocation, une désolée sans appuy, une solitaire au milieu du monde qu'elle aimoit encore. Quel plus cruel sort pour une jeune personne doiée de tant de rares qualitez, & d'une érudition qui a été comparée à celle de S. Jerôme ! (b)

Cependant comme elle n'avoit jamais eu d'autre volonté que celle de son époux, chose rare dans les femmes même les plus chrétiennes, elle ne balançoit pas un moment à prendre le parti, ou plutôt le poignard qu'il lui présentait : & se re-

Il lui persuade de se faire Religieuse.

(a) Astralabe n'étoit pas mort, mais étant toujours en Bretagne, elle se regardoit comme une mere sans enfans, lorsqu'elle seroit enfermée dans un Cloître.

(b) *Magisterium habetis in matre. quod ad omnia vobis sufficere tam ad exemplum scilicet virtutum, quam ad doctrinam litterarum potest. Quae non solum Latina, verum etiam tam Hebraica, quam Graeca non expertis litteratura sola hoc tempore illam trium linguarum adepta peritiam videtur, quae ab omnibus in B. Hieronimo tanquam singularis gratia praeclatur.* Epist. ad Monial. Paraclet.

gardant toujours comme la cause de tous les malheurs de ce grand homme, elle crut qu'elle ne pouvoit assez en faire pénitence, & que la mort volontaire qu'elle s'alloit donner, lui étoit dûë comme une réparation du tort qu'elle lui avoit fait.

Les lettres qu'ils s'écrivirent dans ces tristes conjonctures, ne sont pas venuës jusqu'à nous. La noblesse des sentimens, & les beaux traits dont elles auront été remplies, feroient un ornement à leur histoire. Nous voyons seulement dans un ouvrage d'Abeillard, (a) qu'il se servit ici de toute l'autorité qu'il avoit acquise sur l'esprit d'Héloïse pour lui ordonner de se faire Religieuse, & qu'elle obéit: Quelle soumission!

II.

Il entre
lui-même
dans l'Ab-
baye de S.
Denis.

Pour lui, après avoir jetté les yeux sur tous les Monasteres du Royaume, il choisit l'Abbaye de S. Denis comme le lieu qui convenoit le plus à ses desseins. On sçait que cette Abbaye est un auguste monument de la pieté de nos

(a) *Ad imperium nostrum velata.* Abeil.
ep. cal. c. 8.

Rois. On dit que Dagobert I. du nom , en reconnoissance du péril (a) dont il avoit été delivré par l'intercession de S. Denis Apôtre de la France , fit bâtir cette Eglise avec tant de magnificence , qu'elle fut couverte d'argent (b). Il y donna de grands biens pour faire subsister une Communauté de Religieux (c) assez nombreuse pour entretenir

(a) On dit que Dagobert fuyant la colere de son pere qui vouloit le tuer , fut conduit miraculeusement par une biche dans le lieu où repositoient les corps de S. Denis & de ses Compagnons. Mais Henry Valois rejette cela comme une fable , & veut que ce Prince n'ait fondé cette Abbaye que pour obtenir de Dieu des enfans par l'intercession de ces saints Martyrs. L'un n'est pas plus croyable que l'autre.

(b) Il n'y avoit que le chœur de l'Eglise couvert d'argent , & Clovis II. le fit enlever pour le distribuer aux pauvres dans une nécessité publique.

(c) M. Dupin étoit mal informé , quand il a avancé dans son neuvième siècle , pag. 660. que l'Abbaye de S. Denis avoit été fondée pour des Chanoines , & qu'Hilduin les en chassa en 829. pour y introduire des Moines. Toute l'antiquité est contre lui ; & parmi les Modernes je ne trouve personne qui veuille appuyer le sentiment particulier de cet Auteur.

Etat de
cette Ab-
baye d'
tems d'A-
beillard.

une psalmodie perpetuelle : mais cette somptueuse Basilique pillée & presque ruinée dans le neuvième (a) siècle par les Normans, n'étoit plus, du tems d'Abeillard ce qu'elle avoit été autrefois. Les brèches que le relâchement avoit faites à la régularité du Cloître, étoient encore plus grandes. On en verra dans la suite de cette histoire de tristes effets.

Ce fut dans cette Abbaye qui n'étoit pas éloignée d'Argenteuil, qu'Abeillard demanda d'être reçu. On se fit un honneur d'y admettre un homme de son mérite & de sa réputation : on le jugea même plus propre qu'un autre à l'état de pureté qu'il vouloit embrasser : mais on ne lui répondit pas de la malignité des freres qui ne manqueroient pas de lui porter quelques coups sur sa disgrâce. Il ne l'éprouva que trop dans la suite. Comme il ne sçavoit pas encore jusqu'où peut aller la licence des Moines

(a) Ce fut en 857. selon la plus exacte Chronologie, pendant les guerres civiles de ce tems-là où les Normans prirent beaucoup de part.

qui ne vivent plus dans la pureté de leur institut, c'est ce qui le rend excusable de s'être engagé sans y avoir assez pensé, dans une compagnie où il devoit tant souffrir.

Quoiqu'il en soit, il y fit son engagement par des vœux solennels après quelques mois d'épreuves; car la loy de passer une année dans le Noviciat, selon que le Concile *Seff. 25. de* de Trente l'a depuis ordonné, ne *re. ul. c. 15.* s'observoit pas alors fort exactement. Un Novice se plaisoit-il dans son état, & l'Abbé étoit-il content de lui, la profession se faisoit bientôt après. Celle d'Abeillard fut si peu retardée, que sa plaie n'étoit pas encore fermée lorsqu'il prononça ses vœux. De-là il est aisé de *Ep. cal. c. 8.* juger qu'en ces tems les épreuves étoient legeres dans les Monastères relâchez. Celles que soutint Heloise dans l'Abbaye d'Argenteüil, ne furent gueres plus rigoureuses: mais la vive douleur dont elle étoit pénétrée, & celle dont elle fut de nouveau atteinte, lui servirent d'une rude pénitence durant tout ce tems. On peut dire que ce fut pour elle une des plus rudes se-

couffes que son cœur ait jamais eu à soutenir.

III.

Abeillard
diffère sa
profession
jusqu'à ce
qu'Héloïse
eût pro-
noncé ses
vœux,

Son époux nous a caché ce mystère dans le récit qu'il a fait de ce qui se passa pour lors : & peut-être nous seroit-il inconnu jusqu'à présent, si Heloïse avec cette aimable candeur qui paroît dans toutes ses lettres, ne nous l'avoit dévoilé par les reproches qu'elle lui fit dans celle qu'elle lui écrivit sur sa peine.

Abeillard ayant donc voulu dissimuler qu'une réflexion sur la femme de Loth qui regarda derrière elle, lui avoit fait appréhender que la sienne ne vint à l'imiter, a tâché de nous persuader qu'il s'étoit consacré à Dieu dans le même tems (a) & le même jour que le fit Heloïse. Mais loin d'avoir ainsi uni leurs sacrifices, il ne voulut jamais prononcer ses vœux qu'elle n'eût fait les siens : défiance qui pénétra le cœur de cette épouse, dont l'obéissance & la fidélité lui devoient être si connues.

*He!ösf. ep.
1. ad Abeil.*

(a) *Ambo itaque simul sacrum habitum suscepimus. Ego quidem in Abbazia sancti Dionisii, illa Argenteoli. Abeil. ep. calam. c. 8.*

Sur ce fait, un Auteur moderne d'un style poli & malin, lui fait tenir ce langage : " Quand je me vis ac- *L'Auteur de la Lettre Françoise d'Arbeil. en 1697.*
 cablé de mon malheur, ma foiblesse me rendit jaloux , & de tous les hommes je m'en fis des rivaux : je m'imaginai qu'éloignant Heloise de mes yeux , elle alloit se faire voir à d'autres. Je craignois beaucoup , parce que j'en avois fait beaucoup : & tourmenté par la crainte de mon exemple , il me sembloit que son cœur dans l'habitude d'aimer ne feroit pas long-tems sans souffrir à ses pieds un nouvel amant. Je résolus de la prévenir : je me hâtai de lui faire connoître qu'il étoit de la bienséance de se soustraire aux regards curieux ; que la pudeur le demandoit, que notre amitié pouvoit l'exiger , que sa sûreté le vouloit ; Dieu venant de me frapper, qu'elle avoit à craindre pour elle-même si elle n'entroit dans ces azyles de la pieté qu'il lui montrait ouverts. Ma lâche jalousie triomphoit en secret de s'être couverte des prétextes les plus saints : & tout triomphant que j'étois , je ne la donnois pas à Dieu de bon cœur. Je retenois "

» une partie de mon présent, & l'au-
 » rois retenu tout entier si ce n'eût été
 » le désir de l'ôter aux hommes. En-
 » fin il me sembloit qu'il n'y avoit de
 » résolutions éternelles pour les fem-
 » mes, que celles qui sont fixées par
 » des vœux.

Combien
 cette dé-
 fiance fut
 sensible à
 Heloise.

Je ne voudrois pas assurer que
 ce furent-là les véritables sentimens
 d'Abeillard. Il y a toujours de la
 témérité à vouloir pénétrer dans les
 pensées les plus secrètes du cœur
 humain ; elles ne sont bien connues
 que de Dieu. Il est constant néan-
 moins que cette défiance apparente
 fut si sensible à Heloise, qu'elle en
 versa des larmes. Elle envisagea
 tout ce qu'il y avoit d'amer & de
 cruel dans une telle conduite. Mais
 comme sa générosité égaloit son
 amour ; elle surmonta ce déplaisir,
 & malgré ce que lui purent dire ses
 amies, elle résolut de consommer
 son sacrifice, dût-elle laisser dans
 le monde un trompeur & perfide
 époux.

IV.

Heloise
 fait ses
 vœux avec
 un courage
 héroïque.

Le jour pris pour sa profession,
 l'Evêque de Paris en voulut faire la
 cérémonie. Il bénit le voile qui fut
 déposé sur l'autel selon la coutume

de ce tems-là , & la Novice devoit sortir du chœur pour l'aller prendre , & le mettre elle-même sur sa tête. Déjà Heloïse avançoit à grands pas vers l'autel , lorsqu'un nombre *Ep. cal. c. 8,* presque infini de toutes sortes de personnes qui étoient présentes , l'envisageant avec tous ces traits de beauté qui étoient relevés par une grande jeunesse , & par un mérite trop éclatant pour n'être pas connu , en fut touché de compassion. Les plus qualifiés s'approchèrent d'elle pour arrêter son dessein , & lui dirent des choses si fortes & si pressantes , que cette grande ame parut ébranlée ; les larmes coulerent de ses yeux , son cœur poussa de profonds soupirs : mais ces convulsions de la nature avoient un autre principe que celui qu'on s'imaginait. Abeillard qu'elle avoit toujours dans l'esprit, en étoit l'unique cause. *Ibid.* Malheureux époux ! s'écria-t-elle , « est-il donc bien possible que la ri-
 « gueur du sort ait tellement prévalu
 « sur un si grand homme ! falloir-il
 « malheureuse que je suis , que je ne
 « l'épousasse que pour le rendre mi-
 « serable ! Non non j'étois indigne »

» de son alliance ; & puisque je suis
 » la cause de son infortune, il est juste
 » que j'en porte la peine. „ En ache-
 vant ces mots elle s'échappa des
 mains de ceux qui l'arrêtoient , &
 courut à l'autel comme sur un bu-
 cher où elle devoit achever son sa-
 crifice. Là ayant touché la nappe
 sacrée qu'elle baïsa avec respect ,
 elle prit le voile noir de ses propres
 mains , s'en couvrit le visage , &
 prononça ses vœux avec un cou-
 rage au-dessus de son sexe.

L'assemblée fut surprise de cette
 action. On ne sçavoit ce qu'on y
 devoit admirer davantage, ou son
 mépris pour le monde , ou la gé-
 nérosité de son sacrifice , ou la con-
 stance de son amour pour Abeillard ,
 qui paroïssoit s'en être rendu indi-
 gne en lui imposant de si rudes loix.
 On voyoit jusques dans l'excès de
 sa douleur des marques de son éru-
 dition , puisque les paroles qu'elle
 venoit de prononcer , n'étoient
 qu'une imitation de la Pharsale de
 Lucain, qui fait parler presque dans
 les mêmes termes (a) la généreuse

(a) O maxime conjux !

LIVRE II. 119

Cornelie sur le point de se donner la mort , après avoir appris le malheur du grand Pompée son époux.

Héloïse , ou pour se consoler , *Heloïse, ep. 1. ad Abeil.*
ou pour s'encourager dans cette action , avoit pris sur elle en allant à l'Eglise, le dernier billet qu'Abeillard lui avoit écrit , par lequel il lui protestoit qu'il seroit toujours tout à elle , & qu'il ne cesseroit jamais de l'aimer. Ainsi en s'offrant à Dieu, elle portoit à l'autel le cœur de son

*O thalamis indigne meis ! hoc juris habebat
In tantum fortuna caput ! cur impia nupsi ,
Si miserum factura fui ? nunc accipe pœnas ,
Sed quas spontè luam.* Luc. Phras. l. 8. v. 94.

. O mon illustre époux !
Sur qui l'injuste Ciel fait tomber son
courageux.

A quel affreux malheur ton épouse
t'expose !

Tu te vois accabler ! J'en suis seule la
cause.

Falloit-il que l'Hymen nous unit de
ses nœuds ,

S'il devoit à jamais te rendre malheu-
reux !

Mais je veux te vanger du destin qui
t'opprime ,

Vois ce que j'entreprends , reçois-moi
pour victime.

époux avec le sien, disoit-elle, & son sacrifice immoloit l'un & l'autre. Elle essayoit ainsi d'adoucir ses peines.

Abeillard
fait la même chose
quelques
jours après

Mais il faut rendre cette justice à Abeillard, que le sacrifice qu'il fit quelques jours après, fut plus pur, plus dégagé des passions humaines, & par conséquent plus digne de Dieu, que celui d'Héloïse. Il est vrai qu'il quittoit moins qu'elle; le monde ne pouvoit plus lui être agréable, il étoit difficile qu'il n'y fût exposé à la raillerie des hommes; sa retraite étoit devenue comme nécessaire. Mais il se fit un mérite devant Dieu de cette nécessité; en changeant d'habit il changea de mœurs; en quittant le monde extérieurement, il le quitta de cœur & d'esprit; en un mot sa conversion fut entière: & dès ce moment il ne pensa plus qu'à s'avancer dans toutes les vertus où sa nouvelle profession l'engageoit. Car Dieu, dit S. Augustin, a un droit particulier sur le cœur des grands hommes qu'il a pris plaisir de former. Quand il les touche il les ravit, & fait qu'ils ne parlent & ne respirent plus que pour lui. Du

S. Aug. de
doctr. Chr.

Du côté d'Héloïse, si son sacrifice étoit plus volontaire, s'il étoit plus grand, parce qu'elle quittoit un monde qui l'aimoit, & qu'elle ne haïssoit pas, la vûe de Dieu & celle de son salut y avoient moins de part. Ce n'étoit que pour obéir à un homme mortel qu'elle aimoit au-delà de tout ce qu'on peut dire, qu'elle se faisoit Religieuse : aussi avouë-t-elle qu'elle ne croit pas que le Seigneur lui en tienne jamais compte, ni qu'elle ait mérité les récompenses qu'il a promises à ceux qui ont tout quitté pour lui : si ce n'est que dans la suite elle ait rectifié ses intentions par des vûes plus spirituelles, comme il y a lieu de le croire, après tant de vertus religieuses que nous lui verrons pratiquer dans le cours de sa vie.

*Héloïse ep. 1.
ad Abeil.*

Quelque dessein qu'eût le nouveau Profès de fuir le monde, & de vivre dans une entière séparation de toutes les créatures pour ne vacquer qu'à Dieu & à sa propre sanctification, il n'en fut pas le maître. On vit bien-tôt en sa personne l'accomplissement de cette parole du Fils de Dieu, qu'il n'est pas possible

V.
On presse
l'Abbé de
S. Denis
d'engager
son Reli-
gieux à
continuer
ses leçons.

de cacher un flambeau ardent qui est exposé-sur une montagne , ni permis de mettre la lumière sous le boisseau , étant d'elle-même destinée pour éclairer ceux qui sont dans la maison. Tant de gens de dehors vinrent presser l'Abbé de S. Denis d'engager son Religieux à leur donner des instructions, qu'il ne put s'en défendre. Les Freres lui firent les mêmes sollicitations; en vain les refusa-t-il plusieurs fois , il ne put tenir long-tems contre des instances qui ne finissoient point.

Ep. cal.
c. 8.

Abeillard
résiste à
toutes ces
sollicita-
tions.

Ils eurent plus de peine à obtenir le consentement d'Abeillard : & quoiqu'ils lui représentassent qu'il devoit faire alors pour Dieu ce qu'il avoit fait auparavant pour acquérir de la gloire; que rien n'étoit plus saint; qu'en changeant d'objet & d'intention, il travailleroit également à sa sanctification & à celle des autres; que l'étude de la Théologie, de l'Ecriture Sainte & des Peres, avoit été de tout tems l'occupation des plus grands Religieux; qu'il auroit plus de moyen de pratiquer l'humilité en instruisant des pauvres de profession, tels que sont

les Religieux & les Clercs ; que par-là il fatisferoit à la justice divine pour la petite vanité qu'il avoit peut-être eüe, en voyant sous sa direction tant de personnes riches & tant de noblesse ; qu'enfin Dieu n'avoit peut-être permis ses disgrâces que pour le mettre en état d'exercer sa charité envers eux. Toutes ces raisons ne persuadoient point Abeillard, & rien n'auroit été capable de le retirer de sa solitude, si une fâcheuse affaire qui survint, ne l'eût mis dans la nécessité d'obéir à son Abbé, qui lui commanda absolument de reprendre ses premiers emplois.

Les Moines de Saint Denis mētoient alors une vie licentieuse (a). Etat de l'Abbaye,

(a) C'est Abeillard qui nous l'apprend par ces paroles : *Erat autem Abbatia illa nostra ad quam me contuleram, secularis admodum vita atque turpissima, cujus Abbas ipse, quò cæteris prelatione major, tantò vitâ deterior, atque infamiâ notior erat. Ep cal. c. 8.* Il est vrai qu'Horstius, qui pour des raisons que nous dirons dans la suite, en vouloit étrangement à Abeillard, prétend que c'est une calomnie. Mais il est facile de le convaincre lui-même qu'il est de mauvaise foi, puisque Guillaume de Nangis

de S. Denis
en ce tems-
là.

Regul. S.
Bened. c. 2.
64.

L'Abbé même , qui par sa dignité devoit être pour ses Religieux un modele de perfection , étoit le plus relâché. L'indépendance , de gros revenus , un commerce continuel avec le monde , sont de grands moyens à un Superieur de devenir tout seculier , & de secoüer entierement le joug de la Regle , si la crainte de Dieu & la vûë de ses jugemens ne le retient. C'est aussi le plus puissant & presque l'unique antidote que S. Benoît donne dans sa

Moine de S. Denis , qui fleurissoit dans le siècle suivant , assure que lorsque Suger succeda à Adam , qui est l'Abbé dont parle Abeillard , il n'y avoit pas une ombre de Religion dans S. Denis , ce qu'il attribue à la mauvaise conduite des Abbez. *Antea namque per Abbatum negligentiam , qui ante Sugerium fuerant , illius Monasterii regularis institutio , ita ab eodem loco abjecta fuerat , ut vix speciem Religionis Monachi pretenderent.* Chron. ad an. 1123. S. Bernard qui vivoit du tems de cet Abbé Adam , en dit encore davantage ep. 78. & spécifie entr'autres desordres , que les femmes entroient comme les hommes dans les lieux reguliers de l'Abbaye. Le P. Mabillon convient lui-même de toutes ces choses dans les Notes qu'il a faites , aussi-bien qu'Horsius sur cette Epître de S. Bernard.

Regle à tous les Abbez de son Ordre, pour se précautionner contre ce venin de la corruption du cœur de l'homme.

Adam, c'étoit le nom de cet Abbé, n'eut pas soin de se munir de ce contrepoison. De-là tous les desordres qui arriverent de son tems. Comme on a honte de corriger dans les autres ce qu'on ne corrige pas dans sa propre personne, il faut par une fatale nécessité que la vie déreglée d'un Supérieur entraîne après soi le reste des Freres, non-seulement par la force de l'exemple, mais encore par l'impunité du vice, que ce Supérieur n'est plus en état de corriger.

Il n'y avoit pourtant pas long-tems que ~~la~~ piété de nos Rois (a) ne pouvant plus souffrir qu'un si fameux Monastere que leurs Prédecesseurs avoient fondé, répandît une si mauvaise odeur dans le Royaume, avoient fait venir un saint Abbé de Cluni, nommé Odilon, avec quelques-uns de ses Re-

(a) Ce furent Hugues Capet & Robert son successeur, qui procurerent cet avantage à l'Abbaye de S. Denis.

Ademar.
in Chron.
Sotsald. in
vit. S. Odil.
l. II. c. 9
Matth. 12.

ligieux pour réformer ceux de saint Denis. Mais après la mort de ce saint homme, les choses revinrent dans le même état, & peut-être encore pires, conformément à cette parole du Fils de Dieu : *fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*. Car plus on abuse des graces du Ciel, plus elles s'éloignent de nous.

Abeillard
se rend o-
dieux aux
Moines par
ses avertis-
semens cha-
rifiables.

Telle étoit la déplorable situation de l'Abbaye de S. Denis, lorsqu'Abeillard s'y retira, quatre-vingt-dix ans ou environ après la mort de S. Odilon (a); & comme la conversion de ce fameux Docteur étoit véritable, il ne put voir sans gémir le dérèglement de ses Freres. Son zele le porta plus loin, il les en avertit souvent, tantôt en particulier, tantôt en public (b), avec toute la douceur que la charité inf-

(a) Saint Odilon est mort en 1048. selon l'Auteur de sa vie, & l'on pouvoit être en 1118. ou 1120. lorsqu'Abeillard entra dans S. Denis.

(b) *Quo cum quidem intolerabiles spurcicias ego frequenter atque vehementer, modo privatim, modo publice redarguens, omnibus me supra modum onerosum atque odiosum effeci.* Abeil. ep. calam. c. 8.

pire. Mais voyant que ses avertisse-
mens charitables ne servoient qu'à
aigrir les esprits contre lui, il ne
garda plus de mesures avec eux, &
dans toutes les occasions il leur fai-
soit de si vives réprimendes, sans
épargner même l'Abbé, qu'enfin il
leur devint non-seulement onéreux,
mais un objet de haine implacable;
ils résolurent de le chasser de leur
Communauté: rien n'étant plus in-
supportable aux méchans, dit saint
Augustin, que la vérité qui décou-
vre leurs desordres, *oderant verita-*
tem redarguentem. *S. August.
in Joan.*

Le prétexte que les Religieux de
Saint Denis prirent pour éloigner
Abeillard de leur maison, fut qu'il
ne pouvoit pas en conscience rejet-
ter davantage les prieres que tant
de monde lui faisoit de reprendre
ses anciens exercices; qu'il y avoit
lieu de craindre une émotion popu-
laire, & peut-être qu'on ne vint
mettre le feu au Monastere si on
persistoit dans ce refus; que son
opiniâtreté seroit la cause de ce
malheur, & qu'on s'étonnoit qu'un
homme comme lui, qui témoignoit
tant de délicatesse de conscience

V I.
Ils le font
sortir de S.
Denis.

Ep. cal. c. 8.

pour les autres, ne fit point lui-même de scrupule de les exposer à un tel désastre. L'Abbé, les Moines, leurs amis tenoient tous un même langage.

Mais soit qu'Abeillard s'aperçût de leur dessein, soit que l'amour de la solitude où il faisoit tous les jours de plus grands progrès dans la vertu & dans les sciences, le retînt, il ne se rendoit point à toutes ces remontrances : ce qui obligea enfin l'Abbé, après lui avoir fait prendre l'Ordre de Prêtrise, de se servir de son autorité, & de lui commander absolument de donner cette satisfaction au public. Il ajoûta fort adroitement que le tumulte du monde, & le grand abord qu'il y avoit à S. Denis, n'étoit point propre pour des études sérieuses; qu'il valloit mieux aller faire ses leçons dans un lieu plus retiré : en même tems il lui assigna pour ces fonctions une petite maison de campagne, & donna ordre à son départ.

Id. ibid.

On vient à
lui de tous
les Royau-
mes de

Il fallut donc obéir sans délai : mais cette retraite fut plus glorieuse à ce Docteur, que ses Freres ne le souhaitoient. A peine cette nou-

velle fut-elle répandue dans le monde, qu'on accourut de toutes parts auprès de lui. On croyoit ne rien sçavoir si on ne l'avoit appris d'Abeillard. Il lui vint des disciples non-seulement de toutes les Provinces du Royaume, mais des Païs étrangers les plus éloignez. On en voyoit d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, de Flandres, de Bretagne, & comme dit un Auteur contemporain, de tous les Etats où la langue Latine n'étoit pas inconnue. Ce concours de disciples rendit ce lieu si peuplé, que la terre ne pouvoit plus les contenir, ni les vivres suffir pour leur nourriture (a). Quelques Auteurs font monter le nombre de ses Auditeurs à plus de trois mille.

l'Europe
pour se faire
reinstruire.

Fuleo. ep.
ad Abeil.

Chron Mon.
rinia.

C'est de cette école comme d'une source féconde, que sont sortis tant de grands hommes, qui ont éclairé l'Eglise par les belles lumieres qu'ils avoient puisées auprès de cet habile Professeur. Guy du Châtel Cardi-

(a) *Ad quas quidem tanta multitudo confluxit scholarium, ut nec locus hospitii, nec terra sufficeret alimentis.* Abeil. ep. calam. c. 8.

nal, & peu de tems après Pape sous le nom de Celestin II. en fut un. Le fameux Pierre Lombard maître des Sentences & Evêque de Paris, en fut un autre. Gaudefroï Evêque d'Auxerre, Berenger Evêque de Poitiers, se glorifioient aussi d'avoir été de ses disciples : & S. Bernard qu'on sçait n'avoir pas toujours été de ses amis, comme nous le dirons dans la suite, avoïe que la plûpart des Cardinaux & des Prélats de l'Eglise Romaine avoient étudié sous lui.

*S. Bern.
ép. 193.*

Rien n'est plus curieux, ni plus digne de nos réflexions, que l'excellente méthode dont Abeillard se servit alors dans ses leçons. Elle eut tant de pouvoir sur les esprits, qu'elle les avoit comme charmez, sans qu'il leur fût possible d'aller étudier sous d'autres maîtres après avoir entendu celui-ci. Ce qui arriva dès la seconde année de sa retraite, prouve cette vérité. Peu satisfait de quelques disciples dont la conduite n'étoit pas édifiante, il voulut les congédier. Mais il n'en reçut point d'autre réponse, que celle que les Apôtres firent à Jesus-

Christ dans une semblable occasion: *Joan. 6.*
à qui irions-nous Maître? vous avez
des paroles de Vie.

En effet se voyant alors Reli- VII.
 gieux, il crut devoir changer de Excellente
 style & de matiere, & abandonner méthode
 toutes les sciences humaines qu'il d'Abeil-
 avoit enseignées dans le monde, lard dans
 pour s'attacher uniquement à l'E- sa maniere
 criture Sainte & à la Théologie. d'enseigner
 Ce n'est pas qu'il ne se servît quel-
 quefois de la Dialectique & de la
 Philosophie où il étoit si habile :
 mais c'étoit comme d'un appas
 pour exciter la curiosité & l'atten-
 tion de ses Auditeurs, afin de les
 conduire ensuite à la connoissance
 des véritez les plus sublimes de la
 Religion. Telle étoit la méthode
 du grand Origene : aussi est-ce l'e- *Ep. cal. c. 8.*
 xemple qu'il s'étoit proposé d'imi-
 ter, & qui lui réussit parfaitement.

S. Gregoire surnommé le Thau-
 maturge, qui avoit été disciple
 d'Origene, nous apprend quelle
 étoit la maniere d'enseigner de ce
 grand homme. " Il commençoit,
 dit-il, par les louanges de la Philo-
 sophie, c'est-à-dire de la vraie sa-
 gesse qui consiste à se connoître soi-

Greg.
 Thaum.
 in Orig.
 p. 55.

» même, & la fin pour laquelle nous
 » sommes au monde. Il blâmoit en-
 » suite l'ignorance & l'aveuglement
 » de ceux qui vivent comme des
 » bêtes sans penser à s'instruire de ces
 » premières vérités, & faisoit voir
 » que cette Philosophie étoit néces-
 » saire pour acquérir la véritable
 » piété. Il continuoit ces discours
 » avec une grace & une adresse mer-
 » veilleuse, non pas en disputant avec
 » ses Auditeurs, comme s'il eût voulu
 » les vaincre par la force du raison-
 » nement, mais en leur témoignant
 » une bonté & une affection singu-
 » lière, comme un homme qui ne
 » cherche qu'à les sauver, & à leur
 » communiquer les véritables biens.
 » Ses discours avoient une telle force,
 » qu'il étoit impossible de lui résister :
 » par-là il se rendoit maître des es-
 » prits. Il ne se contentoit pas de leur
 » donner des instructions superficiel-
 » les, il creusoit & pénétoit leurs
 » sentimens, il les interrogeoit &
 » écoutoit leurs réponses ; quelque-
 » fois il les reprenoit, & les terrassoit
 » par des questions Socratiques qui
 » les surprenoient. Enfin lorsqu'il dé-
 » couvroit un beau naturel, il n'o-

mettoit rien pour le cultiver, le rendre traitable, & parfaitement soumis à la raison.

Après les avoir ainsi préparés & excitez à s'instruire par un enchaînement de discours engageans dont ils ne pouvoient se défendre, il commençoit à leur donner les instructions solides de la Philosophie; premierement de la Logique, en les accoutumant à ne recevoir, ni rejeter au hazard les preuves qu'on leur donnoit, mais à les examiner soigneusement sans s'arrêter à l'apparence, ni aux paroles dont l'éclat ébloüit, ou dont la simplicité dégoûte; & à ne pas rejeter ce qui semble paradoxe, & souvent se trouve le plus véritable; en un mot à juger de tout sainement & sans prévention. Ensuite il les appliquoit à la Physique, c'est-à-dire, à la considération de la puissance & de la sagesse infinie de l'Auteur du monde, si propre à nous humilier.

Il leur enseignoit encore les Mathématiques, sur-tout la Géométrie & l'Astronomie, & enfin la Morale qu'il ne faisoit pas consister en vains discours, en définitions & en divi-

„ fions steriles, mais il l'enseignoit par
 „ la pratique, leur faisant remarquer
 „ en eux-mêmes les mouvemens des
 „ passions, afin que l'ame se voyant
 „ comme dans un miroir, pût arra-
 „ cher jusqu'à la racine des vices, &
 „ fortifier la raison qui produit toutes
 „ les vertus. Aux discours il joignoit
 „ l'exemple, étant lui-même un mo-
 „ dele de vertu.

„ Après ces études, il les amenoit
 „ à la Théologie, parce que, disoit-
 „ il, la connoissance la plus néces-
 „ saire est celle de la premiere cause.
 „ Il leur faisoit lire tout ce qu'en
 „ avoient dit les Anciens, soit Grecs,
 „ soit Barbares, excepté ceux qui en-
 „ seignoient l'Athéisme; en niant
 „ qu'il y eût, ni Dieu ni Providence.
 „ Il leur faisoit tout lire, afin que
 „ connoissant le fort & le foible des
 „ opinions, ils pussent se garantir des
 „ préjugés. Mais il les conduisoit dans
 „ cette étude, les tenant comme par
 „ la main pour les empêcher de bron-
 „ cher, & pour leur montrer ce que
 „ chaque secte avoit d'utile; car il
 „ les connoissoit toutes parfaitement.
 „ Il les exhortoit pourtant à ne s'at-
 „ tacher à aucun Philosophe, quel-

que réputation qu'il eût, mais à « Dieu seul & à ses Prophetes. En- « suite il leur expliquoit les saintes « Ecritures, dont il étoit le plus sça- « vant interprete de son tems.

C'est ainsi, au rapport de S. Gre- Euseb. Hist. Eccles. l. 6. c. 3. Fleury. tom. 2. l. 5. goire Thaumaturge, d'Eusebe, & des autres Historiens Ecclesiastiques, qu'Origene instruisoit ses disciples, & c'est aussi à peu près la même méthode qu'Abeillard tenoit avec les siens. Mais il avoit cet avantage sur Origene, que son langage étoit infiniment plus poli (a), sa voix plus belle & plus sonore, son esprit plus subtil & plus pénétrant: & dans l'explication des saintes Ecritures, au lieu de se répandre en allégories, comme fait souvent Origene, il s'attachoit, comme S. Jérôme, au sens littéral & historique, d'où il tiroit d'excellentes moralitez, & appuyoit ses senti-

(a) *Ingenii claritate, suavitate eloquii, lingua absolutioris facilitate, nec non & scientia subtilitate permoti, quasi ad limpidissimum Philosophia fontem, iter accelerabant: sicque à te doceri sitiebant, ac si nihil disciplina non apud te inveniri potuisset. Fulco. ep. ad Abeil.*

mens par les plus beaux traits des Philosophes & des Auteurs prophanes qu'il possédoit parfaitement, & par des raisonnemens solides que lui fournissoit sa Dialectique. A l'égard des Saints Peres, il semble qu'après S. Jérôme il ne lisoit que S. Ambroise, S. Augustin, & le vénérable Bede; au moins ne voyons-nous pas qu'il en cite d'autres: mais il tiroit beaucoup de son fond & de la subtilité de son esprit.

VIII.
Alberic &
Lotulphe
Professeurs
de Reims
s'élèvent
contre
Abeillard.

Ce furent toutes ces belles qualitez, jointes à son desintéressement, qui lui attirerent tant de monde: car depuis qu'il fut Religieux, il ne prenoit rien de ses écoliers. Il souffroit seulement qu'ils lui fournissent les choses nécessaires à la vie, lorsqu'il ne les recevoit pas de son Monastere. Mais ce grand concours de disciples ne manqua pas d'exciter l'envie & la jalousie des autres maîtres, qui voyoient avec douleur leurs écoles désertes, & leur réputation flétrie. A peine leur nom étoit-il connu parmi les Sçavans depuis qu'Abeillard enseignoit. Tel est un petit arbrisseau sous un grand chêne, qui étendant

ses branches & ses feüillages de tous côtez , le cache de son ombre , & lui permet à peine d'être apperçu de ceux qui passent.

Alberic & Lotulphe , qui après la mort de Champeaux & d'Anselme de Laon , avoient succédé à *Ep cal. c. 9.* leurs fonctions , vouloient aussi être les seuls à succéder à leur réputation. Ils étoient par conséquent les plus jaloux de celle d'Abeillard : aussi se montrèrent-ils ses plus grands ennemis. Ils enseignoient l'un & l'autre à Reims ; & quoique divisez de sentimens & d'intérêts , comme il arrive assez ordinairement entre deux Professeurs d'une même Ville , ils se réunirent parfaitement dans cette affaire qui leur étoit commune , & de toute autre importance que celle qui les divisoit.

Ils avoient vû autrefois Abeillard à Laon , ils avoient tous étudié sous Anselme , & n'avoient pû dès ce tems-là souffrir le mérite de ce Philosophe. La jalousie qu'ils en avoient conçûe , loin de s'éteindre par la longueur des années , s'étoit augmentée en voyant sa réputation croître de jour en jour. Ils

réfolurent ainfi de faire tous leurs efforts pour l'empêcher d'enseigner.

Ils tâchent
d'engager
l'Archevê-
que de
Reims dans
leur que-
relle.

Dans ce deffein, ils furent trouver l'Archevêque de Reims, & lui dirent tout ce qu'ils crurent capable de l'animer contre Abeillard. Ils lui repréfenterent qu'il y alloit de fon honneur & de celui de fa Ville;

„ que fa Théologale, ou pour parler
„ en termes plus récents, que fon Uni-
„ versité étoit déferte depuis que ce
„ Moine fe mêloit de dogmatifer;
„ que fon Clergé étoit privé par-là
„ des meilleurs fujets qui en rempli-
„ roient les places, s'ils venoient
„ comme auparavant étudier à Reims;
„ que la doctrine de cet homme étoit
„ fufpecte; qu'il ne convenoit point
„ à un Moine d'enseigner les belles
„ Lettres; qu'à l'égard de la Théo-
„ logie & de l'Ecriture Sainte, ne les
„ ayant jamais apprises fous aucun
„ maître, il ne pouvoit que débiter
„ fes propres imaginations au lieu des
„ vérités orthodoxes, ce qui étoit
„ d'un préjudice infini à toute l'Eglife.

Radulphe (a), c'étoit le nom de

(a) Ce Radulphe nous est mieux connu fous le nom de Raoul le Verd, nommé à

L'Archevêque prit feu à ce discours, & témoigna être sensible à ces plaintes. Il vit bien qu'elles le touchoient de près, & qu'il ne pouvoit se dispenser d'entrer dans cette affaire: mais il ne sçavoit par où s'y prendre. Il ne voyoit point dans le fond par quelle raison il pourroit empêcher Abeillard d'enseigner, ni de quelle autorité il pourroit se servir, n'étant point de sa juridiction, non plus que le Monastere de Saint Denis dont il étoit Religieux. Mais c'étoit déjà beaucoup à ces deux Professeurs d'avoir indisposé leur Archevêque contre Abeillard. Cette premiere tentative qui leur avoit si bien réussi, leur enfla le courage, & les porta à inspirer les mêmes sentimens aux Evêques & aux Abbez de la Province. Ils faisoient surtout

L'Archevêché de Reims par le Pape Paschal II. lorsqu'il étoit en France. Ce que le Roy trouva fort mauvais, & regarda comme un attentat aux droits de sa Couronne. Mais pour ne pas se brouiller avec le Pape, il se contenta de lui en faire ses plaintes, & laissa subsister la nomination de Radulphe, qui étoit une créature de ce Pape, mais d'ailleurs un sujet assez mince. Il mourut en 1124. & est enterré à S. Remi.

beaucoup valoir ce qu'ils avoient déjà dit à Radulphe, que c'étoit une chose honteuse de souffrir qu'un homme qui n'avoit jamais eu de maître, se mêlât de faire des leçons de Théologie. Quelques-uns entre-
rent dans leurs sentimens. Cependant malgré l'appui qu'ils avoient mandié de toutes parts, tout seroit demeuré au même état, & l'envie auroit été réduite à ronger son frein dans le secret, si le hazard ne leur eût présenté une nouvelle occasion de faire valoir leurs premières plaintes, & de former un puissant parti sous lequel enfin Abeillard succomba.

IX.
Abeillard
commence
sa Théolo-
gie.

Ep. ital.
c. 9.

Tandis qu'il enseignoit dans sa maison de campagne avec tout le succès que nous avons décrit, ses disciples le prièrent instamment de leur faire un traité Théologique, où l'Unité de Dieu & la Trinité des Personnes fussent bien expliquées, & prouvées plutôt par des raisons de Philosophie, que par des autorités de l'Ecriture & des Peres, ou par d'autres principes de foi dont ils étoient déjà persuadés.

Certains hérétiques qui combat-

toient alors ce mystere par des raisonnemens captieux, donnerent occasion à ces instances ; car sous prétexte de ne rien dire qui fût contraire au bon sens & à la raison, ils avançoient des dogmes contraires à la foi, & dont on pouvoit facilement inférer que les Chrétiens adoroient trois Dieux.

A quelle occasion il se trouva engagé dans cet ouvrage.

En effet un Concile tenu à Soissons en 1092, & un autre tenu à Reims en 1094, avoient depuis peu condamné de pareilles erreurs dans Roscelin, Clerc de l'Eglise de Beauvais (a). Cet homme plein d'érudition, mais d'un esprit dangereux & hautain, renouvelloit toutes les erreurs de Sabellius. Il soutenoit que le Pere s'étoit incarné, & le Saint-Esprit aussi-bien que le Fils, puisque tous trois n'avoient qu'une même essence & une même nature

(a) Quelques-uns prétendent qu'il étoit Chanoine de Saint Corneille de Compiègne où sont à présent les Bénédictins : mais les meilleurs Auteurs sont pour Beauvais. C'est ce Roscelin qui avoit autrefois enseigné la Dialectique à Abeillard. Il étoit comme lui natif de Bretagne.

Pour sauver cette absurdité, il vouloit qu'en multipliant les Personnes, on multipliât les natures, ou bien qu'on avouât que cette distinction de Personnes n'étoit qu'une distinction de noms & non point de choses : & c'est ce qui a donné lieu à la secte des Nominaux qui ont poussé l'extravagance, jusqu'à soutenir, que lorsqu'il étoit dit dans l'Evangile que Jesus-Christ avoit mangé un morceau de poisson rôti, il ne falloit pas croire qu'il eût mangé un morceau de la chose signifiée par ce mot de *poisson rôti*, mais seulement une partie du nom (b).

Ces nouvelles opinions avoient fait grand bruit non-seulement dans

(a) *Si in Deo tres sunt Persona, inquit, & una tantum res, & non sunt tres res, ergo Pater cum Filio & Spiritu Sancto est incarnatus.* S. Anselm. ep. ad Urban. 2 PP.

(b) *Cum in Dialectica sua nullam rem partes habere affirmat, ita divinam paginam impudenter pervertit; ut eo loco quo dicitur Dominus partem piscis assumptum disse, partem hujus vocis quæ est pisci assi, non partem rei intelligere cogatur.* Abeil. ep. ad Gaufrid. Episc. Paris.

le Royaume, mais aussi en Angleterre, où Roscelin s'étoit retiré après avoir été chassé de France; & comme il avoit l'impudence d'écrire par-tout que le Bienheureux Lancfranc, & son successeur S. Anselme Archevêque de Cantorbery, étoient dans les mêmes sentimens que lui; il ne faut pas s'étonner si Abeillard qui avoit des disciples de toutes les Nations, étoit sollicité jusqu'à l'importunité de leur fournir des armes pour combattre ce monstre lorsqu'ils seroient de retour dans leur Patrie. Mais parce que Roscelin ne s'appuyoit que sur des raisons de Philosophie, ils en demandoient aussi à leur maître pour le battre par ses propres armes.

*Arfel. ep.
ad Fulcon.
Episc. Bel-
louac.*

Abeillard fut quelque tems à se déterminer sur cette demande. Ce n'est pas qu'il n'eût horreur de l'hérésie de Roscelin; mais comme il avoit appris de lui les principes de la Dialectique, son ame bien née ne pouvoit consentir qu'il écrivit contre son maître. Cependant son devoir & sa Religion l'emporterent sur sa reconnoissance: mais il se contenta de combattre ses erreurs

sans le nommer, quoiqu'on connoisse aisément en plusieurs endroits qu'il parle de Roscelin.

X. Il composa donc un Traité, qui
Analyse de cet ouvrage. portoit pour titre, *Introduction à la Théologie* : parce qu'en effet c'est un abrégé de toute cette divine science. Il est divisé en trois Livres. Dans le premier, il traite succinctement de la Foi, de l'Espérance, de la Charité, des Sacremens, de l'unité, de la simplicité & de l'immutabilité de Dieu, ensuite de la Trinité des Personnes. Il prouve sur-tout ce mystère non-seulement par des passages de l'ancien Testament, mais encore par des témoignages très-exprès des Philosophes payens qu'il rapporte en grand nombre, & par des raisons prises des exemples, des comparaisons & des principes de la Philosophie : c'étoit particulièrement ce que ses disciples lui avoient demandé.

Mais parce qu'il vit bien qu'il y auroit des gens (a) qui trouveroient
à redire

(a) Gautier Abbé de S. Martin, & ensuite Evêque de Laon, lui en écrivit, & lui marque entr'autres choses qu'il trouvoit son dessein

à redire à cette maniere de prouver les myſteres de notre Foi, il employe une partie du ſecond Livre à juſtifier ſa conduite par l'exemple de S. Jerôme & des autres Peres qui en avoient ainſi uſé, & par des raiſons très-pertinentes qui font voir l'utilité de cette méthode. Il réfute enfin ceux qui ſouſtenoient qu'il ne falloit ſe ſervir que de l'autorité pour prouver les myſteres de la Foi; comme ſi un Théologien, dit-il, & même un ſimple Chrétien n'étoit pas obligé de rendre raiſon de ſa Foi, & de faire voir aux Payens, aux Juifs & aux Hérétiques, que nos myſteres n'ont rien de contraire au bon ſens & à la raiſon; comme ſi ce n'étoit pas, continuë-t-il, un grand avantage pour l'Egliſe, de montrer aux Infidèles que ceux qui ont été éclairés des plus pures lumieres, & qu'ils regardent comme leurs maîtres & leurs guides en matiere de Religion, tels que ſont leurs Philoſophes, ont eu de la Di-

deſſein bien hardi, d'expliquer par la raiſon le myſtere de la Trinité. *Lobin. hiſt. de Bret.*
p 142.

vinité des pensées plus justes que les leurs ?

Il revient aussi-tôt à son principal sujet, & traite dans ce second Livre plus à fond de la nature divine, de la distinction des Personnes en Dieu, de la coëternité de ces trois Personnes, de la génération du Verbe, & de la procession du Saint-Esprit. Il combat les Ariens sur la consubstantialité du Fils ; montre que ce terme a pû être ajouté au Symbole, & réfute l'opinion des Grecs, qui prétendent que le Saint-Esprit ne procède que du Pere. Enfin dans le troisième Livre il traite des divins attributs, de la puissance de Dieu, de sa sagesse, de sa bonté, de son immutabilité, de sa science infinie, & par occasion il parle de la prescience des choses futures & contingentes, de la liberté de Dieu, de celle des Anges & des Hommes.

Toutes ces choses si sublimes sont écrites d'un style net, élégant, persuasif. On y voit une profonde érudition, & l'on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il avoit beaucoup lû S. Augustin qu'il cite très-

souvent. Enfin on y trouve d'agréables comparaisons, & aussi justes qu'elles le peuvent être, quand il faut comparer Dieu avec ses Créatures. Malheureusement ce troisième Livre est imparfait par les accidens que produisent les tems. Abeillard y avoit pourtant mis la dernière main : mais le manuscrit de S. Victor de Paris, sur lequel l'ouvrage a été imprimé, n'en dit pas davantage.

On voit au frontispice du Livre une petite Preface du même style, où l'Auteur explique les motifs qui l'ont porté à composer ce Traité. Il y parle fort modestement de lui-même, marque une grande aversion pour les Hérétiques, & se soumet avec tous ses écrits non-seulement au jugement de l'Eglise, mais encore à celui de tous les Sçavans qui voudront prendre la peine de lui faire connoître ses fautes, protestant qu'il les regardera comme ses amis, & qu'il est infiniment éloigné de vouloir jamais soutenir, beaucoup moins défendre avec opiniâtreté, ce qu'on lui aura fait voir être contre la raison ou contre

les sentimens de la sainte Eglise. La fuite fera connoître qu'il parloit sincèrement, puisqu'il en a plus fait qu'il n'avoit promis, s'étant soumis sans en demander de raison.

Avec quel
applaudis-
sement il
fut reçu du
public.

D'abord que cet ouvrage parut, il fut reçu dans le monde avec un applaudissement général. Les disciples d'Abeillard qui en étoient charmez, lui donnerent beaucoup de réputation, & ils eurent le plaisir de voir tous les habiles gens entrer dans leur sentiment. On en fit un grand nombre de copies qui furent répandues de tous côtez, & en très-peu de tems on vit ce Livre dans les mains de tous ceux qui se picquoient d'érudition. Saint Bernard même, qui pour des raisons que nous dirons, ne goûtoit ni Abeillard ni ses ouvrages, avoüe cependant, que ce Livre étoit connu de tout le monde; que chacun l'avoit entre les mains; qu'il étoit lû avec plaisir des Cardinaux & des Prélats de la Cour de Rome; qu'enfin il avoit couru d'un pôle à l'autre, & de la terre sur la mer.

S. Bern. ep.
187 & 91.

XI.
Alberic &
Lotulphe

Il ne faut point douter qu'Abeillard ne fût sensible à cette appr.

bation générale. Il en conçut peut-être aussi un peu de vanité. Mais Dieu qui avoit soin de conserver cette grande ame dans l'humilité, & qui la vouloit uniquement attachée à lui, permit que l'humiliation lui vînt du même endroit d'où l'orgueil avoit pû s'élever dans son cœur. Ses ennemis qui étoient Professeurs en Théologie comme lui, ne lûrent pas son ouvrage avec le même dégagement que le reste des hommes. Fâchez qu'un autre eût trouvé sur ces matieres épineuses des éclaircissemens qui surpassoient l'étendue de leur capacité, ils s'éleverent hardiment contre ce Livre, & persuadéz, disoient-ils, qu'il ne pouvoit être sans erreur, ils le défererent à l'Archevêque de Reims comme un Livre hérétique, esperant imposer ainsi un éternel silence à un homme qui les effaçoit de toutes manieres.

Le bon Prélat qui n'étoit pas fort habile, qui d'ailleurs ne s'étoit pas encore défait des fâcheuses impressions que ses Théologiens (a) lui

déferent le Livre à l'Archevêque de Reims comme hérétique.

L'Archevêque assemble un Concile à Soissons

(a) C'étoit Alberic & Lotulphe dont

pour le faire condamner.

Ep. cal.
c. 9.

avoient données quelques années auparavant d'Abeillard, les crut sur leur parole, & de leurs avis convoqua un Concile à Soissons des Evêques ses Suffragans & de quelques autres de ses amis : ensuite il invita le Légat qui étoit en France, de venir présider à cette assemblée pour proceder tous d'un commun consentement à la condamnation des erreurs & de la personne de ce présomptueux: c'est ainsi qu'il nommoit Abeillard.

Ce Légat qui s'appelloit Conon, & qui étoit en même tems Cardinal & Evêque de Palestrine (a) passoit pour un grand homme de bien, amateur de la justice, intelligent dans les affaires, mais d'une très-petite littérature (b). De plus il étoit mol, & fort porté à donner aux Evêques de France toute la satisfaction qu'ils pouvoient esperer de

nous avons parlé dans le Chap. 8. tous deux Professeurs en Théologie à Reims.

(a) Palestrine est une Ville d'Italie dans la Province qui s'appelle la Campagne de Rome.

(b) *Legatus autem ille, minus quam necessesse esset, litteratus fuerat.* Abeil. ep. cal. c. 9.

lui. Le Pape Calixte II. l'avoit choisi de cette trempe par rapport aux affaires qu'il avoit dans ce Royaume. Le suffrage des Prélats lui étoit nécessaire pour terminer le gros démêlé qu'il avoit avec les Princes Chrétiens au sujet des Investitures : ainsi il falloit les ménager.

Conon du caractère dont nous venons de le dépeindre, n'eut pas plutôt appris les intentions de l'Archevêque de Reims, qu'il promit de se trouver au Concile ; en même tems dépêcha ses ordres à Abeillard, qui contenoient deux choses ; la première, de venir en personne au Concile qui devoit se tenir à Soissons un tel jour (a) ; la seconde,

Abeillard est cité à ce Concile par le Légat du Pape.

(a) On ne sçait quel fut ce jour. Mais pour l'année, on est persuadé à présent que ce fut en 1121. Ainsi on regarde comme autant de personnes peu exactes, Jean Piccard Chanoine de S. Victor qui le met en 1116. Binius qui le met en 1136. Platine qui le met en 1140. Paul Emile & du Hallier qui le confondent avec celui de Sens, qui ne fut tenu que vingt ans après. Voyez le P. Alex. dans sa Dissertation sur ce sujet 12 siècle de son Hist. Eccl. M. d'Amboes. dans sa Pref. sur Abeil. Baile Diction. crit. verbo Abeil.

d'y apporter son Livre de la Trinité pour y être examiné par les Peres du Concile, parce qu'on y trouvoit, disoit-il, plusieurs propositions contraires à la Foi Catholique.

La surprise d'Abeillard fut extrême, lorsque ces ordres du Légat lui furent intimez. Ce qu'on y disoit de son Livre, ne s'accordoit point avec les loüanges qu'il en avoit reçues, beaucoup moins avec la pureté de sa foi, & ces intentions droites & saintes qu'il avoit eues en le composant. Assuré du témoignage de sa conscience & de la bonté de sa cause, il résolut d'obéir. Ayant donc pris avec lui deux ou trois des plus habiles de ses disciples, il se rendit avec eux à Soissons, au jour qui lui étoit marqué.

XII.

Le peuple
vent le la-
pider à
Soissons.

Ses ennemis avoient pris les devans. L'Archevêque de Reims, l'Abbé de S. Denis, Alberic & Lotulphe y étoient déjà. On ne vit jamais de reception semblable à celle qu'on fit à nos Philosophes. A peine étoient-ils arrivez aux portes de la Ville, que tout le peuple y courut en foule, non pas pour leur faire l'honneur que devoient

attendre des gens de ce mérite,
 mais pour les insulter, & chacun se
 mettant à crier, à l'hérétique, à l'hé- *Ep. cal.*
rétique, exterminiez cet impie qui dit c. 9.

qu'il y a trois Dieux, on courut aux
 pierres. Ils auroient été lapidez s'ils
 ne se fussent sauvez promptement
 dans la premiere Eglise qu'ils trou-
 verent ouverte.

C'étoient effectivement les bruits *Faux pré-*
 que ses adversaires avoient répan- *texte dont*
 dus dans la Ville, mais fort mal à *ses ennemis*
 propos; car s'il m'est permis de dire *s'étoient*
 ici ma pensée, il me semble qu'ils *servis pour*
 auroient dû l'accuser plutôt de Sa- *exciter cet*
 bellianisme que de Tritheïsme. En *orage.*
 effet ils fondoient leur accusation
 sur une comparaison (a) que l'Au-
 teur emprunte de la Logique pour
 prouver le mystere de la sainte Tri-
 nité, & dans laquelle il dit que
 commẽ les trois propositions d'un
 silogisme ne font qu'une même
 vérité, de même le Père, le Fils &
 le Saint-Esprit ne font qu'une même
 essence. Qui ne voit que cette com-

(a) *Sicut eadem oratio est Propositio,
 Assumptio, & Conclusio, ita eadem essentia
 est Pater, Filius & Spiritus Sanctus. Abeil.
 introd. ad Theol.*

paraïson va plutôt à réduire les trois Personnes divines à une-seule, qu'à multiplier en trois l'essence de Dieu? Notre siècle infiniment plus équitable, ne s'amuse point à chicanner sur ces sortes de comparaïsons qu'on sçait être toujourns défectueuses; car les inconveniens qui peuvent sortir du parallele d'Abeillard, n'égalent point à beaucoup près ceux qui naissent du parallele de la Trinité avec les trois dimensions de la matiere: cependant on a laissé passer cette derniere comparaïson qu'un Théologien a tant fait valoir dans ces derniers tems (a), sans qu'on paroisse douter de son orthodoxie.

On auroit donc pû en user ainsi avec Abeillard, si son affaire se fût traitée sans passion: mais ses ennemis étoient fort éloignés de prendre ces voies de douceur; au contraire tout leur soin fut de prévenir le Peuple & le Clergé contre lui, & de donner une idée affreuse de la doctrine de ce Théologien, afin

(a) Voyez la Républ. des Lettres de 1685. dans les mois de Juillet & suivans, cette question y est traitée fort au long.

que s'ils ne pouvoient pas réussir par leur crédit ou par leurs raisons à le faire condamner dans le Concile, la voix du peuple qu'on dit ordinairement être celle de Dieu, venant à l'anathématiser comme hérétique, les Peres de l'assemblée ne pussent résister à ce torrent; car un peuple animé par un esprit de Religion, faux ou véritable, est incapable d'entendre raison.

Ce tumulte fut pourtant apaisé, quoiqu'avec peine par le soin des Magistrats, à qui il n'étoit pas honorable de souffrir de telles violences dans leur Ville, surtout à l'égard des étrangers qui y étoient appelez par l'autorité de l'Eglise. On conduisit Abeillard devant le Légat; il y parut avec une contenance ferme & assurée, lui présenta son Livre, l'assurant du reste qu'il étoit enfant de l'Eglise, & que s'il lui étoit échappé quelque chose de contraire à la saine doctrine, il n'y avoit point de satisfaction qu'il ne fût prêt de lui faire.

XIII.

Il paroît devant le Légat, qui renvoye l'affaire à l'Archevêque de Reims.

Le Légat qui n'étoit pas des plus éclairés dans ces matieres abstraites & épineuses, renvoya l'affaire à

156 LA VIE D'ABEILLARD.

l'Archevêque de Reims , & dit à Abeillard de lui aller porter son Livre pour l'examiner. Le bon Archevêque qui n'y entendoit gueres plus que le Légat , le remit entre les mains de ses Théologiens. Ce procédé surprit Abeillard. Quoi donc, s'écria-t-il , nos parties seront-elles nos Juges ? Mais il n'étoit pas le plus fort , il fallut obéir.

Ep. cal.
6.9.

Lobin. hist.
de Bret. tom
1, p. 142.

Alberic & Lotulphe lûrent & relûrent le Livre , l'examinèrent mot à mot , pesèrent tout au poids du sanctuaire : & quoiqu'il soit assez facile à l'aide d'un peu de mauvaise foi , de trouver des erreurs dans le Livre d'un ennemi ; cependant après avoir bien cherché , ils ne voyoient rien qui pût être matiere de condamnation dans un Concile. Cela les mettoit au desespoir ; car ayant publié que ce Concile ne s'assembloit que pour condamner Abeillard , ils se voyoient perdus de réputation si les Peres se séparoiént sans agir contre lui. Dans cette détresse ils représenterent que la chose étant de conséquence , & les matieres difficiles , ils avoient besoin de tems pour les examiner , &

qu'ainsi on pouvoit toujours traiter des autres affaires qui concernoient les Dioceses des Prélats assemblez, & qu'on termineroit celle-ci à la dernière séance : ce qui leur fut accordé.

Cependant le Légat du Pape donna toute liberté à Abeillard de parler, d'enseigner, & de prêcher en public. Il s'en servit fort à propos. Chaque jour avant que les Peres entraissent au Concile, il montoit en chaire, expliquoit quelque point de notre croyance conformément aux principes qu'il avoit établis dans son Livre. Le peuple aussi-bien que le Clergé parut satisfait de ses discours, tout y étoit orthodoxe ; ils admiroient surtout la netteté de ses expressions, & la facilité qu'il avoit à rendre intelligibles les matieres les plus obscures ; si bien qu'au sortir de l'Eglise ils se disoient les uns aux autres : " Est-ce-là cet homme qu'on avoit voulu nous faire passer pour un hérétique ? " Voici qu'il parle publiquement, & personne n'ose lui rien dire : le Concile va finir, ce Concile qu'on assure n'être assemblé que pour le

XIV.

Abeillard

prêche
avec ap-
plaudisse-
ment dans
Soissons.

Ep. cal.

c. 9.

» condamner, & l'on n'a encore rien
 » fait contre lui ? Ne feroit-ce point
 » que nos Evêques ont enfin reconnu
 » qu'ils sont eux-mêmes dans l'erreur,
 » & que ce Docteur a raison ? „ Tels
 étoient les discours du peuple & de
 la plupart des Ecclésiastiques de
 Soissons, ce qui caufoit un sensible
 déplaisir aux ennemis d'Abeillard.

Conféren-
 ce d'Albe-
 ric & d'A-
 beillard; où
 le premier
 est couvert
 de confu-
 sion.

Enfin Alberic le plus capable,
 comme le plus ardent des deux Pro-
 fesseurs qui s'étoient déclarez con-
 tre notre Théologien, après avoir
 examiné long-tems le Livre qu'il
 vouloit faire condamner, crut y
 avoir trouvé une hérésie : & tout
 transporté de joye, s'en vint un
 matin accompagné de plusieurs de
 ses disciples trouver Abeillard qui
 sortoit de ses prédications ordinai-
 res. D'abord ce ne furent que com-
 plimens de part & d'autre, puis Al-
 beric prenant un air plus sérieux :
 j'ai examiné votre Livre, lui dit-il
 d'un ton magistral ; mais je suis
 surpris des Propositions que j'y ai
 trouvées. Qui sont-elles, répondit
 Abeillard ? Il n'y a qu'un Dieu, ré-
 pliqua Alberic. Cela est vrai, dit
 Abeillard. Ce Dieu a engendré son

Verbe qui est Dieu, reprit Alberic. Cela est encore vrai, répartit Abeillard. Comment donc osez-vous nier, ajoûta Alberic, que Dieu se soit engendré lui-même.

Abeillard sourit, & pour toute réponse il lui dit : Si vous voulez me faire l'honneur de m'entendre, je vous ferai voir que votre conséquence n'est pas juste, & que ma proposition est véritable. Il ne s'agit pas ici de vos raisonnemens de Logique, lui dit Alberic un peu échauffé : dans de semblables matieres ce sont des autoritez qu'il nous faut, & non pas des raisons humaines. Tournez le feüillet, répliqua Abeillard, & vous trouverez ce que vous demandez. En effet deux lignes après, il rapportoit cette belle autorité de S. Augustin : *Celui qui s'imagine que Dieu a une telle puissance, qu'il ait pû s'engendrer lui-même, est dans une erreur d'autant plus pitoyable, que non-seulement cela est impossible à Dieu, mais qu'il n'y a pas même de créature, soit corporelle, soit spirituelle à qui cela convienne, puisqu'aucune chose ne peut se donner l'être à elle-même.*

*Aug. l. I.
de Trin. c. 2*

Ceux qui accompagnoient Alberic, demeurèrent confus après avoir lû ce passage , & ne pouvoient comprendre comment leur maître qui avoit le Livre entre les mains depuis si long-tems , n'avoit pas apperçû une autorité si claire & si nette. Mais lorsqu'on lit un Livre avec un esprit de malignité, & dans le dessein de le faire condamner, loin d'y trouver ce qui peut instruire & donner de l'édification, on n'y découvre rien de ce que le bon sens & la raison peuvent dicter. La passion met un voile sur les yeux, qui empêche d'appercevoir ce qui peut justifier l'Auteur : & selon les menaces d'un Prophete (*a*), on voit sans voir, & on entend sans rien comprendre, parce qu'on a le cœur ulcéré.

Alberic, qui selon la coutume de la plupart des Professeurs, aimoit mieux donner une méchante réponse, que de n'en donner aucune, répondit aussi-tôt : *que ce passage de S. Augustin devoit s'entendre, & souf-*

*Ep. cal.
s. 9.*

(*a*) *Excæca cor populi hujus, & aures ejus ag rava, & oculos ejus claudet, ne forte videat oculis, &c. Isai. 6.*

froit quelque explication. J'en tombe d'accord, dit Abeillard, mais à présent que vous ne voulez point de raisons, & que vous ne demandez que des paroles, vous devez-vous contenter de celles-là; & si vous voulez bien me permettre de m'expliquer, je vous ferai voir que non-seulement je n'ai rien avancé que ce que S. Augustin dit dans ce passage; mais de plus que le sentiment contraire qui est le vôtre, tombe dans l'hérésie de ceux qui croiroient que le Pere est Fils de soi-même.

Il n'en fallut pas davantage pour démonter Alberic. A ce mot d'hérésie, il entra en fureur, & ne se possédant plus, il se laissa emporter à tout ce que la passion lui suggera contre Abeillard. Ce ne furent plus que reproches, que menaces; enfin il le quitta brusquement, en lui disant que toutes ses raisons & ses autoritez ne le tireroient pas de leurs mains, & ne rendroient pas sa cause meilleure: ainsi finit cette conférence.

Le lendemain qui étoit le dernier jour du Concile, tous les Prélats

XV.

Le Légat
veut l'absoudre.

qui le composoient , s'assemblerent de grand matin chez le Légat pour conférer ensemble sur ce qu'ils avoient à délibérer ce jour-là. D'abord on dit qu'il ne restoit plus que l'affaire du Docteur Abeillard à terminer ; qu'il falloit voir ce qu'on feroit de cet homme , aussi-bien que de son Livre , puisque l'un & l'autre avoient été le principal motif de leur assemblée. Le Légat représenta en peu de mots , que ne trouvant rien dans son Livre qui fût digne de censure , après avoir eu tout le tems de l'examiner , & que d'ailleurs ce Religieux prêchant d'une maniere si édifiante , que depuis plusieurs jours qu'il parloit en public , on n'avoit pas remarqué dans tous ses discours la moindre expression qui ne fût très-orthodoxe , il croyoit qu'on devoit l'absoudre & le renvoyer chez lui. Chacun se tut par respect ou autrement : & les ennemis mêmes d'Abeillard qui étoient présens , demeurèrent dans le silence : faisant seulement connoître par des signes & des mouvemens de tête , qu'ils n'étoient pas de cet avis.

Alors un des Prélats des plus qualifiés de l'Assemblée qui s'en aperçut, c'étoit Geofroi de Chartres ^(a), homme d'une singulière piété & d'une sagesse consommée, se leva & parla ainsi. " Messieurs, vous connoissez tous la profonde érudition de cet homme. Je n'entre point dans la discussion de ce qu'il peut être d'ailleurs. Mais vous sçavez aussi-bien que moi qu'à quelque étude qu'il ait voulu s'appliquer, il a toujours été suivi d'un grand nombre de disciples, effacé la gloire de ses maîtres & des nôtres. Sa réputation s'est étendue jusqu'aux extrémités du monde, & vous ne devez point douter qu'il n'ait beaucoup d'amis & de puissans Protecteurs. Si donc, ce que je n'ai pas sujet de croire de votre équité, vous allez prononcer quelque sentence injuste contre lui; ne doutez point qu'en frappant cette personne, vous n'en frappiez plusieurs, & qu'il ne se trouve bien des gens qui pren-

L'Evêque de Chartres parle aussi en sa faveur.

(a) Ce Geofroi est le même, qui deux ans auparavant avoit été l'ame du fameux Concile de Reims tenu en 1119. dans lequel l'Empereur Henry V. fut excommunié.

„ dront hautement sa défense, comme
 „ celle d'un homme injustement per-
 „ secuté, & dont tout le crime est
 „ d'avoir trop de mérite. Vous avoüez
 „ qu'il n'y a rien de reprehensible
 „ dans son Livre, si l'on ne veut
 „ point chicaner sur quelques mots
 „ ambigus. On s'imaginera donc que
 „ c'est l'envie & la jalousie qui nous
 „ ont fait agir, si on l'opprime, & si
 „ l'on n'en use pas contre lui selon
 „ les formes du droit. Loin de l'hu-
 „ milier comme vous le prétendez,
 „ nous allons augmenter sa réputa-
 „ tion, & l'on verra en sa personne
 „ l'accomplissement de ces paroles

Hier. in r de S. Jérôme (a) : *Le mérite & la*
 proëm. *vertu ne manque jamais d'envieux qui*
 quest ha- *se déchainent contr'elle ; les foudres ne*
 braic. in *frappent que les montagnes les plus éle-*
 Gen.

(a) Le Saint avoit pris cette pensée de
 Lucain, dont il rapporte même les vers en
 cet endroit, on pourroit les tourner ainsi
 en François.

Ces superbes rochers qui menacent les cieux,
Eprouvent les premiers la foudre :
Ces chênes dont la cime est cachée à nos yeux,
Sont les premiers réduits en poudre,
Plus le mérite est grand, plus il a d'envieux.

vées. Ce fera à vous après cela, de
 voir comment vous pourrez sauver
 votre honneur sur un tel reproche.
 Si donc vous m'en voulez croire,
 agissons ici dans toutes les formes
 & selon les regles de l'Eglise. Qu'on
 fasse venir ce Docteur dans l'Assem-
 blée ; que ses accusateurs disent
 hautement de quoi il est coupable,
 & donnons-lui la liberté de parler
 & de se défendre, afin qu'étant con-
 vaincu ou par sa propre confession,
 ou par les témoignages authentiques
 qu'on portera contre lui, il n'ait pas
 sujet de se plaindre de la sentence
 que nous prononcerons contre sa
 doctrine.

Ce discours plein de sagesse & de
 bon sens ne plut pas aux ennemis
 d'Abeillard. " Voilà vraiment un
 plaissant conseil que vous donnez ,
 s'écrient-ils, avec une confusion de
 voix qu'on entendoit de tous cô-
 tez : Quoi nous mettre en compro-
 mis avec ce babillard qui ne tarit
 jamais, & nous obliger à disputer
 avec un homme, qui par ses so-
 phismes & ses argumens captieux
 en imposeroit à toute la terre ?

L'Evêque de Chartres voyant

qu'il ne gaignoit rien sur ces esprits échauffez & prévenus qui redoutoient la présence d'Abeillard, prit un autre tour, & leur dit que puisque cet avis n'étoit pas de leur goût, il leur en proposoit un autre, qui étoit de remettre l'accusé entre les mains de son Abbé qui étoit présent, pour être conduit sous sa garde dans son Monastere de S. Denis, & que là on assembleroit à loisir un plus grand nombre de Prélats & de Docteurs pour examiner cette affaire, & la juger : aussi-bien, ajouta-t-il, sommes-nous ici trop peu d'Evêques pour former un jugement canonique dans une chose de si grande consequence.

Le jugement est remis à un autre Concile.

Cet expédient plut fort au Légat. Il nous en faut tenir-là, dit-il : M. de Chartres, prenez la peine d'aller dire à Abeillard notre résolution, & qu'on lui permet de s'en retourner à son Monastere pour y attendre le jugement de sa cause. En même tems il se leva pour aller dire la Messe du Saint-Esprit avant de célébrer la session qui devoit finir ce Concile. Les autres Prélats témoignèrent tous être de son avis.

Peut-être n'étoient-ils pas fâchez de se voir par-là délivrez de la dure nécessité où ils alloient se trouver de montrer leur érudition , & d'examiner en public des matieres aussi abstraites & aussi épineuses , que celles du mystere de la sainte Trinité. Il y a lieu de croire que l'avis de l'Eyêque de Chartres leur plut par cet endroit. Le Prélat fut aussitôt en porter la nouvelle à Abeillard , & lui dire qu'il pouvoit s'en retourner à S. Denis. Heureux s'il l'eût fait sans perdre de tems ; car les choses changerent bien-tôt de face par les intrigues de ses ennemis.

Alberic & Lotulphe qui étoient au desespoir de la résolution qu'on venoit de prendre dans l'assemblée, parce qu'elle faisoit avorter tous les desseins pernicieux qu'ils avoient conçûs, dans l'excès de leur chagrin allerent trouver l'Archevêque de Reims, tandis que le Légat se dispoisoit pour célébrer la sainte Messe. " Ils lui représenterent avec toute l'activité que donne une violente passion , que son honneur étoit plus interessé dans cette affaire "

XVI:

L'Archevêque de Reims fait changer cette résolution.

Ep. cal.

c. 9.

„ que le leur ; que chacun en feroit
 „ des railleries , quand on ſçauroit
 „ dans le monde qu'il avoit été affez
 „ ſimple pour laiffer échapper ſon pri-
 „ ſonnier ; qu'il n'en feroit plus le
 „ maître quand il feroit une fois hors
 „ de ſa Province ; qu'il ne feroit pas
 „ grande figure dans un nombreux
 „ Concile aſſemblé à S. Denis ; au
 „ lieu que c'étoit ici proprement ſon
 „ Tribunal, où la plûpart des Evêques
 „ qui ſont ſes Suffragans , & qui ont
 „ toujours beſoin de lui , n'iroient ja-
 „ mais contre ſes volontez ; qu'Abeil-
 „ lard en feroit plus fier qu'aupara-
 „ vant ; qu'il débiteroit ſes erreurs
 „ avec plus d'arrogance ; & qu'enfin
 „ au lieu de remédier au mal par l'ex-
 „ pédient qu'on propoſoit , il alloit
 „ devenir plus grand , à la honte de
 „ l'Egliſe , de ſon Diocèſe , & de ſa
 „ réputation.

Ces raifons ébranlèrent l'Arche-
 vêque , qui n'auroit pas été fâché
 non plus que ſes Théologiens , de
 trouver le moyen d'humilier Abeil-
 lard par quelque flétriffure hon-
 teuſe. Mais deux choſes l'arrêtoient ;
 la première , comment gagner le
 Légat , & lui faire changer en un
 moment

moment une résolution prise dans une Assemblée générale du consentement de tous les Prélats? La seconde, sur quoi condamner Abeillard, puisqu'ils ne vouloient pas entrer en lice avec lui, ni le convaincre d'erreur? Mais ils répondirent, qu'ils avoient un moïen plus court & plus efficace pour venir à bout de leur dessein, sans entrer en dispute; qu'il n'y avoit qu'à représenter au Légat que ce Moine avoit eu la témérité d'enseigner publiquement, de composer des Livres, & de les débiter par tout le monde sans la permission du Pape, sans l'autorité de l'Eglise, sans le consentement de son Evêque; que cela suffisoit pour le condamner à un éternel silence, le renfermer dans quelque Monastere, & faire brûler son Livre. *Ilid.*

Quoique l'Archevêque ne fût pas un esprit des plus fins, il comprit néanmoins que ce tour n'étoit pas mauvais, & qu'en interessant l'autorité du Saint Siége, le Légat ne manqueroit pas d'y être sensible, & qu'il ne seroit pas impossible de le faire venir par-là au but qu'on

s'étoit proposé. Dans cette confiance il va le trouver , lui remontre toutes ces raisons , fait beaucoup valoir le défaut de permission du Pape , le prétendu mépris de l'autorité de l'Eglise , le pique d'honneur par tous ces endroits , & enfin le fait résoudre , mais avec peine , à condamner Abeillard sans l'entendre. Il ajoûta à son discours que ce seroit un grand service qu'on rendroit à la Religion , si on faisoit un exemple en la personne de ce Moine , du châtiment que méritent ceux qui ont autant de présomption que lui , & que ce coup alloit arrêter une infinité de désordres sur ces matieres.

L'Evêque
de Chartres en donne avis à
Abeillard.

Ibid.

Quelque secrette qu'eût été cette nouvelle intrigue , l'Evêque de Chartres en eut connoissance , & comme il aimoit Abeillard , & qu'il avoit pour sa personne & pour son mérite beaucoup d'estime , il fut aussi-tôt l'avertir de ce qui se passoit. Mais ne voyant point de jour pour sortir de ce mauvais pas , il l'exhorta les larmes aux yeux à prendre patience , & à se soumettre avec humilité à tout ce que le Légat exi-

geroit de lui. Il lui représenta pour *Ibid.*
 le consoler, que la passion de ses
 adversaires étoit si manifeste dans
 cette affaire, qu'aussi-tôt que le pu-
 blic en seroit informé, loin d'en
 tirer avantage contre lui, ils ne s'at-
 tireroient que des blâmes & des re-
 proches; qu'on les accuseroit avec
 raison de n'avoir agi que par des
 motifs d'envie & de jalousie; qu'-
 ainsi sa condamnation, s'il faisoit
 les choses de bonne grace, lui seroit
 glorieuse devant Dieu & devant les
 hommes, autant qu'elle seroit hon-
 teuse à ses ennemis; qu'au reste il
 ne s'allarmât point du lieu où ils
 vouloient le renfermer; qu'il lui
 engageoit sa parole que le Légat
 l'en tireroit dans peu de jours, par-
 ce que ne faisant tout ceci qu'avec
 une espece de violence & contre
 ses inclinations naturelles, l'Arche-
 vêque de Reims qu'il ne vouloit
 pas désobliger, ne seroit pas plutôt
 retiré dans son Diocèse, qu'on lui
 permettroit de s'en retourner à son
 Abbaye de S. Denis.

L'Evêque de Chartres n'avoit
 pas encore achevé, qu'on vint aver-
 tir Abeillard de la part des Peres, *XVII.*
 au Concile, *Abeillard*
est conduit

& obligé
de brûler
son Livre.

qu'on le demandoit au Concile , & qu'on l'y attendoit incessamment. Tout ce qu'il put faire avant de partir , fut d'essuyer les larmes qu'il avoit versées avec abondance pendant le discours de ce Prélat , qui de son côté ne pouvoit retenir les siennes. Ils s'embrassèrent tendrement , & l'Evêque qui ne jugea pas à propos d'assister à cette séance , se retira chez lui ; Abeillard fut conduit au Concile.

Ep. cal.
e. 10.

Il vit en y entrant un grand brasier qui étoit déjà tout disposé , & comprit aussi - tôt de quoi il étoit question. Le Légat sans autre formalité , & sans user d'un plus grand préambule , lui dit que les Peres exigeoient de lui , qu'il brûlât son Livre de ses propres mains. Dans le moment on le lui présenta , & Abeillard , sans dire un seul mot pour sa justification , le jeta dans le feu.

Les assistans se regardoient les uns les autres avec étonnement , & ne pouvoient comprendre qu'on obligeât un Auteur de jeter son Livre au feu dans une Assemblée si auguste sans lui en dire les raisons.

Ce procédé leur paroïsoit ne pas convenir à la dignité d'un Concile. Alors un Evêque partisan de celui de Reims, voulut réparer en quelque sorte la faute qu'on avoit faite, & suggéra doucement ces paroles *Ibid.* au Légat : *Il y a dans ce Livre un horrible blasphême : on y lit que Dieu le Pere , est le seul qui soit Tout-puissant.*

Le Légat l'entendit , & ravi de trouver sujet de dire un petit mot d'érudition : Grand Dieu ! s'écria-t-il , se peut-il faire qu'un Docteur

Le Légat fait paroître son ignorance.

soit tombé dans une erreur si grossière dont un enfant le releveroit , puisque le Catéchisme apprend à

Ibid.

tous les Fideles , qu'en Dieu *ils sont trois Tout-puissans* ? Terricus habile Théologien , ne put s'empêcher de rire , en entendant les principes de Religion qu'établissoit ce bon-Légat. Et pour le faire rentrer en lui-même , peut-être aussi pour faire connoître son peu de capacité à toute l'Assemblée , il prononça tout-haut ces paroles de S. Athanase (a) : *Et tamen non tres Omnipotentes , sed unus Omnipotens.*

*In Symb.
S. Athan.*

(a) On est persuadé à présent que ce

Il est relevé fortement par un Docteur de l'Assemblée.

Aff. Conc.
Sneffo.

Daniel.
c. 13.

Son Evêque qui étoit ami de celui de Reims, en fut irrité : & s'élevant contre lui, le maltraita de paroles, comme s'il eût proferé un blasphême, ou qu'il eût insulté à la dignité du Concile. Mais le Docteur qui enseignoit actuellement la Théologie, lui tint tête, & sans s'étonner de toutes ses menaces, il lui fit voir qu'il n'en sçavoit pas plus que le Légat : puis se laissant emporter à l'ardeur de son zele, il s'écria au milieu de l'Assemblée avec ces paroles du jeune Daniel, qu'il adressa à tous les Peres du Concile : *Estes vous donc si insensez, enfans d'Israël, que d'avoir sans connaissance de cause, & contre la vérité, condamné un Fidele ? Retournez pour le juger de nouveau, & vous trouverez que le Juge est le plus coupable, puis-*

Symbole n'est pas de S. Athanase, & qu'il n'a été fait que depuis le Concile de Calcedoine pour rejeter les erreurs des Nestoriens, des Eutychiens, & des Monothelites condamnés par ce Concile. Il est certain au moins que c'est l'ouvrage d'un Latin, & non pas d'un Grec. Les plus éclairés croient qu'il est de Vigile Evêque de Tapse. Mais dans le douzième siècle on n'y prenoit pas garde de si près.

qu'il vient de se condamner lui-même par sa propre bouche. Dieu l'a permis ainsi par un effet de sa miséricorde, afin de vous donner lieu de délivrer aujourd'hui un innocent des mains de ses injustes accusateurs, comme la chaste Susanne le fut autrefois d'un injuste jugement qu'on avoit prononcé contre elle. Quelle honte pour vous de mettre à votre tête des Juges ; qui au lieu d'instruire les autres des vérités de la Foi, ne savent seulement pas les premiers principes de leur Religion !

Il en alloit dire davantage, lorsque l'Archevêque de Reims faisant réflexion aux suites fâcheuses que pourroit avoir la déclamation de ce Professeur, se leva, & faisant faire silence : „ Messieurs, dit-il, nous professons tous que le Pere est tout-puissant, le Fils tout-puissant, & le Saint-Esprit tout-puissant. Celui qui ne le croit pas est dans l'erreur, & ne mérite pas même d'être écouté dans les raisons qu'il pourroit alléguer pour sa défense. “ Ce fut ainsi qu'en changeant un peu les paroles mal digérées du Légat, &

rectifiant ce qu'il avoit avancé contre les principes de la Foi, il appaisa les esprits qui commençoient à se révolter. Puis continuant sur le même ton, il ajouta avec un air magistral : „ Il est même à propos, Messieurs, si vous l'avez pour agréable, que ce bon Frere fasse ici publiquement sa profession de Foi, afin que s'il est dans l'erreur, nous le corrigions, & que s'il a des sentimens orthodoxes, nous les approuvions.

Ibid. Abeillard, qui jusqu'alors avoit toujours été à genoux, se levoit, & commençoit à parler pour exposer sa croyance. Mais ses ennemis qui craignoient qu'il ne gagnât sa cause en continuant de parler, & ne fit enfin voir la justesse de ses opinions, l'arrêterent au plutôt, disant qu'il suffisoit qu'on lui fit réciter le Symbole de S. Athanase. Pour l'humilier davantage, ils ne voulurent pas même souffrir qu'il le dit par cœur. On lui présenta le Livre, & on le lui fit lire, comme on feroit faire à un enfant.

L'Abbé de S. Medard Ce ne fut pas sans verser bien des larmes qu'Abeillard fit cette

lecture. Chaque parole étoit entrecoupée de soupirs & de sanglots : à peine put-il achever. Et comme s'il eût été parfaitement convaincu d'erreur, & coupable des choses qu'on lui imputoit, on le mit entre les mains de l'Abbé (a) de S. Medard de Soissons qui étoit présent, afin d'être conduit dans son Cloître qu'on lui donnoit pour prison. Ainsi finit ce Concile à la satisfaction de l'Archevêque de Reims & de ses Théologiens, qui croyoient par-là avoir réduit ce grand homme à un état de mort civile, qui ne lui permettoit plus de faire parler de lui.

de Soissons est chargé de la garde d'Abbeilard.

Gall. Chr.
tom. 4. p.
656.

Sur ces faits que je viens de rapporter, je ne puis me dispenser de remarquer que la passion ou l'ignorance a fait avancer à un Auteur du dernier siècle (b), que Conon con-

XVIII:
Erreur de
Louis d'At-
tichi sur la
conduite
du Légat.

(a) Cet Abbé s'appelloit Geofroy, & fut Evêque dans la suite.

(b) Cet Auteur est Louis d'Attichi, Evêque d'Autun, dans son Histoire des Cardinaux. Mais il faut prendre garde de tomber dans la faute de M. Dupin, qui dans sa Table des Auteurs Ecclesiastiques, tom. 2. pag. 2273. en fait un Italien. Louis d'Attichi étoit François, né en France d'un pere

damna Abeillard comme hérétique, que le zele & la fermeté que ce Légat fit paroître dans cette occasion, plurent tellement à la Cour de Rome, & sur-tout au Pape Gelase II. qu'il en acquit une gloire immortelle; & que Sa Sainteté conçut tant d'estime pour sa personne & sa vertu, qu'étant proche de la mort, il conjura les Cardinaux qui étoient autour de son lit, de ne lui point choisir d'autre successeur que Conon, ne connoissant personne dans l'Eglise qui méritât à plus juste titre d'en être le souverain Pasteur; que tous les Cardinaux y consentirent avec joie, n'ayant pas de moindres sentimens pour le mérite de Conon que le Pape en avoit, mais que l'humilité de ce Cardinal y fut un obstacle invincible; que n'ayant jamais voulu se rendre aux instances de ses confreres, ni aux dernieres volontez du Pape, il se contenta

François & d'une mere aussi François. Cette famille originaire de Florence, étoit venue en France dès le tems de Catherine de Medicis, dont les Attichi étoient parens du côté maternel. *Voy. Gall. Christ. tom. 3. pag. 245.*

de leur proposer Guy Archevêque de Vienne, qui fut effectivement élu sous le nom de Calixte II.

Si cette fable n'est pas inventée pour faire plaisir à l'illustre famille des Comtes d'Urrach (a), dont ce Légat étoit issu; c'est donc un renversement d'Histoire qui n'est pas supportable dans un Auteur qui écrit pour le public. Il n'est pas moins surprenant que Moreri nous ait donné cette fable pour une chose constante. Chacun sçait, & cet Auteur l'avoüe, que Gelase II. est mort en 1119, & le Concile de Soissons où Abeillard fut condamné, s'est tenu en 1120. Comment donc ce Pape, pour récompenser son Légat des grands services qu'il avoit rendus à l'Eglise par cette condamnation, l'a-t-il voulu faire son successeur, puisqu'il étoit mort un an, & même deux ans auparavant, selon l'opinion commune (b)?

*Dict. Hist.
verb. Canon*

Id. ibid,

*Id. Verb.
Abeil.*

(a) Les Comtes d'Urrach sont originaires d'Allemagne.

(b) Voyez les notes précédentes où nous avons déterminé précisément l'année du Concile de Soissons après les Auteurs les plus sçavans dans l'Histoire. Moreri même

Comment cette condamnation pouvoit-elle procurer tant de gloire au Légat dans la Cour de Rome, & sur-tout auprès du Pape Gelase qui n'étoit plus au monde ?

De plus nous voyons que la science de ce Légat brilla beaucoup dans ce Concile de Soissons par les trois Tout-puissans qu'il disoit être en Dieu. Mais loin de se faire une gloire de la conduite qu'on y avoit tenuë contre Abeillard, il la désavouoit devant tout le monde, & en rejettoit la faute sur les Prélats François dont il parloit librement lorsqu'il fut de retour à Rome. Il y faisoit même des peintures de leurs jalousies (a) les uns contre les autres, qui tournoient à leur confusion. Il est enfin constant que le prétexte qu'on prit pour humilier l'infortuné Abeillard autant que ses ennemis le souhaitoient, ne fut point sur des erreurs dont on ne put le convaincre, & sur lesquelles

avoüe que l'opinion commune est que ce Concile se tint en 1121.

(a) *Legatus coram omnibus invidiam Francorum maxime detestabatur, &c.* Ep. calam. c. 10.

même on n'osa jamais l'interroger juridiquement , mais sur ce qu'il avoit osé écrire & enseigner sans l'autorité de l'Eglise (a). Après cette courte digression que j'ai cru nécessaire , reprenons la suite de notre Histoire.

Les larmes qui coulerent des yeux d'Abeillard , & les soupirs qui sortirent de son cœur , lorsqu'il se vit obligé de brûler lui-même son Livre au milieu d'un Concile où présidoit un Légat du Pape , nous ont appris quelque chose de ce qu'il souffrit dans ce moment. Mais je ne sçais si lui-même connut alors quelle étoit la profondeur de sa plaie. Un homme subitement frappé par quelque grand coup d'épée qui lui est donné en trahison , sent

XIX.

Extrême
désolation
où se trouve
Abeil-
lard.

(a) C'est le sentiment de tous les bons Auteurs. Voici ce qu'en dit M. Fleury , tom. 14. de son Hist. Eccles. pag. 307. On convint que le Livre seroit brûlé sans autre examen. Car ils disoient que pour condamner ce Livre , il suffisoit que l'Auteur eût eu la hardiesse de l'enseigner publiquement , & d'en laisser prendre plusieurs copies sans qu'il eût été approuvé par l'autorité du Pape ou de l'Eglise. M. d'Argentré dit la même chose dans son Hist. de Bret. l. 3.

bien dans le moment qu'il est blessé : mais comme il ne connoît tout son mal qu'après que la surprise & l'étonnement sont dissipés ; ainsi quoique ce Théologien fût sensible à l'outrage que ses ennemis lui faisoient, le coup avoit été donné si promptement, qu'il n'avoit pas eu le tems d'en appercevoir toutes les tristes conséquences. Mais lorsque le repos & la solitude eurent donné lieu à la réflexion, il en fit de si ameres, qu'on crut qu'il ne se consoleroit jamais du cruel affront qu'il avoit reçu.

Ce Livre qui lui avoit attiré tant d'applaudissemens , & rendu son nom si célèbre par toute l'Europe, flétri pour jamais, son Auteur condamné à un supplice que l'hérésie seule pouvoit mériter, le triomphe insolent de ses ennemis, sa cause décidée sans aucune forme de justice, & sans qu'il lui fût permis de se défendre, sa personne traitée avec indignité, son nom couvert d'infamie, sa mémoire, comme il le croyoit, en exécration à tous les peuples ; toutes ces disgrâces, dis-je, le plongèrent dans une amer-

tume de douleur qui ne se peut exprimer. Tantôt il s'en prenoit à la dureté de sa destinée; tantôt il s'é- *Ep. 102.*
levoit contre le ciel & contre la *10.*
providence; tantôt contre la haine implacable de ses ennemis; puis revenant à foi, il s'écrioit avec ces paroles de S. Antoine (a): *Bon Jesus,* *Hieron. in*
où étiez-vous donc alors? *vit. S. Ant.*

Quand il venoit à comparer ce dernier outrage à celui qu'il avoit reçu autrefois de la part de Fulbert, il disoit: „ Ce premier, Seigneur, étoit en quelque façon juste, puis-
que j'étois coupable, & que je vous
avois offensé: mais ici je n'ai rien

(a) Quoique S. Jérôme soit cité ici à la marge tant dans les manuscrits, que dans les imprimez des œuvres d'Abeillard; il est certain que c'est une vieille erreur dont on est détrompé à présent, & que jamais S. Jérôme n'a écrit la vie de S. Antoine. Il nous assure lui-même dans son Livre des Ecrivains Ecclesiastiques, qu'Evagre Prêtre d'Antioche & son ami intime, avoit traduit en Latin cette vie de S. Antoine: composée en Grec par S. Athanase. Et dans la vie de S. Paul il dit encore, qu'il auroit eu dessein d'écrire la vie du grand S. Antoine, si d'autres Auteurs ne l'eussent déjà publiée en Grec & en Latin.

» fait qui ne tendît à votre gloire &
 » à l'honneur de votre Eglise. J'ai
 » travaillé pour la satisfaction des
 » ames qui veulent trouver dans leur
 » Religion quelque appuy à leur foi,
 » & quelque jour dans l'obscurité des
 » mysteres incompréhensibles qu'elle
 » nous propose, pour ne pas rebuter
 » entierement la raison humaine :
 » est-ce donc-là le salaire de mes tra-
 » vaux, & la récompense que mé-
 » ritoit la droiture de mes inten-
 » tions ?

L'Abbé de
 S. Medard
 le console.

C'est ainsi que s'entretenoit l'in-
 fortuné Abeillard dans ses noires
 pensées, lorsque l'Abbé de S. Me-
 dard, touché de compassion, ré-
 solut avec ses Religieux de faire
 tous ses efforts pour le consoler, &
 le tirer de cet état pitoyable où ils
 le voyoient abîmé. Il étoit heureu-
 sement tombé entre les mains des
 plus honnêtes gens du monde : car
 l'Abbé étoit un homme plein de
 mérite & de sagesse, & dont les ra-
 res qualitez l'éleverent quelque
 tems après sur le Siège Episcopal
 de Châlons. On prétend même que
 S. Bernard fut Auteur de ce choix

Gall. Christ.
 tom. 4. p.
 656.

(a). La plûpart des Religieux de S. Medard étoient des gens d'esprit qui aimoient les belles Lettres, sans être atteints de ces basses jalousies si communes aux demi-Sçavans. Eloignez de ces foiblesses, ils recherchoient la société de ceux qui les surpassoient en science & en vertu.

Ils furent donc à la cellule d'Abbeillard pour lui dire avec des sentimens pleins de tendresse, tout ce qu'ils crurent capable d'adoucir sa douleur. Ils lui représentèrent qu'il étoit avec ses freres qui l'honoroient infiniment, & qui prétendoient profiter de l'avantage qu'ils avoient de le posséder; que l'orage qui venoit de s'élever, se dissiperoit de lui-même; que la conduite de ses adversaires étoit si odieuse, & leur procédé si violent, qu'il ne feroit jamais approuvé de person-

Ep. cal.

c. 10.

(a) En 1131. S. Bernard fut élu lui-même Evêque de Châlons-sur-Marne: & comme l'on ne put vaincre sa résistance, on le pria de nommer au moins un Evêque en sa place. Alors il nomma Geoffroi Abbé de S. Medard de Soissons. *Voyez le P. Mabil. dans sa Chron. Bern.*

ne ; & qu'enfin ils se trompoient fort si cette affaire, loin de lui nuire, ne lui procuroit encore plus d'honneur & de réputation qu'il n'en avoit jamais eu ; qu'on ne pourroit au moins se dispenser d'admirer sa patience & sa vertu, dont il venoit de donner des preuves dans ces fâcheuses conjonctures.

L'Abbé de son côté lui promettoit toutes les douceurs & les traitemens les plus favorables. Il l'assûroit qu'on n'oublieroit rien pour charmer l'ennui de son exil. Ce remède appliqué par des mains charitables, soulagea en quelque façon sa plaie : mais rien ne la guérit mieux, que lorsqu'il apprit que tout le monde étoit indigné du mauvais traitement qu'il avoit reçu, & du jugement rendu contre lui.

XX.

Jugement
qu'on fait
dans le
monde de
cette affaire.

En effet il fut si honteux à ses ennemis, qu'aucun, dit Abeillard, ne voulut paroître y avoir la moindre part. Le Légat rejettoit toute la faute sur l'Archevêque de Reims. L'Archevêque de Reims sur ses Théologiens : & ceux-ci à la faveur de quelque équivoque, nioient hardiment qu'ils eussent trempé dans

Ep. cal.

cette condamnation : mais il n'y avoit pas moyen de nier le fait qui avoit été trop publique, & dont l'Evêque de Chartres comme témoin oculaire, ne manquoit pas de rendre témoignage. Il demeura donc pour constant que c'étoit une persécution manifeste qu'on faisoit à ce Docteur, qui n'avoit d'autre principe que l'envie & la jalousie (a). Le Légat, pour faire voir son innocence, & arrêter l'indignation du public dont il alloit être chargé, ayant présidé à cette Assemblée

Abeillard
est mis en
liberté.

Ep. cal.

c. 10.

(a) M. d'Argentré n'a pas eu meilleure opinion de ce Concile. Voici en quels termes il en parle, *liv. 3. de son Hist. de Bret. c. 50.* Là vint Abelard demandant à être ouï, mais il ne fut point reçu, parce qu'il avoit telle vigueur & présence d'esprit à la dispute, qu'il étoit bien à craindre que nul d'eux ne pût soutenir la violence de ses argumens, ni l'adresse de la ratiocination de cet homme, où il étoit infiniment versé, & falloir bien que quiconque s'avisait de le contredire, se tint sur ses pieds, comme il se montra avec un Evêque dudit Concile, qu'il contraignit un jour de tomber en absurdité, telle qu'il fallut que ses compagnons le désavouassent : ce qui fut cause qu'il fut condamné sans être ouï, ce qui aujourd'hui seroit trouvé bien étrange.

qu'on traitoit déjà de Conciliabule; mit au plutôt le prisonnier en liberté, & lui permit de retourner en son Abbaye de S. Denis.

Abeillard hésita quelque tems à profiter de cette grace : il se souvenoit des difficultez qu'il avoit eûes autrefois avec les Religieux de S. Denis. Il se représentoit la peine qu'il auroit à vivre avec des gens dont les mœurs ne s'accordoient point avec les siennes. D'un autre côté les marques de considération qu'il recevoit dans S. Medard, & la régularité de cette Maison le touchoient beaucoup : sur-tout les instances de l'Abbé pour l'arrêter chez lui, faisoient une forte impression sur son cœur. Mais cet Abbé avoit ses vûes, c'étoit un mystere sous lequel il cachoit son intérêt.

XXI.

Grandeur
del'Abbaie
de S. Me-
dard.

Greg. Turon.
l. 4. Hist.
Franc. c. 20.

Pour comprendre ce mystere, il faut se souvenir que l'Abbaye de S. Medard lès-Soissons, fondée en 557. par Clotaire I. Roy de France, & beaucoup augmentée par son fils Sigebert, Roy d'Austrasie, a été en son tems la plus célèbre Abbaye qu'il y eût dans le monde ; soit qu'on la considère du côté de la

Religion & de la pieté, soit qu'on la regarde par les richesses immenses qu'elle possédoit, soit qu'on fasse attention aux privileges extraordinaires que les Papes, les Rois, les Empereurs & les Evêques lui avoient accordez, soit enfin qu'on l'envisage par le nombre de sçavans Religieux qu'on en a tirez pour occuper les premieres places de l'Eglise, & par cette multitude de Saints qu'elle a canonisez.

Quatre cens Religieux, la plupart sortis des plus nobles familles du Royaume, entre lesquels étoient des Princes du Sang, y faisoient l'office, & se succédoient tellement les uns aux autres par centaine, qu'à quelque heure du jour ou de la nuit qu'on entrât dans l'Eglise, on y entendoit retentir les loüanges de Dieu. Ces saints exercices n'empêchoient pas qu'ils ne tinssent chez eux une Académie publique où les sciences divines & humaines étoient enseignées. C'étoit-là où toute la Noblesse & les Princes mêmes envoyoyent leurs enfans qu'ils destinoient pour l'Eglise, afin d'y être élevez dans la pieté & dans les

Gall. Christ.

tom. 4. f.

634.

sciences. L'Abbaye possédoit deux cens vingt Fermes, sept Prieurez, & autant de Prévôtez. L'Abbé exerçoit dans tous ces lieux comme dans S. Medard, qui ressembloit à une Ville par la grandeur & la multitude de ses bâtimens, une juridiction Episcopale. Il ne relevoit que des Papes qui avoient bien voulu venir eux-mêmes faire la consécration de cette auguste Basilique où quelques-uns de nos Rois avoient été sacrez, & avoient accordé à l'Abbé le pouvoir de faire battre monnoie (a) dans toutes les terres de sa dépendance.

Tant de grandeurs soutenuës par de si beaux privileges, avoient élevé l'Abbaye de S. Medard à un point d'honneur, que nulle autre n'osoit lui disputer. Elle se flattoit même d'avoir été établie par une Bulle de Jean III. souscrite de soixante-dix Evêques & de celui de Soissons, & confirmée par nos Rois, Chef de toutes les Abbayes, & de

(a) Ce pouvoir ne peut être accordé à des sujets des Rois & autres Princes, que par les Rois ou les Princes mêmes, & non pas par les Papes.

tous les Monasteres de France, qu'elle soumettoit à celui de S. Medard. Cette Bulle, disoit-on, étoit dattée du cinq des Ides de Mars, l'an de Notre-Seigneur 562. c'est-à-dire, cinq ans après sa fondation.

Il est vrai que Saint Gregoire le Grand qui vivoit dans le même siècle, fait mention de ce privilege accordé à l'Abbaye de S. Medard par Jean III. l'un de ses prédécesseurs; cependant on commençoit à le lui disputer du tems d'Abeillard; & l'on prétendoit que cette Bulle étoit fausse, & fabriquée par quelque Moine long-tems après Jean III. On en apportoit des raisons qui paroissoient vrai-semblables.

Apud Quer-
cet. in mss.
ad epist. cal.

1°. On trouvoit que le style en étoit récent, & fort different de celui des Lettres Apostoliques des six premiers siècles de l'Eglise. 2°. Que ce n'étoit point la coutume alors de faire confirmer les fondations des Monasteres par le saint Siège, ce qui fait néanmoins le principal sujet de cette Bulle. En troisième lieu, qu'il y est parlé d'Archevêques, dont le nom étoit inouï

192 LA VIE D'ABEILLARD.
avant le siècle de Pepin & de Charlemagne : de plus on remarquoit qu'on n'a commencé à se servir dans les dattes des instrumens authentiques, de l'époque de la Naissance de Jesus-Christ, que long-tems après Jean III. & cependant la Bulle finit par ces paroles : *anno Dominica Incarnationis, &c.* Enfin on apportoit beaucoup d'autres raisons qui paroïtroient assez solides aux Critiques de nos jours, & qui dès-lors embarrassoient un peu les Religieux de S. Medard.

Raisons de l'Abbé de S. Medard pour engager Abeillard à rester dans son Monastere. Ils avoient parmi eux un homme de mérite, nommé Anselme, qui fut depuis Abbé de S. Vincent de Laon, & ensuite Evêque de Tournay. Ce Religieux étoit fort zélé pour l'honneur de la maison de S. Medard, & soutenoit avec toute la chaleur imaginable la validité du privilege, dont il s'agit, contre tous ceux qui osoient l'attaquer. Il crut que s'il étoit secondé par un aussi habile homme qu'Abeillard, dont l'esprit étoit vif & fécond en solides raisonnemens, ils réduiroient leurs adversaires au silence : & que le vrai moïen de l'engager dans la défense

défense de leur cause, étoit de l'associer à leur Communauté. Il en fit la proposition à son Abbé qui la gouta fort : de-là toutes ces instances pour obliger notre sçavant homme à demeurer dans Saint Medard.

Mais soit qu'Abeillard après avoir examiné ce privilege, ne le crût pas soutenable, soit qu'il ne pût comprendre qu'on observoit à S. Medard la Regle de S. Benoît en 562. comme le dit cette Bulle, puisque cette Regle n'a été apportée en France que long-tems après (a); soit qu'il prévît tout ce que le sçavant M. de Launoi (b) a dit depuis contre ce privilege, ou persuadé enfin qu'il étoit de son honneur de sortir de S. Medard, puisque ses ennemis avoient voulu l'y enfermer, il prit la résolution non-obstant tous les bons traitemens

XXII.
Abeillard
s'en retour-
ne à S. De-
nis.

(a) Voyez sur cet article M. Baillet dans sa vie de S. Maur au 15. de Janvier, & dans sa Table Critique sur le même Saint au commencement du 1 Tome.

(b) Voyez la Dissert. que ce Docteur a faite contre le privilege de cette Abbaye.

qu'il y recevoit , de s'en retourner à S. Denis.

Il y est mal
reçu.

Les Moines de ce Monastere ne l'y virent pas de bon œil. Ils le regardoient toujours comme le Censeur de leurs actions ; & ils ne furent pas long-tems sans éprouver que toutes ses disgraces n'avoient rien diminué de son zele pour la ré-

Ep. cal.
6. 10.

gularité. Des mœurs si différentes ne pouvoient s'accorder. Il y avoit toujours quelque querelle entr'eux. Lorsqu'ils ne pouvoient dissimuler les désordres dont il leur faisoit confusion , ils se jettoient sur de vaines recriminations , & lui reprochoient les fautes de sa jeunesse. Semblables à ces Pharisiens qui ne pouvoient souffrir que l'Aveugle ne leur fit toucher au doigt leur injustice ; ils lui disoient : *Vous êtes tout couvert de péchez , & vous voulez vous mêler de nous donner de la morale ?*

Joan. 9.

Comme si on devoit juger d'un homme par ce qu'il avoit été , & non pas par ce qu'il étoit actuellement : comme si l'Apôtre S. Paul , le grand Augustin , & tant d'autres avoient été moins saints dans le cours de leur Episcopat , & moins en état de reprendre les pécheurs ,

parce qu'ils l'avoient été autrefois. Aussi Abeillard ne manquoit pas de leur fermer la bouche par ces belles paroles de S. Gregoire: *Peccare humanum est, permanere autem in peccatis diabolicum.* Greg. Moral. in Job.

Ils avoient donc recours à d'autres excuses qui n'étoient pas plus recevables. Ils lui demandoient de quoi il se mêloit? s'il étoit leur supérieur? quel droit il avoit de trouver à redire à leur conduite? Les plus modérez ajoûtoient qu'il seroit aimé & honoré parmi eux s'il vouloit vivre en repos, & ne se point mêler de ce qui les regardoit. Mais ce n'étoit pas connoître les devoirs & l'étendue de la charité chrétienne: ce n'étoit pas obéir à ce précepte que Dieu a imposé à tous les hommes: *Chacun de vous aura soin de son prochain.* Eccli. 17. C'étoit plutôt, comme le remarque S. Bernard (a),

(a) *Nemo, fratres, vitia palpet, peccata dissimulat nemo. Nemo dicat numquid custos fratris mei sum ego? Nemo quod in se est aequanimitè ferat, cum viderit ordinem deperire, minui disciplinam. Est enim consentire, flere cum arguere possis. Et scimus quia similis pena facientes maneat & consentientes. S. Bern. serm. in Nativ. S. Joan. Bapt.*

Gen. 4. imiter l'impieté de Caïn qui disoit à Dieu : *Suis-je le gardien de mon frere , & suis-je chargé de sa conduite ?* En effet peut-on être membre d'un corps , & ne point s'interesser à tout ce que ce corps souffre ? Peut-on porter un habit saint , faire profession d'un état encore plus saint , & être insensible aux outrages que leur font ceux qui deshonnorent l'un & l'autre par leurs déreglemens ?

Cependant comme notre Théologien vit que toutes ses rémontrances ne servoient de rien , parce que ses freres étoient incorrigibles , il prit le parti de se retirer dans sa cellule , & de s'occuper uniquement de la lecture & de l'étude des saintes Lettres , où il fit un merveilleux progrès. On prétend que ce fut en ce tems-là qu'il composa ce sçavant poëme en vers élégiaques qu'il adressa à son fils Astralabe , dans lequel il lui donne les plus belles regles du monde pour vivre saintement , & faire un heureux mélange de la pieté avec l'étude.

XXIII. Il n'y avoit encore que peu de Son opi- mois qu'il menoit cette vie solitaire , éloigné de la vûe de ses freres ,
 non sur S.

excepté de deux ou trois qui pre- Denis l'A-
noient plaisir dans sa conversation, reopagite,
lorsqu'il tomba par hasard sur un lui attire
passage du Vénérable Bede, qui ex- une nou-
pliquant cet endroit des Actes des velle perse-
Apôtres, où il est parlé de l'admi- cution.
rable conversion de cet illustre Sé- Act. 17.
nateur de l'Areopage que S. Paul
attira à la Foi de Jesus-Christ, as-
sûre que ce n'est pas d'Athenes,
mais de Corinthe, que Denis l'A-
reopagite fut Evêque. Voilà un pas- Ep. cal.
sage, dit Abeillard à ses amis, qui 6. 10.
n'est pas favorable à l'opinion que
vous avez, que votre S. Denis est
l'Areopagite; car vous prétendez
que le Saint dont le Corps repose
dans votre Eglise, fut Evêque d'A-
thenes; & puisque, selon Bede,
Denis l'Areopagite ne fut jamais
Evêque d'Athenes, il faut sans
doute que ce ne soit pas l'Areopa-
gite que vous ayez ici.

Ils lui répondirent froidement
que Bede étoit un Auteur de mau-
vaise foi; que ses écrits étoient rem-
plis de choses apocryphes, & qu'il
en falloit plutôt croire leur Abbé
Hilduin, qui ayant fait exprès plu-
sieurs voyages en Grece pour dé-

couvrir la vérité, leur avoit laissé par écrit comme une chose constante, que le Saint Denis dont ils avoient le Corps, étoit l'Arcopagite Evêque d'Athenes.

Abeillard les laissoit dire, ne s'expliquant pas davantage : ils lui demandèrent son sentiment, il s'en excusa. Enfin ils le pressèrent avec tant d'importunité de leur dire lequel des deux, de Bede ou d'Hilduin avoit raison, qu'il crut ne devoir plus cacher la vérité par un honteux silence; il leur déclara que s'il avoit à se déterminer, ce seroit plutôt en faveur de Bede, qui par ses Ouvrages reçûs de toute l'Eglise Latine, s'étoit acquis plus d'autorité que leur Abbé Hilduin.

Ep. cal.
a. 10. p. 26. Il n'en fallut pas davantage pour exciter contre lui la plus horrible tempête qui puisse jamais éclater sur un Religieux. Quand le pauvre Abeillard auroit commis tous les crimes du monde, il n'auroit jamais été traité plus indignement qu'il le fut dans cette occasion. Ils s'élevèrent contre lui avec toute la fureur dont sont capables des gens qui n'écoutent plus que leur pas-

sion. Il fut traité d'impie, d'hérétique, d'ennemi de l'Etat & de la Religion, d'enfant dénaturé qui n'aimoit ni sa Mere ni son Ordre : & dès ce moment s'il y eût eu une Inquisition en France, ils n'auroient pas manqué de le déferer à ce terrible Tribunal : à son défaut ils prirent un autre tour.

Ils sçavoient que leur Abbé non-seulement n'aimoit pas Abeillard à cause des reproches qu'il lui faisoit quelquefois de sa mauvaise conduite, mais encore qu'il le craignoit, & qu'il ne seroit pas fâché de se débarrasser de lui ; car rien n'est plus insupportable au méchant que la présence d'un homme de bien. Persuadez de ses dispositions, ils vont *ibid.* le trouver, accusent Abeillard d'avoir dit qu'ils n'avoient point chez eux le Corps de S. Denis l'Areopagite ; enveniment ses paroles ; les représentent comme celles d'un séditieux, capable de jeter le trouble dans le Royaume, & d'y former des rebellions ; exagerent le tort infini qu'il fait à leur Monastere, & à toute la France qui se glorifioit d'avoir pour Apôtre ce grand Saint

qui faisoit la consolation des peuples, & qu'enfin c'étoit se déclarer ennemi du Roy & de la Patrie, de souffrir plus long-tems un homme si méchant & si pernicieux.

Les Moines
le font met-
tre en pri-
son comme
cirminel
d'Etat.

L'Abbé ravi d'avoir une occasion si favorable de perdre Abeillard, leur promet justice : & sans perdre de tems assemble son Chapitre, exagere l'audace de ce nouveau Docteur, la représente comme un attentat digne du dernier supplice, & demande conseil sur ce qu'il doit faire dans une telle conjoncture. Comme la vertu déplaisoit autant à ses conseillers qu'à lui, ils trouverent bien-tôt un avis convenable à la passion de l'Abbé, & à celle qui leur rongeoit le cœur. On-conclut donc qu'il en falloit faire un crime d'Etat, le dénoncer au Roy, & le mettre entre les mains de la Justice; que l'attentat paroîtroit d'autant moins supportable, que c'étoit un étranger, & qu'on n'auroit pas de peine à croire qu'il vouloit par ses nouvelles opinions diminuer la gloire de la France.

Les accusations de crime d'Etat sont des artifices dont les hommes

se font souvent servis pour perdre leurs ennemis. Depuis que les Juifs l'ont employé contre Jesus-Christ, il est étrange que cette lâche passion ait passé également de siècle en siècle : mais le cœur humain incapable de changer par lui-même, pour arriver à la vengeance qu'il désire, tâchera jusqu'à la fin du monde d'unir ses intérêts à ceux des Princes.

Ce dessein ainsi formé, on fit venir Abeillard au Chapitre. L'Abbé lui représenta l'énormité de sa faute avec des termes d'autant plus aigres, qu'ils sortoient d'une autre source que de la charité. Les qualitez de sédition, de broüillon, d'ennemi du Roy & de la France, d'esprit inquiet & de perturbateur du repos public, furent les moindres injures qu'on lui dit. En vain le pauvre Abeillard représentoit-il qu'on lui faisoit dire toute autre chose que ce qu'il avoit avancé; qu'il n'avoit point nié que le corps de S. Denis l'Areopagite fût dans leur Eglise; qu'il s'étoit contenté d'avoüer que l'opinion de Bede, qui assûroit qu'il n'avoit point été

P. Alex. Hist. Eccles. 12. siècle, Disser. 7. art. 4.

Evêque d'Athenes, lui paroissoit la plus probable, & qu'au reste s'il avoit fait en cela une faute, il se soumettoit à telle pénitence régulière qu'on voudroit lui imposer. On étoit sourd à des propositions si raisonnables. L'Abbé commande sur le champ qu'on se faisisse de lui, & qu'on le mette en prison sous bonne garde, jusqu'à ce qu'il eût informé le Roy de toute l'affaire, & qu'il eût remis le criminel entre les mains de sa Justice.

C'est ainsi que dans les Monastères, d'où la piété est bannie, l'iniquité triomphe souvent de la Justice. On y fait passer pour des crimes énormes des actions indifferentes, ou quelques paroles dites avec simplicité, pour avoir lieu d'opprimer un innocent, dont la vie exemplaire fait la condamnation des autres, tandis que les véritables crimes y sont préconisez, ou du moins soutenus par la multitude, & entretenus par l'impunité.

XXIV.

Ce qu'on
doit penser
de cette o-
pinion d'A-

Ce fut un malheur pour Abeillard de paroître dans un siècle où la prévention étoit contre son sentiment, & favorisoit la passion de

ses ennemis. S'il fût venu dans le beillard sur
 nôtre, il auroit pû non-seulement S. Denis,
 sans être hérétique soutenir que S.
 Denis l'Areopagite n'est jamais ve-
 nu en France; mais il auroit encore
 été applaudi de tous les Sçavans (a)
 qui n'ont point aujourd'hui d'autre
 opinion. Malgré toutes les fictions
 de l'Abbé Hilduin, ils sont persua-
 dez que S. Denis l'Areopagite a été
 martyrisé à Athenes vers l'an 95.
 sous l'Empereur Adrien, au tems
 que l'Apôtre S. André le fut à
 Patras, & que S. Jean l'Evangeliste
 fut relegué à Patmos; que l'Apôtre
 de Paris nommé aussi Denis, n'y
 vint que dans le commencement du
 troisième siècle, plus de cent ans
 après la mort de l'Areopagite, &
 que c'est ignorer l'Histoire que de
 confondre ces deux illustres Mar-
 tyrs.

(a) Voyez le P. Sirmond dans sa *Dissert. sur*
les 2. Denis. Le P. Morin dans son *Livre de*
l'Ordre. Messieurs de Launoï & Valois sur les
deux Denis. Tillemont dans son 4. tom. des *Mém.*
Eccles. Baillet *Vie des SS. au 3. & 9. d'Octobre.*
 Le P. Dubois dans son 1. tom. de l'*Hist. de l'E-*
glise de Paris. Le P. Pagi sur Baron. M. Dupin
 tom. 1. de sa *Bibliot. & plusieurs autres.*

Cependant l'amour de la vérité m'oblige d'avouer qu'Abeillard n'avoit pas raison d'adopter l'opinion de Bede; car nous voyons par une lettre de Saint Denis de Corinthe, écrite aux Athéniens, six-vingt ans après la mort de S. Denis l'Areopagite, qu'il avoit été leur Evêque. Eusebe n'a pas manqué d'inserer cette Lettre dans son Histoire Ecclesiastique. Tout ce qu'on peut donc dire pour sauver ici l'honneur d'Abeillard, est qu'il prétendoit, comme il semble aussi le dire, que l'autorité du Vénérable Bede ne devoit pas être mise en parallèle avec celle d'Hilduin. Erreur pour erreur il aimoit mieux suivre celle de Bede.

*Euseb. 3. lib.
Hist. c. 4.*

XXV.
Abeillard
sa sauve de
prison.

*Ep. cal.
s. 10.*

L'infortuné Docteur ne fut pas plutôt enfermé, qu'il ne put s'empêcher de réfléchir sur la malice de ses confreres, & sur toutes les injustices qu'une violente passion est capable d'inspirer. Il déplora son malheur, il se plaignit à Dieu de son cruel sort, qui sans relâche le livroit aux plus rudes assauts, & malgré son innocence le rendoit odieux aux hommes. Il lui sembloit

que toute la terre eût conspiré sa perte ; car il ne doutoit point que la Cour & la Ville ne fussent bientôt animez contre lui. L'injure prétendue qu'il avoit faite à leur Patron, étoit un crime irrémissible. La haine implacable de ceux dont il avoit tâché d'arrêter les plaisirs illicites, ne pouvoit lui promettre qu'une éternelle & violente persécution.

Ces tristes réflexions le jetterent dans l'accablement. Il falloit néanmoins se fortifier & prendre un parti, il n'y avoit point de tems à perdre. Après y avoir pensé, il résolut de sauver son honneur & sa vie en s'échappant des mains de ses ennemis. Mais l'exécution de ce dessein n'étoit pas facile. On le gardoit à vûe, & il étoit enfermé assez étroitement.

Comme il étoit dans cet embarras, Dieu toucha le cœur de quelques Religieux de la Maison, qui n'avoient point consenti à toutes les persécutions qu'on lui avoit faites : car dans les Monasteres les plus déreglez, la Providence permet toujours qu'il y ait quelque serviteur

de Dieu, qui par sa piété est la condamnation des autres. Ces bons Religieux eurent compassion d'Abeillard ; ils ne voyoient qu'avec douleur un homme de ce mérite, & d'une si haute piété, traité si indignement ; l'injustice qu'on lui faisoit, leur perçoit le cœur. Comme ils connoissoient le danger où il étoit, ils résolurent de le secourir. Ils vinrent donc le trouver durant la nuit ; & après lui avoir conseillé eux-mêmes de se sauver, avant qu'il leur eût dit qu'il en avoit aussi la pensée, ils lui en donnerent les moïens, & le firent accompagner par deux ou trois de ses anciens disciples qu'ils sçavoient lui être plus affectionnez, & qu'ils avoient fait venir fort secrettement pour le servir dans cette occasion.

XXVI. Abeillard échappé, se retira sur
 Le Comte de Champagne le reçoit dans ses Etats. les terres du Comte de Champagne (a) dont il étoit connu. Ce Prince qui étoit fort pieux, sçavoit une partie de ses malheurs, & n'igno-

(a) Ce Comte s'appelloit Thibaud, second du nom. C'étoit l'intime ami de S. Bernard, & le Protecteur de tous les bons Religieux.

roit pas la haine que ses confreres avoient conçûe contre lui, parce que l'hospice qui lui fut donné pour enseigner, lorsque sous ce specieux prétexte ils l'avoient fait sortir de S. Denis, étoit du domaine de ce Comte, qui dès-lors avoit conçu une estime toute particuliere pour Abeillard. Il le reçut donc avec toute l'humanité possible : & après avoir appris de sa bouche le sujet de cette nouvelle persecution & la cause de sa fuite, il lui accorda de fort bonne grace la permission de se retirer dans le Prieuré de Saint Aigulphe (a) situé aux Portes de Provins. C'est ce qu'on appelle présentement saint Ayoul. Il est de l'Ordre de S. Benoît.

Cette retraite parut fort commode à Abeillard, non-seulement parce que le Prieur de S. Aigulphe étoit de ses amis; mais encore parce que ce Monastere ayant été fondé par les Comtes de Champagne, & soumis à l'Abbaye de S. Pierre de

(a) Ce fut Thibaud I. du nom qui le fonda en 1048. Ainsi ce Monastere étoit nouveau, & n'avoit gueres que soixante-dix ans de fondation.

Troyesqui étoit la Capitale de leurs Etats , Abeillard s'y trouvoit en sûreté contre les recherches que le Roy de France auroit pû faire de sa personne ; car alors la Champagne n'étoit pas réunie à la Couronne de France. Elle faisoit une Souveraineté à part, quoiqu'elle en fût feudataire, à peu près comme est encore à présent le Duché de Bar en Lorraine.

Il écrit à l'Abbé de S. Denis. La premiere chose que fit Abeillard dans sa nouvelle retraite, fut d'écrire une lettre de civilité à son Abbé. Il y rendoit compte des raisons qui l'avoient obligé à se retirer de S. Denis : & pour appaiser l'esprit des Moines aigris contre lui, ou pour arrêter leurs poursuites à la Cour de France ; il semble chanter ici la palinodie, & se retracter de ce qu'il avoit avancé au sujet de S. Denis l'Areopagite : „ car il déclare que le témoignage de Bede ne doit point faire croire que ce Saint ait été plutôt Evêque de Corinthe , que d'Athenes ; mais que pour accorder les différentes opinions des Docteurs sur ce point d'histoire, & sauver en même-tems

*Abeil. ep. ad Adam
Abb. S.
Dion.*

l'autorité du Vénérable Bede, qui a toujours été fort respecté dans l'Eglise, on peut croire qu'il y a eu deux Denis Evêques de Corinthe. Le premier est l'Areopagite, qui après l'avoir été d'Athenes, fut transferé à Corinthe, & que c'est de celui-là dont Bede veut parler: L'autre de même nom, qui vint quelque tems après, & ne sortit jamais de Corinthe, & c'est de lui dont Eusebe & Saint Jerôme font mention.

Je ne sçai si l'Abbé de S. Denis & ses Religieux furent satisfaits de cette lettre d'Abeillard, mais je sçai bien qu'ils ne diminuerent rien de la mauvaise volonté qu'ils avoient pour lui, ils le firent trop connoître dans l'occasion. L'Abbé étant venu quelque tems après à Provins pour des affaires de son Monastere, & pour lesquelles il avoit besoin de l'autorité du Comte de Champagne, notre fugitif en fut averti, & crut que le moment étoit favorable pour faire son accommodement avec ses confreres.

Dans cette vûë, accompagné du ^{XXVII.} Le Comte Prieur de S. Aigulphe, il va trouver tâche de le

réconcilier
avec son
Abbé.

le Comte, & lui dit que l'Abbé de S. Denis viendrait lui demander sa protection pour une affaire de conséquence ; qu'il lui auroit une obligation sensible, s'il vouloit bien se servir de la conjoncture, pour obtenir l'absolution de la faute qu'il auroit pû commettre en s'échappant des prisons de Saint Denis, & en même-tems lui ménager la permission de se retirer en quelque solitude pour y vivre religieusement. Le Comte lui promit de le servir de son mieux, & tint en effet sa parole ; car l'Abbé ne lui eut pas plutôt exposé le sujet de son voyage, qu'il lui dit : „ Volontiers, mon
» Pere, je vous accorde ce que vous
» me demandez, mais c'est à condi-
» tion que vous ferez votre paix avec
» le Docteur Abeillard, & que vous
» lui permettrez d'aller demeurer où
» il jugera à propos pour y vivre re-
» ligieusement selon son état. Cette
proposition à laquelle l'Abbé ne s'attendoit pas, l'étourdit, aussi-
bien que les Religieux qui l'accom-
pagnoient. Il demeura quelque tems
sans répondre ; enfin se voyant
pressé, il dit au Comte que l'affaire

Ep. cal.
c. 20.

étoit assez de conséquence pour y penser à loisir ; qu'il prioit Son Altesse (a) de lui donner du tems ; & qu'avant de sortir de la Ville , il lui promettoit une réponse positive.

Lorsque l'Abbé fut de retour à son logis , il assembla ses amis , & tout ce qu'il avoit de Religieux avec lui. On mit l'affaire en délibération , & tous convinrent que c'étoit un piège qu'Abeillard leur tendoit pour leur faire affront ; que son dessein étoit d'aller demeurer dans quelqu'autre Abbaye , dont l'entrée apparemment lui étoit déjà promise , & les conventions faites ; que c'étoit un deshonneur pour celle de S. Denis , puisque sa Profession chez eux leur ayant procuré beaucoup de gloire par la préférence qu'il avoit faite de leur Maison à toutes les Abbayes du Royaume , ils ne pouvoient lui permettre de s'engager dans une autre sans s'exposer à de mauvais discours , &

L'Abbé par son refus rend cette négociation inutile.

(a) On n'ignore pas que le terme d'Altesse n'étoit pas encore en usage dans le 12. siècle , mais nous n'en n'avons point d'autre en François qui exprime mieux celui de *Celsitudo vestra* , qui est dans le latin.

s'attirer une tache dont ils ne se laveroient jamais. Ainsi sur le soir ils vinrent trouver le Comte, & lui dirent qu'ils étoient bien fâchez de ne pouvoir donner à Son Altesse toute la satisfaction qu'elle fouhaitoit; mais que la retraite d'Abeillard seroit trop honteuse à l'Abbaïe de S. Denis, & qu'ils la supplioient de trouver bon qu'ils ne lui accordassent pas ce qu'il demandoit. Il est aisé de croire que le Comte piqué de ce refus, ne se trouva gueres disposé à accorder sa protection à l'Abbé de S. Denis, qui prit le parti de s'en passer. Pour sauver l'honneur de son Monastere, il alla de ce pas faire signifier à Abeillard une sentence d'excommunication, si dans huit jours pour tout délai il ne se rendoit à S. Denis. En même-tems ils firent défense sous de pareilles peines au Prieur de S. Aigulphe de souffrir davantage Abeillard dans sa Maison.

Il fait signifier une sentence d'excommunication à Abeillard si dans huit jours il ne revient à S. Denis.

Le charitable Prieur & son hôte se trouverent fort embarraszez par cette procédure. Je comprends bien qu'elle pouvoit faire de la peine à Abeillard, parce qu'étant Religieux

de S. Denis, en quelque'endroit du monde qu'il se trouvât, son Abbé avoit droit sur lui, & pouvoit le contraindre par les censures à retourner dans son Monastere. Mais je ne vois pas en vertu de quoi l'Abbé de S. Denis pouvoit menacer d'excommunication le Prieur de S. Aigulphe qui ne dépendoit point de lui ; si ce n'est qu'il se tint si assuré de l'Abbé de Saint Pierre de Troyes, son véritable Supérieur, qu'il se promît de faire venir une excommunication de ce côté-là, ou qu'il se persuadât qu'Abeillard étant excommunié, le Prieur de S. Aigulphe le feroit aussi, s'il ne le chassoit de sa Maison, à cause des Canons qui portent que tous ceux qui communiquent avec les excommuniés, ou leur prêtent secours, tombent eux-mêmes dans l'excommunication.

Quoiqu'il en soit, la Providence les retira bien-tôt de la peine où ils étoient. Avant que les huit jours fussent expirez, l'Abbé de S. Denis mourut (a), & le fameux Suger fut

L'Abbé meurt avant les 8. jours.

(a) Sa mort est marquée par Duchesne dans son Histoire de France en 1123. &

élû en sa place. Cet accident donna le moïen à Abeillard de respirer, & de prendre ses mesures pour faire réussir le dessein qu'il avoit projeté, parce que Suger étant alors à Rome en qualité d'Ambassadeur extraordinaire de Louïs le Gros auprès du Pape Calixte II. il lui fallut du tems pour revenir en France, & prendre possession de son Abbaye.

*Suger in vit.
Ludov.
Gros.*

XXVIII. Abeillard ayant donc pris conseil de ses meilleurs amis, tous furent d'avis qu'il falloit attendre l'arrivée du nouvel Abbé, & qu'après qu'il seroit installé, on lui feroit les mêmes demandes qu'à son Prédécesseur. Plusieurs raisons le déterminoient à prendre ce parti. Premièrement, Suger étoit à la vérité un esprit brillant, mais doux, honnête, sincère, & par conséquent plus capable d'entendre raison, qu'Adam son Prédécesseur qui étoit brusque & vindicatif. Secondement, Abeillard en étoit connu; ils s'étoient vûs à S. Denis, ils étoient à peu

*L'Evêque
de Meaux
tâche d'ob-
tenir de Su-
ger ce qu'
Abeillard
souhaitoit.*

par d'autres en 1123. qui est la véritable époque.

près de même âge (a), & ils'avoient lié quelque forte d'amitié ensemble, fondée sur la simpatie des humeurs & des talens : car les beaux esprits s'aiment naturellement lorsque la jalousie ne les attaque point. Il y avoit ainsi lieu d'espérer que Suger feroit pour Abeillard tout ce qu'il pourroit, quand on ne lui demanderoit que des choses qui paroissent d'elles-mêmes assez indifférentes. . .

Appuyé sur de tels principes, il engagea Mariaffez Evêque de Meaux à lui servir de patron auprès de l'Abbé Suger. Ils furent ensemble à Saint Denis lui rendre visite. L'Abbé les reçut avec ces manieres engageantes qui lui étoient naturelles : mais on n'eut pas plutôt parlé d'affaires, que ces Messieurs reconnurent qu'il n'est que trop vrai que les honneurs changent souvent les mœurs. Quand on se

*Ep. cal.
c. 10.*

(a) Abeillard avoit alors 43. ans, & Suger un peu plus de 42. car il est mort en 1152. âgé de 70. ans. M. Dupin qui met sa mort en 1153. s'est trompé. Il n'avoit qu'à lire l'építaphe de cet Abbé qui est à S. Denis, il auroit reconnu aussi-tôt la faute.

Il est en-
cor refusé.

voit dans une place élevée, on suit d'autres maximes, & on prend de nouveaux sentimens. Suger homme d'esprit, comprit d'abord qu'il y alloit de l'honneur de sa Maison d'y retenir Abeillard; car malgré toutes ses disgraces, & les malheurs que la jalousie de ses ennemis lui avoient attirez; il étoit d'une si grande réputation, que son nom suffisoit pour donner du relief à un Corps où il étoit associé. On étoit persuadé d'ailleurs que ce Religieux ne cherchoit que Dieu, & que s'il quittoit S. Denis, ce ne pouvoit être que parce qu'il n'y trouvoit pas les moïens de sanctification qu'il avoit esperez. Suger d'un coup d'oeil vit toutes ces conséquences: & se croyant obligé dans la place qu'il occupoit, de veiller à la gloire & à la réputation de son Abbaye, refusa absolument à l'Evêque de Meaux la grace qu'il demandoit.

Suger pro-
posé d'au-
tres voies
d'accom-
modement.
Abeillard
les refuse.

Cependant comme il avoit de la politesse, & que d'ailleurs il estimoit le mérite & la vertu d'Abeillard, il proposa quelques moïens de lui procurer la paix, & une vie tranquille dans Saint Denis. Mais
comme

comme notre Religieux étoit devenu un homme interieur, spirituel, occupé des véritez du salut, il connut aussi-tôt dans Suger certaines inclinations que ses emplois précédens ou le séjour à la Cour de Rome lui avoient données : il prévint donc que Suger feroit plein de faste & des maximes de la Cour ; que toute sa conduite rouleroit sur des principes de politique & de sagesse mondaine ; que l'Abbaye de S. Denis n'en iroit pas mieux sous son gouvernement, qu'on y verroit toujours les mêmes désordres, & peut-être de plus grands (a) ; car de quoi est capable un Supérieur, tout occupé de cette grandeur dont les enfans du siècle font leur capital ? Ainsi persévérant toujours dans le dessein qu'il avoit de quitter S. Denis, il refusa généreusement les douceurs que Suger lui offroit, & prit congé de lui, résolu de ten-

(a) Cela se trouva véritable durant quelque tems, Suger néanmoins dans la suite mit la réforme dans S. Denis, & se reforma lui-même ; mais Abeillard n'étoit plus alors en état d'en profiter.

ter d'autres voies pour faire réussir son entreprise.

XXIX.
Il en ap-
pelle au
Roy.

*Chron.
Maurig.*

*Ep. cal.
c. 10.*

Il avoit à la Cour un puissant Protecteur en la personne d'Estienne de Garlande, Sénéchal de France, & si bien auprès du Roy, qu'on disoit ordinairement qu'il étoit plus son maître que son sujet. Ce Sénéchal conseilla donc à Abeillard de porter son affaire devant Sa Majesté, & lui promit de disposer tellement les esprits de ceux qui entroient dans le Conseil, qu'il ne doutoit point que l'Abbé de S. Denis n'y fût condamné à lui accorder sa demande : ce qui réussit comme il l'avoit projeté.

Estienne
de Gar-
lande Sé-
néchal de
France
lui fait
gagner sa
cause.

Ibid.

» Ce Sénéchal qui étoit un esprit
fin & adroit, fit entendre à tous les
Ministres qu'il y alloit de l'intérêt
du Roy de ne point réformer l'Ab-
baye de S. Denis, parce que, di-
soit-il, moins il y aura de régula-
rité, plus le Roy en tirera d'argent;
» que cependant Abeillard ne faisoit
» que prêcher la réforme, & qu'il
» étoit à craindre qu'il ne vînt à bout
» de l'y introduire à force de publier
» les déreglemens des Moines, & de
» déclamer contre leur conduite;

qu'ainfi, puisque cet homme de-
mandoit à se retirer, il ne voyoit
pas pourquoi on lui refusoit une
chose que ses confreres devoient
eux-mêmes souhaiter plus que lui.

Il semble que ce Seigneur ait
voulu dans ce discours donner un
avis salutaire à tous les Religieux,
& leur apprendre que le véritable
moïen de conserver leurs biens, est
de vivre dans l'exacte observance
de leurs Loix, & de se rendre re-
commandables par leur piété. En
effet ôter à des gens, qui par la
sainteté de leur vie se sont acquis la
vénération des peuples, leur ôter,
dis-je, ce que la charité des fideles
leur a donné, n'est pas une petite
entreprise. Mais on ne croit rien
risquer en l'ôtant à des personnes
qui scandalisent le public. Eh! qui
pourroit s'en plaindre? N'est-il pas
juste que des biens qui n'ont été
donnez que pour nourrir des Saints,
qui par leur crédit auprès de Dieu,
attirassent sur les familles & sur tout
le Royaume les bénédictions du
ciel, retournent à l'entretien des
pauvres & au soulagement des né-
cessitez publiques, du moment

qu'ils ne servent plus qu'à entretenir dans un Cloître le luxe, la vanité & le désordre ?

Les Ministres & les Conseillers du Roy entrèrent facilement dans la pensée du Sénéchal, soit par complaisance pour un homme tout-puissant auprès du Prince, soit que la raison d'Etat qu'il apportoit, leur parût considérable ; si bien que lorsque Suger vint en Cour pour solliciter son affaire, il fut surpris de voir tout le Conseil du Roy contre lui.

Ibid.

» A quoi pensez-vous, lui dirent tous
 » ces Courtisans, de vouloir retenir
 » cet homme malgré lui dans votre
 » Abbaye ? Il ne peut vous être d'au-
 » cune utilité, ses manieres étant si
 » différentes des vôtres, & peut au
 » contraire vous être pernicieux, &
 » vous faire grand tort dans le mon-
 » de à force de décrier vos Religieux.
 » Croyez-nous, Monsieur l'Abbé,
 » donnez-lui son congé, & le plutôt
 » est le meilleur pour vous.

Suger vit bien par ce compliment que son affaire alloit mal. Mais comme il ne quittoit pas facilement prise dans ce qu'il avoit une fois résolu, il fit de nouvelles tentatives

pour les faire revenir à son sentiment. Enfin voyant qu'il n'y pouvoit réussir, & qu'il alloit être condamné, il aima mieux entrer en composition. Il promit donc de donner congé à Abeillard, & de lui permettre de se retirer dans quelle solitude il voudroit, pourvû que de son côté il s'engageât à ne point entrer dans aucun Ordre Religieux, ni de faire sa stabilité dans aucune autre Abbaye. Par-là il croyoit avoir une partie de ce qu'il souhaitoit, & même le principal; car Abeillard demeurant toujours Religieux de Saint Denis, sa Maison ne perdoit point la gloire qu'elle s'étoit acquise en le recevant, & l'on ne pouvoit pas dire qu'il l'avoit quittée pour aller chercher plus de piété dans un autre Monastere.

Ce parti ne plaisoit point à Abeillard. Il considéroit que n'ayant aucun bien, il ne pourroit se fournir les choses nécessaires à la vie; que c'étoit, pour ainsi dire, rentrer dans l'état séculier; que si au contraire il s'affocioit à quelque Abbaye de son Ordre, il y trouveroit tous les moïens de travailler à sa

Ep. cal.
c. 10.

perfection sans aucune inquiétude du temporel. Cependant par l'avis de ses amis qui lui promirent de ne le point abandonner, il signa en présence du Roy l'accord que Suger proposoit, & se retira de S. Denis.

XXX.

Quelle fut
la destinée
du Séné-
chal.

*Chron. Mau-
rig. Teulfs.
Ann. l. 2. P.
Ansel. hist.
des grands
Off. de la
Couronne.
Autemil. hist.
des Minist.
d'Etat.*

Il en avoit toute l'obligation au Sénéchal. C'étoit un homme extraordinaire : & si nous en voulons croire ceux qui ont écrit l'Histoire de son tems, il ne s'est peut-être jamais trouvé de fortune plus bisarre que la sienne, ni un pareil assemblage de biens & de maux, de charges Militaires & Ecclesiastiques. On prétend qu'ayant été premièrement élevé pour l'Eglise, & reçu dans l'Ordre des Diacres, il fut élu Evêque de Beauvais en 1100 (a), fait Chancelier de France en 1108. & son frere Ansel de Garlande Sénéchal de France, ayant été tué peu

(a) Yves de Chartres empêcha que son élection ne fût confirmée par le Pape Paschal II. auquel il en écrivit, & lui fit un affreux portrait d'Estienne de Garlande. Voyez son *epist.* 89. Ce qui causa de grandes broüilleries en France, parce que le Roy soutenoit Estienne, & l'Eglise de Beauvais fut long-tems sans Pasteur.

de tems après, il fit si bien par l'empire qu'il avoit acquis sur l'esprit du Roy, qu'il eut encore la charge du défunt; si bien qu'on voyoit un Archidiacre tantôt avec une robe de judicature exercer la premiere charge du Royaume, tantôt avec une épée au côté & le casque en tête, conduire les troupes dont il avoit la conduite en qualité de Sénéchal; puis sous un habit plus pacifique, venir faire l'Echançon (a) à la table du Roy, & enfin comme un Intendant de Finances fournir à toutes les dépenses du Royaume en tems de paix & en tems de guerre. Ce n'est pas tout.

Cet homme enflé de sa bonne fortune, se méconnoît, devient insolent, maltraite la Reine (b), lui

(a) La Charge de Grand-Sénéchal étoit en ce tems-là un Office de la Couronne, qui renfermoit l'exercice & l'autorité de deux autres Charges; sçavoir celle de Grand-Maitre de la Maison du Roy, & celle de Connétable; c'est ce qui fait que les Auteurs Latins de ce siècle appellent quelquefois Estienne de Garlande Echançon du Roy, *Pincerna Regis*.

(b) Cette Reine s'appelloit Alix, ou selon d'autres Adelaïde, qui est le même

fait mille insultes. Elle à son tour lui fait perdre les bonnes grâces du Roy qui le chasse de sa Cour, & le dépouille de ses Charges. Estienne outré de douleur & de dépit (a), met la division dans le Royaume, fait soulever les Provinces contre le Roy, prend lui-même les armes contre son Prince, fait venir les Etrangers en France, & met tout à feu & à sang. La Reine effraïée de tant de troubles dont elle avoit été la cause innocente, reconcilie le coupable avec le Roy, il rentre en grâce, on le charge de nouvelles dignitez, & après quelques années de tranquillité, il meurt Doïen d'Orleans, dont il ne voulut pas être Evêque. Peut-on rien voir de plus extraordinaire & de plus surprenant!

nom.* Elle étoit fille d'Humbert III. Duc de Maurienne & de Savoye, & fut mere de Louis VII. surnommé le jeune, & de plusieurs autres Princes, dont le dernier qui se nommoit Philippe, a fait la branche des Princes de Courtenai.

(a) Le sujet du dépit d'Estienne, est qu'il prétendoit que la Charge de Sénéchal de France étoit héréditaire à sa famille, & que le Roy ne pouvoit pas la lui ôter,

Tel fut cet Estienne de Garlande (a) fidel ami d'Abeillard. Il est à croire que la bisfarrerrie de leur fortune (b) forma plutôt le nœud de leur amitié ; que la conformité de leur condition & de leurs sentimens. Mais l'un & l'autre agitez par de violentes tempêtes auxquelles suc-

(a) C'est de lui donc S. Bernard parle en ces termes , ep. 78. *Cujus cor non indignatur ; cujus vel clam lingua non submurmurat. Diaconum contra Evangelium Deo & mammonæ pariter ministrantem , sic sublimatum honoribus Ecclesiasticis , ut nec Episcopis inferior videatur , sic implicatum militaribus officiis , ut preferatur & ducibus. Rogo quid hoc est monstri , ut cum & clericus & miles videri velit , neutrum sit.*

(b) Dupleix & quelques autres Historiens ont ajouté pour comble de la bisatre fortune d'Estienne de Garlande , qu'il avoit été Evêque de Paris sur la fin de ses jours. Mais ils se sont trompez par l'équivoque du nom d'Estienne , qui étoit celui de l'Evêque de Paris en ce tems-là. Celui-ci ne fut jamais Chancelier , ni Sénéchal de France comme Estienne de Garlande. De plus il s'appelloit Estienne de Senlis , & non pas de Garlande. Ce fut lui , entre les bras duquel Thomas Prieur de S. Victor de Paris fut assassiné par les neveux de Thibaud Archidiacre de Paris , à cause du différend qu'il avoit avec cet Evêque , dont Thomas étoit le Grand-Vicaire & le Conseil.

cédoit aussi-tôt le calme, trouverent entr'eux de certains rapports qui les unirent si étroitement, que nous voyons encore des Lettres d'Abeillard écrites sur la fin de ses jours à ce fameux Sénéchal, qui nous apprennent que rien n'a pu altérer leur amitié, persuadez que le plus riche trésor n'est point à comparer au véritable ami.

XXXI.

Abeillard
se retire
dans la soli-
tude du Pa-
raclat.

Abeillard enfin dans une pleine liberté d'aller où il voudroit, après l'accord qu'il venoit de faire avec son Abbé, ne pensa plus qu'à chercher une retraite, où éloigné de la vûe des hommes il pût employer le reste de ses jours à la contemplation, & à l'étude des divines Ecritures. Il se proposoit pour modele S. Jérôme dans sa grotte de Bethléem ; il aimoit à lire ses ouvrages, & sa ressemblance dans ses aventures & ses disgrâces augmentoit cet amour, & le désir de l'imiter dans ses occupations & sa retraite.

En effet ce grand Saint après avoir travaillé pour le public, formé tant de disciples à Rome, rempli tout le monde de la gloire de son nom, n'en fut pas moins persécuté

par l'envie & la jalousie. Elles l'obligèrent de sortir de Rome, & d'aller chercher du repos dans les plus affreuses solitudes de la Palestine. C'étoit à peu près l'état où se trouvoit notre Docteur. Les Théologiens de Reims & les Moines de S. Denis avoient imité ceux qui persécuterent ce grand Docteur de l'Eglise; il ne soupiroit donc plus comme lui, qu'après une solitude où il n'eût plus qu'à s'exercer dans la pratique des vertus les plus austères, & à goûter la douceur d'une étude toute sainte.

Il se souvint alors qu'il avoit vu proche de Nogent-sur-Seine un lieu fort propre à ce dessein. Il étoit hors des Villes; nul homme jusqu'alors n'y avoit fait sa demeure; un ruisseau en arrosoit les environs, & lui pouvoit fournir de quoi étancher sa soif; car il ne buvoit que de l'eau. Les bois qui y étoient assez épais, lui donnoient moyen de se bâtir une petite cabane; & les fruits sauvages avec quelques herbes qui y croissoient, pouvoient servir à sa nourriture. Ces saints & admirables Solitaires de la Thebaïde n'en

Ep. ant.

c. 10.

avoient pas davantage, disoit-il ; c'étoit-là où il bornoit toutes ses vûës. Il s'y transporta, découvrit son dessein au Bienheureux Haton (a), Evêque de Troyes, à qui ce lieu champêtre appartenoit (b), & reçut non-seulement la permission d'y demeurer, mais encore le lieu même dont il lui fit présent.

Il bâtit une Chapelle en l'honneur de la sainte Trinité.

Abeillard plus riche avec ce petit héritage, que ne sont tous les Rois avec la possession des vastes Provinces qui leur appartiennent, commença à y élever une Chapelle avec des joncs & des branches d'arbres, & la dédia à la sainte Trinité : comme s'il eût voulu réparer le scandale que ses ennemis avoient causé dans le monde, en lui imputant avec injustice des sentimens erronez sur cet admirable Mystere.

(a) C'est à ce S. Evêque qu'est adressée la Lettre XXIII. de S. Bernard.

(b) Quelques Auteurs contestent sur cette circonstance, & prétendent que ce lieu n'appartenoit pas à l'Evêque de Troyes, mais à un autre Seigneur de qui Abeillard le reçut, & que l'Evêque ne donna que sa permission. La chose ne m'a pas paru assez de conséquence pour en faire une plus longue discussion.

Pour les confondre davantage, en laissant à la posterité une *preuve sensible de sa foi sur cet article de notre croyance, il fit faire d'une seule pierre une grande statuë, d'où comme d'une même tige sortoient les trois figures, sous lesquelles on nous représente ordinairement les trois Personnes de la sainte Trinité: ce qui exprimoit l'unité de la nature dans la Trinité des Personnes qu'il adoroit & la plaça dans le lieu le plus éminent de sa Chapelle: auguste monument de la foi de ce grand homme, qui subsiste encore aujourd'hui dans l'Abbaye du Paraclet, par les soins de feuë Madame Catherine de la Rochefoucaud, derniere Abbessse de ce Monastere, qui a retiré de l'obscurité & de la poussiere cette prétieuse antiquité, pour la placer (a) honorablement dans le chœur des Religieuses sur un piédestal de marbre, avec une inscription au bas, qui apprend au Lecteur les motifs d'Abeillard dans la construction de cette piece.

(a) Cela se fit solennellement le 3. de Juin de l'an 1701.

Auprès de cette Chapelle il bâtit une cellule de même matiere, où il se retira avec un Clerc de ses amis qu'il avoit formé dans les saintes Lettres. Là ils passoient les jours & une partie de la nuit à chanter les loüanges de Dieu, à méditer sur les veritez éternelles, à parcourir les Livres sacrez, à approfondir les difficultez qu'ils y trouvoient, & à offrir souvent à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit & humilié, après lui avoir offert le sacrifice non sanglant du Corps adorable de son Fils. Les jeûnes, la priere, la pauvreté, la mortification, étoient leurs fideles compagnes; car le lieu étoit encore inconnu aux hommes. Ils eurent besoin de toute leur patience pour y supporter la privation des choses nécessaires à la vie; mais Dieu les récompensoit par ses graces & ses consolations intérieures. Abeillard en reçut en ce lieu de si sensibles & de si extraordinaires, que lorsqu'il fut en état d'élever une Chapelle plus magnifique, il la dédia au Saint-Esprit, & lui donna le nom de Paraclet, c'est-à-dire Consolateur, pour marquer

que c'étoit-là où Dieu avoit eu pitié de lui, & l'avoit comblé de joie & de consolation, comme pour le dédommager de son exil volontaire, & de l'abandon qu'il avoit fait des biens de ce monde pour ne chercher que lui.

Cette vie angélique plaisoit fort à ce docte Solitaire, il en sentoît toutes les douceurs. Mais ce n'étoit pas par ces voies que Dieu vouloit le conduire à la perfection: il y en avoit d'autres marquées dans ses **XXXII.** *On l'y vient trouver de toutes les parties du monde.* **Decrets éternels;** je veux dire des croix & des persécutions outrées qui ne l'ont point quitté jusqu'à la mort. Voici comme elles se renouvelèrent.

* Lorsque le monde eut appris qu'Abeillard s'étoit retiré dans un désert, ceux qui aimoient les sciences & les belles Lettres, s'empres-
rent de sçavoir le lieu de sa retraite. Quand ils eurent découvert qu'il habitoit une obscure solitude située dans le Diocèse de Troyes en Champagne, ils y accoururent en foule avec la même ardeur de l'avoir comme autrefois pour maître. Tant de gens de mérite le conjure-

*Ep. cal.
c. II.*

rent de souffrir qu'ils se rangeassent sous sa conduite, que l'on crut que les Villes deviendroient désertes, & que les déserts de la Champagne seroient bien-tôt des Villes.

Cependant notre Religieux solitaire dans cette conjoncture se trouva fort embarrassé. Il eût bien souhaité que le monde l'eût oublié. Cette paix profonde, & ces délices en Dieu dont il jouïssoit, avoient pour lui des charmes infinis. On ne quitte pas facilement les exercices de Marie quand on les a goûtés, pour reprendre ceux de Marthe. Il fut plus d'une fois sur le point de congédier ces incommodes amis : mais une chose l'obligea malgré lui de consentir à leurs desirs.

Il souffroit alors toutes les aigüeurs d'une extrême pauvreté. Les déserts de la Champagne, differens de ceux de la Thébaïde & de l'Egypte, ne produisent point de palmiers qui fournissent le vêtement & la nourriture, secours si nécessaires à des Solitaires qui ne possèdent rien des biens de ce monde. Abeillard privé de ces avantages, avoit à peine un peu de pain bis

pour sa subsistance, & celle de son compagnon. Il étoit d'ailleurs si exténué par son application à la prière & à l'étude, qu'il se trouvoit hors d'état de cultiver la terre, ou de gagner sa vie par quelque travail de ses mains. Il n'avoit pas comme S. Benoît un Moine dans le voisinage qui lui apportât à manger, ni un corbeau, comme le Prophete Elie, qui eût soin de sa nourriture. Aller quêter, il en avoit honte, & ne pouvoit s'y résoudre. Si bien qu'il se trouvoit à peu près dans la même situation, qui faisoit dire à ce serviteur de l'Évangile, *Fodere non valeo, mendicare erubesco.*

Toutes ces considérations l'obligent de reprendre encore ses anciens exercices pour se procurer les choses nécessaires à la vie. La Providence qui lui envoioit un si grand nombre d'Auditeurs, sembloit marquer que c'étoit le moïen qu'elle lui mettoit entre les mains pour subvenir à ses besoins. Il s'en servit, mais d'une maniere si chrétienne & si religieuse, que tout ce que l'Histoire nous apprend de la sobriété, du dépouillement, & du mépris du

Il y est obligé d'enseigner encore la Théologie.

monde des anciens Philosophes; n'approche pas de la vie qu'Abeillard & ses disciples menotent dans ces déserts : elle auroit été capable de causer de la jalousie à un Diogene.

Ep. cal.
s. II.

Chacun se fit une petite cabanne de jonc sur le bord du ruisseau. Leur lit n'étoit qu'un peu de paille; leur table quelques gazons élevez les uns sur les autres; leur nourriture du pain bis, & des herbes telles qu'on les trouve à la campagne; leur boisson de l'eau pure. On ne voyoit-là aucun de ces divertissemens, dont il semble que la jeunesse ne puisse se passer. On n'y entendoit ni chansons, ni instrumens, ni rien qui fût capable d'amollir l'ame en corrompant les sens. On se levoit avec le soleil, & l'on se reposoit lorsqu'il avoit retiré sa lumière. Les premices du jour étoient consacrez à Dieu par la priere dans la Chapelle. On y chantoit des pseaumes à sa louange, puis on alloit entendre les excellentes leçons de Théologie & de Morale qu'Abeillard faisoit sous un arbre au milieu du bois qui lui servoit de sale.

Ce fut alors qu'il composa son traité de Morale (a), pour rendre sa Philosophie complete, dont il n'avoit encore proprement enseigné que la Dialectique. Il l'intitula, *Connois-toi toi-même* ; parce que dans ce Livre il ne parle que des mœurs, des passions de l'homme, des vices & des vertus, de la grace & du mérite. Cet Ouvrage eut cours dans le monde, & pénétra jusques dans les lieux les plus écartez. Il paroît que S. Bernard l'avoit lu (b). On s'est long-tems flatté qu'on en trouveroit quelque exemplaire dans les Bibliothèques : mais après de longues recherches on se voit obligé, dit M. Duchesne (c), de croire qu'il est perdu. Cependant on vient de nous annoncer par un imprimé rendu public, qu'il se trouve en An-

(a) Il est fait mention de ce Traité dans le 2. & le 3. Livre du Commentaire sur l'Épître aux Romains, composé par Abeillard, & qui se trouve parmi ses œuvres.

(b) Voyez les Lettres 118. & 192. de ce Saint ; c'est-là où il parle de cet Ouvrage.

(c) *Hæc Ethica quamvis diligentissimè perquisita, nec inventa adhuc, nec reperta est. Quer. cet in not. ad Abeil.*

gleterre manuscrit dans la Bibliothèque de Thomas Gal, còd. 253. & dans celle de Bodley, num. 7.

Quoiqu'il en soit, les Scavans auroient sujet de le regretter, si S. Thomas n'avoit depuis suppléé à cette perte par sa seconde; car il semble qu'il ait imité Abeillard, traitant néanmoins les matieres avec un style plus sec & plus scolastique.

Ce qui se passoit dans cette admirable solitude du Paraclet, ne put être long-tems caché. On y accouroit de toutes parts, & le nombre des disciples d'Abeillard augmentoit tous les jours. Il s'en trouva dès la premiere année jusqu'à plus de six cens, suivans tous les mêmes loix & la même austerité de vie, occupez uniquement des grandes vérités que leur maître leur enseignoit. Vous les auriez plutôt pris pour des Anachorettes, que pour des Ecoliers de Philosophie.

Ep. cal.
c. 11.

On lui fait
bâtir une
Chapelle
plus spacieuse.

La petite Chapelle qu'Abeillard avoit construite dès les commencemens, n'étant pas capable de les contenir, ils en firent bâtir une plus spacieuse & plus solide, qui pouvoit

passer pour une Eglise. Elle fut dédiée au Saint-Esprit, & dès ce moment porta le nom de Paraclet pour les raisons que nous avons déjà dites. Ils y ajoutèrent d'autres bâtimens pour leur maître & pour eux, firent cultiver les terres qui lui appartennoient, par la donation que le Comte de Champagne lui en avoit faite, & prirent tellement soin de sa personne, qu'il ne se mêloit plus que de servir Dieu, & d'étudier pour se rendre encore plus capable de les instruire. Eux de leur côté se crurent obligez pour le consoler de la perte de son repos & de sa liberté, de pourvoir au nécessaire de la vie.

*Amboës. Pref.
Apolog.*

Pendant qu'ils jouïssent tous de ces chastes délices & d'une aimable tranquillité, la jalousie plus dure que l'enfer, se reveilla dans le cœur des Professeurs de Reims. Ayant appris que cet homme qu'ils avoient crû réduit au silence après l'avoir fait condamner dans un Concile, & contraint de brûler de sa propre main ses écrits, étoit encore plus honoré que jamais; que du fond de son désert son nom voloit de toutes

XXXIV,
Nouvelle
persécution que lui
suscitent
les Doc-
teurs de
Reims.

parts, & que chacun pour devenir son disciple, abandonnoit les commoditez de la Ville, & se rangeoit avec plaisir sous l'autorité de ses loix, ils en furent pénétrez de douleur. Ce degré de gloire où ils le virent élevé malgré tous leurs efforts & la désertion de leurs écoles, leur fit penser à de nouveaux moïens pour le perdre. Trop foibles par eux-mêmes, ils chercherent l'appui de deux puissans personnages qui brilloient alors par leur vertu & leur mérite. L'un étoit le Restaurateur de la vie primitive des Chanoines Reguliers, maintenant connu sous le nom de S. Norbert ; l'autre, de la vie Monastique, appelé Bernard, Abbé & Fondateur de Clairvaux, que l'Eglise a mis depuis au rang des Saints.

Ces deux illustres Abbez étoient puissans en œuvres & en paroles, ils avoient beaucoup de crédit dans le monde, qui les considéroit comme deux Apôtres que Dieu avoit fait naître en ce siècle pour ranimer la piété des Fidels. Ces jaloux Théologiens s'étant insinuez auprès de ces deux grands hommes, les

Ep. cal.

c. 12.

Ils pré-
viennent
S. Norbert
& S. Ber-
nard contre
lui,

prévinrent fortement contre Abeillard, & sur-tout S. Bernard, qui plein de zele pour la Religion, s'animoit aisément, dit un des plus saints & sçavans Religieux de son Ordre (a), contre ceux qu'on disoit avoir des sentimens opposez à la pureté de la Foy.

Ces deux Abbez malheureusement prévenus, userent ainsi de tout leur crédit pour ruiner la réputation d'un homme estimable par sa vertu & son mérite. Ils attaquèrent ses mœurs, & rendirent sa croyance suspecte. Trompez qu'ils étoient, ils trompoient les autres; car il ne faut pas croire que des Saints aient eu dans cette grande affaire d'autres vûes que celles de la gloire de Dieu & le maintien de la Religion. Leur zele à la vérité étoit

Dupin 12.
siccl. p. 368.

(a) C'est Othon Evêque de Frisengen, qui en parle ainsi dans son Histoire : *Constat eum ex Christianæ Religionis fervore fuisse zelotipum, & ex habituali mansuetudine, credulum, ut magistros qui humanis rationibus, & seculari sapientiæ confidenter nimium inhærebant, abhorreret, & de talibus sinistram quid recitanti, facile aurem præberet.* L. 1. de gest. Frider. c. 47. M. d'Argentré en parle de même dans son Hist. de Bret. l. 3, c. 59.

recommandable ; mais il n'étoit pas ici selon la science , puisque la vie d'Abeillard depuis sa conversion , ne cédoit en rien à celle des Religieux de Clairvaux & de Prémontré.

A l'égard de sa foi , elle a toujours été si pure , que jamais Docteur n'a été plus que lui soumis à l'Eglise. S'il s'est trouvé quelque erreur dans ses écrits , ce que nous examinerons dans la suite ; elle n'a pas été dans son coëur ni dans son esprit , toujours disposé à croire tout ce que l'Eglise décideroit , aux dépens même de son honneur , comme il l'a fait voir plus d'une fois. Mais les hommes pour être Saints , ne sont pas exempts de faiblesse , tant qu'ils sont en cette vie ; ils sont , dit S. Ambroise , sujets comme les autres à la prévention , & même plus que les autres , quand on a l'adresse de les surprendre par le spécieux prétexte de l'honneur de Dieu & du bien de son Eglise.

XXXV.

On l'accuse d'hérésie pour avoir

La première querelle que ces Théologiens , soutenus par ces deux Abbez , firent à Abeillard , fut au sujet

sujet du nom de Paraclet (*a*) dédié son
 qu'il avoit donné à son Eglise. Ils Eglise au S.
 trouverent à redire à cette inscrip- Esprit.
 tion, & prétendoient qu'on ne pou-
 voit pas dédier une Eglise au seul
 Saint-Esprit. On riroit à présent
 d'une telle accusation; tant de Tem-
 ples, tant d'Autels qui sont main-
 tenant dédiés au Saint-Esprit, en
 feroient voir le ridicule. Elle étoit
 néanmoins considérable en ce tems-
 là, ou par la nouveauté du fait, ou
 par le peu de lumières qu'on avoit
 alors sur ces matieres. Notre sça-
 vant Théologien fut réduit à se dé-
 fendre par écrit, & on peut dire
 qu'il les battit en ruine.

Premierement il leur fit voir que

(*a*) Il s'est élevé autrefois de grandes dis-
 putes sur ce mot, pour voir s'il falloit dire
 Paraclet ou Paraclit. Et nous voyons dans
 l'Histoire un Chanoine de Chartres interdit
 par son Evêque, pour avoir prononcé à la
 sainte Messé Paraclet, au lieu de Paraclit.
 Cependant malgré tous les dechainemens
 de M. Thiers contre le mot de Paraclet, je
 le croi plus orthodoxe que Paraclit, parce
 que Paraclet ne veut jamais dire que Con-
 solateur, au lieu que Paraclit, *Paraclitos*,
 signifie un infâme. Voyez le traité du sieur
 Thiers, de *retinenda voce Paraclitus*.

Abeillard
se justifie &
confond ses
ennemis.

le nom de Paraclet peut convenir aux trois Personnes de la sainte Trinité ; que le Pere & le Fils sont Consolateurs aussi-bien que le Saint-Esprit ; puisque c'est du Pere dont l'Apôtre a parlé, lorsqu'il a dit : *Beni soit Dieu, & le Pere de Notre Seigneur Jesus-Christ, le Pere des misericordes, & le Dieu de toute consolation, &c.* que c'est du Fils, dont Jesus-Christ a parlé (a), lorsqu'il a dit à ses Apôtres : *Mon Pere vous enverra un autre Consolateur.* Qu'ainsi chaque Personne de la sainte Trinité étant Dieu, Tout-puissant, juste, misericordieux, &c. elle est aussi Paraclet ou Consolateur ; par consequent c'est dédier une Eglise à la sainte Trinité, que de la dédier au Paraclet.

2. Cor. c. 1.

Joan. 14. 16.

Mais quand ce nom ne conviendrait qu'à la troisième Personne de l'adorable Trinité, que nous appel-

(a) Jesus-Christ ne pourroit pas appeller le Saint-Esprit un autre Consolateur, qu'en supposant qu'il est lui-même Consolateur. C'est pourquoi S. Jean dans sa premiere Epître ch. 2. dit que Jesus-Christ est notre Consolateur ou notre Avocat auprès du Pere.

lons le Saint-Esprit; il leur montre qu'on pourroit encore lui dédier des Temples à plus juste titre, qu'on n'en dédie à la Croix, au saint Sépulchre, à saint Pierre & à d'autres Saints, & les pousse étrangement là-dessus; jusqu'à leur faire voir que les Payens étoient plus éclairés qu'eux sur cette matière, puisqu'ils ne consacroient jamais de Temples qu'à la Divinité à qui ils offroient des sacrifices, comme la raison le demande.

*Abeil. ep. 1
c. 11.*

Il passe plus avant, & leur prouve que si on vouloit entrer dans la pensée de S. Paul, & dans l'esprit primitif de l'Eglise, les Chrétiens ne devroient proprement consacrer leurs Temples qu'au Saint-Esprit, puisque ce grand Apôtre ne parle de Temple que pour l'attribuer à cette adorable Personne de la sainte Trinité. Chaque Fidele selon lui, est le Temple du Saint-Esprit qu'il habite avec complaisance. Notre ame, notre corps, notre cœur est son Temple; l'Eglise est son Temple où il repose. Tout ce qui s'y fait, s'y fait en son nom & par sa vertu. Si le Baptême nous fait enfans de

1. Co. c. 6.

Dieu, c'est par l'eau & par le Saint-Esprit. Si la Confirmation nous rend parfaits Chrétiens, c'est par l'infusion des dons du Saint-Esprit. Il parcourt ainsi tous les Sacremens, & prouve qu'ils sont ou en eux-mêmes, ou dans leurs effets, des opérations du Saint-Esprit. Il conduit l'Eglise, dit-il, il la gouverne, il l'instruit, il la protège, il la console, il préside à toutes ses décisions, & la rend triomphante de ses ennemis. Quel mal aurions-nous donc fait, conclut-il, quand nous aurions consacré un Temple matériel, à celui qui s'en consacre tous les jours un si grand nombre de spirituels au milieu de nous? Il avoue néanmoins que ce n'étoit pas son intention, mais seulement de témoigner à Dieu sa reconnoissance pour toutes les consolations qu'il en avoit reçues en ce lieu; non pas qu'il ne crût pouvoir consacrer son Eglise au Saint-Esprit, mais parce que ce n'étoit pas alors la coutume (a).

(a) Saint Fulgence dans les dix Livres qu'il avoit composés contre un célèbre Arien nommé Fabien, & dont il ne nous reste

Ses adversaires virent bien qu'il ne leur étoit pas avantageux de disputer contre un homme si fort en raisons, & que loin de l'abattre, ils ne feroient que relever sa gloire, en lui procurant les moïens de faire paroître son esprit & son érudition. Ils se contenterent donc de le déclamer sous main auprès des particuliers, & sur-tout de se servir à propos de mauvaises impressions qu'ils avoient données de lui à S. Norbert & à S. Bernard.

Ils ont recourus aux calomnies, & lui enlèvent par-là presque tous ses amis.

En effet, comme ces deux Apôtres parcouroient presque tout le monde, prêchant par-tout la pénitence, ils ne manquoient pas dans leurs sermons de faire d'affreux portraits (a) d'Abeillard qu'ils ne que des fragmens, avoit déjà éclairci cette question. Car dans le premier il fait voir que la qualité de Consolateur convient au Pere & au Fils, aussi-bien qu'au Saint-Esprit. Et dans le quatrième, il montre que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit sont également adorables, par conséquent qu'on peut leur offrir des sacrifices, & leur dédier des Temples qui sont les marques de notre adoration.

(a) *Utrique illi duorum ejusmodi Ordinum propagatores, fellis & acrimoniae pleni fuerunt in Abalardum. Quercet. in not. ad ep. 1. Abeil.*
p. 1178.

Abeil. ep. I.
c. 12.

connoissoient pas , & qu'ils n'avoient jamais vû. Ils exhortoient les peuples à l'éviter , non-seulement comme un homme dangereux , dont la vie déréglée ne pouvoit donner qu'un mauvais exemple , mais encore comme un hérétique dont les sentimens étoient corrompus ; car ils en vouloient également à sa conduite & à sa foi. Ils finissoient en versant des larmes sur son malheur , & conjuroient leurs Auditeurs de prier Dieu pour sa conversion.

Bereng.
Apol. pro
Abeil.

Mais en le pleurant , ils le perdoient de réputation , & lui enlevoient tous ses amis. En peu de tems l'infortuné Abeillard s'aperçut qu'il étoit presque abandonné de toute la terre : & ceux , qui pour le mieux connoître , ne densoient pas dans le piège , étoient réduits à garder le silence sans oser lui prêter aucun secours , tant on appréhendoit d'encourir l'indignation d'un parti si puissant & si accrédité.

Abeil.
Ibid.

Désolation
où se trou-
ve Abeil-
lard dans

Un voyageur aux pieds duquel tombe subitement un bruiant tonnerre , ne sçauroit être plus surpris que le fut le pauvre Abeillard au

renversement de sa fortune. Ce dé- cette per-
 chaînement si prompt & si univer- sécution.
 sel abbatit son courage. Ses lumieres
 s'obscurcirent, ne sçachant plus
 quel parti prendre. L'allarme & *Ibid.*
 l'inquiétude l'accompagnoient nuit
 & jour. Parloit-on d'une assemblée
 Ecclésiastique, il la tenoit aussi-tôt
 contre lui, & eroyoit à toute heure
 se voir cité à quelque Concile, pour
 y être traité comme il l'avoit été à
 Soissons. L'idée de cette Assemblée
 tumultueuse, & celle de quantité
 d'autres où avoient été condamnez
 des innocens, lui persuadoient en-
 fin qu'il alloit se trouver errant de
 maison en maison, de Province en
 Province; il ne voyoit plus dans
 toute l'Histoire qu'un S. Athanase,
 dont l'exemple pût lui être de quel-
 que consolation, ou qui l'empêchât
 de dire qu'il étoit le plus malheu-
 reux des humains qui eût jamais
 paru sur la terre.

Dans ce cruel état, il pensa mille
 fois quitter les terres des Chrétiens
 pour aller vivre chrétiennement
 parmi les Turcs & les Barbares. J'y *Ibid.*
 trouverai au moins plus de repos,
 disoit-il; & si les calomnies de mes

ennemis m'y poursuivent, elles ne serviront qu'à faire croire aux Infidèles qu'étant un mauvais Chrétien, ils n'auront pas de peine à m'engager dans leur secte pour peu qu'ils me ménagent. Ainsi la fureur de mes adversaires me sera utile en ce Pais-là : & parmi les Chrétiens tout conspire à ma perte.

XXXVI.
Il est fait
Abbé de S.
Gildas.

Ep. cal.
c. 13.

Il en étoit réduit à ces extrêmités, lorsque Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui, ou qui souffrent pour la justice, le retira de cette extrême affliction par des voies dont il se doutoit le moins. L'Abbé de S. Gildas de Ruys en Bretagne, vint à mourir : & ses Religieux qui étoient de l'Ordre de S. Benoît, l'élurent tous d'un commun consentement pour leur Abbé, sans le connoître que de réputation.

On prétend que le Duc de Bretagne dont il étoit né sujet, jaloux de la gloire de la France, qui possédoit alors tout ce qu'il y avoit de Sçavans dans l'Europe, leur inspira ce choix pour le revendiquer par ce bienfait, & l'engager par cette marque d'estime à venir passer le reste de ses jours dans ses Etats. Au

moins est-il sûr que le Prince eut part à cette élection, puisqu'Abeillard lui-même en convient. Les Religieux demandèrent la confirmation de leur choix à l'Abbé de S. Denis & à sa Communauté, qui y consentirent par des motifs assez differens; & les députez de l'Abbaye de S. Gildas en vinrent apporter la nouvelle à Abeillard dans sa retraite du Paraclet. *ibid.*

Sa surprise fut grande. Cependant comme l'ambition ne l'avoit jamais dominé, & qu'il ne pensoit qu'à servir Dieu dans les saints & utiles exercices dont il s'occupoit; il fut tenté plus d'une fois de renvoyer ces députez, de remercier le Duc & les Religieux de S. Gildas de l'honneur qu'ils lui faisoient, & de leur marquer qu'il se contentoit de l'état de simple Religieux où il se trouvoit. Mais la persécution qu'il souffroit, arrêta ces sentimens d'humilité: & regardant le poste où la Providence l'élevoit, dans un Pais éloigné, & presque inconnu à ses ennemis, comme un moïen qu'elle lui présentoit pour le mettre plus à

250 LA VIE D'ABEILLARD.
couvert de leurs coups ; il se rendit aux instances qu'on lui faisoit, laissa la conduite du Paraclet à deux de ses plus intimes amis , & fut prendre possession de l'Abbaye de S. Gildas.

Fin du second Livre.





SOMMAIRE

D U

TROISIE'ME LIVRE.

1. *E*tat déplorable de l'Abbaye de S. Gildas, lorsqu'Abeillard y arriva. II. Il prend la résolution d'y mettre la Réforme : les Religieux l'en empêchent par des voies iniques. III. Désolation où se trouve Abeillard. IV. Origine de l'Abbaye du Paraclet. Causes de cet établissement. Suger forme le dessein de s'emparer d'Argenteüil. V. Abeillard retire Heloise d'Argenteüil. VI. Il la met en possession du Paraclet. Cette donation est confirmée par le Pape. VII. Abeillard va secourir les Religieuses du Paraclet.

L 6

Abondance des biens qu'il leur procure. VIII. Conduite édifiante d'Héloïse dans le gouvernement de ce nouveau Monastere. IX. Abeillard conçoit le dessein de consacrer le reste de ses jours au service des Religieuses du Paraclet. On en murmure dans le monde. Injustice de ces médisances. X. Il se renferme dans S. Gildas, & compose son traité des Hérésies. Analyse de cet Ouvrage. XI. Il refute des Chanoines Reguliers qui avoient écrit contre l'Ordre Monastique, & contre la Philosophie. XII. Son Commentaire sur l'Épître aux Romains. Suite des persécutions que lui font les Moines de son Abbaye. Ils tâchent de l'empoisonner. Réflexions d'Abeillard sur cette conduite de ses Religieux.



LA VIE
DE PIERRE
ABEILLARD.

ABBE' DE S. GILDAS
DE RUIS,
ORDRE DE S. BENOIST;
ET CELLE
D'HELOÏSE
SON EPOUSE,

PREMIERE ABBESSE DU PARACLET.

LIVRE TROISIEME.



BEILLARD revêtu de la
qualité d'Abbé à l'âge de
quarante-sept ou qua-
rante-huit ans, n'en fut ni
plus heureux ni plus tranquille. Le

I.
Etat déplo-
rable de
l'Abbaye
de S. Gildas

lorsqu'A-
beillard y
arriva.

malheur le suivoit par-tout. Sa vie, qui dans l'ordre de la Providence, ne devoit être qu'une croix continue, & un tissu de persécutions, en trouva dans Ruys qui passent l'imagination. Tout ce que S. Benoît endura de la part de ses Religieux & de ses voisins, n'approche pas de ce que les Moines de Saint Gildas firent souffrir à leur nouvel Abbé; si bien qu'on peut dire que cette dignité ne fit qu'ajouter à une persécution étrangère, une persécution domestique d'autant plus dangereuse, qu'il ne pouvoit l'éviter, & qu'il avoit à faire à des gens barbares, qui n'avoient pas les premiers sentimens d'humanité.

Quercet.
in not. ad
ep 1. Abeil.

L'Abbaye de S. Gildas, surnommée de Ruys, pour la distinguer d'une autre Abbaye de S. Gildas dans le Diocèse de Nantes, est la plus ancienne qu'il y ait en Bretagne, puisqu'elle a été fondée par S. Gildas le Sage, Abbé d'un Monastere d'Angleterre, au tems de Chilperic, fils de Meroué, Roy de France dans le sixième siècle. Elle est située sur une éminence au bord de la mer, dans un Bourg qu'on

appelle Ruys, du Diocèse de Van-
 nes (a). Et quoiqu'elle soit aujour-
 d'hui fort régulière par les soins des
 Religieux de la Congrégation de *Gall. Chr.*
 S. Maur, qui y ont été introduits *tom. 4. V.*
 en 1649. il faut avouer que dans le *Paracles.*
 douzième siècle c'étoit plutôt une
 Synagogue de Satan, qu'une Mai-
 son Religieuse. Les Moines y vi-
 voient dans un libertinage public.
 Ils avoient partagé entr'eux les
 biens du Monastère; chacun avoit
 son ménage particulier; & ce qu'ils
 pouvoient piller au-delà de leur
 contingent, étoit pour entretenir
 leurs femmes & leurs enfans. Le jeu,
 la chasse, l'yvrognerie, le brigand-
 age, faisoient leurs occupations
 journalières: à peine voyoit-on sur
 eux quelques marques qui les dis-
 tinguât des gens du monde.

Pour comble de malheurs, le *Abeil. ep. 24*
 Seigneur du lieu, que les Ecrivains *c. 13.*
 de ce tems traitent de petit tyran,
 s'étoit emparé des terres de l'Ab-

(a) M. Dupin n'y pensoit pas, lorsque
 dans son 12. siècle p. 368. il a dit que S.
 Gildas de Ruys est dans le Diocèse de Nan-
 tes. Il confond S. Gildas de Ruys, avec S.
 Gildas des Bois,

baye qui étoient le plus à sa bienféance, & se prévaloit du déreglement des Moines pour se maintenir dans son usurpation. Il en ufoit même à leur égard d'une maniere insolente, ravageant & emportant de l'Abbaye tout ce qu'il trouvoit à son usage. Personne n'osoit s'y opposer, il avoit toujours la canne levée : & si quelquefois il échappoit une plainte à ces malheureux, les mauvais traitemens suivoient de près les menaces ; sûr de leur silence, dans la crainte où ils étoient qu'il ne fit connoître leurs désordres au Prince ou aux Magistrats.

Sur ce pied il est aisé de juger du reste de l'Abbaye, de la maniere que le service Divin s'y faisoit, de l'état des lieux réguliers, & de l'estime qu'on avoit dans le país pour ces indignes Moines. Un honnête homme destiné à les gouverner, ne devoit attendre que des croix & des persécutions infinies.

II.

Il prend la
résolution
d'y mettre
la Réforme.

Telle étoit l'Abbaye de S. Gildas de Ruys, lorsqu'Abeillard en prit possession. Cet état déplorable l'affligea d'autant plus, qu'il n'entendoit point la langue du país. On y

parloit bas-Breton, & lui qui étoit de Nantes n'avoit aucune connoissance de cet Idiome. Pour surcroît de douleur il s'apperçut que le peuple étoit barbare (a), rustique, & comme incapable d'être policé, n'ayant gueres fait jusqu'alors usage de sa raison.

Notre nouvel Abbé pour se faire entendre à ses Moines, leur parloit latin, & la plûpart ne l'entendoient pas. Par sa conduite sage & régulière, par quelques termes du païs qu'il avoit appris depuis qu'il y étoit; & par d'autres signes dont il se servoit pour expliquer sa pensée, ils comprirent pourtant qu'il désiroit les réformer. Il n'en fallut pas davantage à ces hommes depravez pour conjurer sa perte: & delà partit tout ce qu'il eut à souffrir dans ce lieu.

(a) *Terra quippe barbara, & terra lingua mihi incognita erat, & turpis atque indomabilis illorum Monachorum vita, omnibus ferè notissima, & gens terre illius inhumana atque incompressa.* Abeil. ep. 1. c. 13. S. Jérôme en parle à peu près de même, lorsque dans son Liv. 3. contre Jovin. il dit qu'en passant par la Bretagne, il vit des peuples si féroces & si barbares, que la plûpart se nourrissoient de chair humaine.

Abeil. ep.
1. c. 13.

Dans cette triste situation Abeillard considéroit devant Dieu ses obligations. Si j'entreprends, disoit-il, comme j'y suis obligé, de les ranger à leur devoir, ma perte est assurée, je ne puis éviter la mort ; & si je les laisse dans leurs déreglemens, je me damne avec eux. Dans cette extrémité il avoit recours à la priere, & gémissoit en la présence du Seigneur : mais il ne trouvoit aucune issue à tous les maux dont il étoit environné, il ne voyoit pas même par où il pourroit commencer à mettre quelque ordre dans sa Maison.

Les Reli-
gieux l'en
empêchent
par des
voies ini-
ques.

D'abord il tenta de réduire ses Religieux en Communauté : mais après avoir méprisé ses exhortations & ses prieres, ils lui en ôtèrent le moyen ; car s'étant saisis des fonds & des revenus du Monastere, ils firent leur paix avec le Seigneur qui les persécutoit, & l'engagerent à envahir la portion de l'Abbé, afin que se voyant sans ressource, & n'ayant pas de quoi vivre, il fût réduit à s'en retourner en France, ou obligé d'abandonner son projet de Réforme.

Ils s'aviserent encore d'un autre stratagème pour augmenter son *ibid.* chagrin, & pousser sa patience à bout. Ils venoient donc chaque jour le trouver en troupes, & d'un air insolent lui disoient que puisqu'il vouloit les obliger de vivre en commun, c'étoit à lui à pourvoir à tous leurs besoins. Alors l'un lui demandoit une robe, un autre des habits d'hyver, celui-là du linge, celui-ci autre chose, tout ce qu'ils s'avoient enfin ; & leur conclusion étoit qu'ils viendroient tous ce jour-là dîner chez lui ; que s'ils n'y trouvoient pas tout ce qu'il leur falloit, ils sçauroient bien s'en dédommager d'ailleurs. En même tems le Seigneur avec lequel ils s'entendoient, envoyoit ses gardes & ses valets tout saisir chez l'Abbé, comme autant de choses qui appartenoient, disoient-ils, à leur Maître. C'est ainsi qu'Abeillard passa ses premières années dans S. Gildas.

Malheureux que je suis, s'écrioit-
 il souvent, falloit-il pour éviter des
 maux incertains, ou du moins qui
 étoient encore éloignez, me précipi-
 ter dans un abîme de miseres, &

III.

Désola-
 tion où se
 trouve
 Abeil-
 lard.

„ dans un état aussi déplorable ! J'ai
„ fait comme un homme , qui pour
„ éviter un coup d'épée qu'on lui va
„ décharger sur la tête , se jetteroit
„ dans un précipice , & embrasseroit
„ une mort assurée dans la crainte
„ d'une incertaine. A la vérité je souf-
„ frois en France par la persécution
„ de mes ennemis : mais quelle com-
„ paraison de mes maux de ce tems-
„ là , avec ceux qui m'accablent au-
„ jourd'hui ! Alors j'étois de quelque
„ utilité à l'Eglise , je formois dans
„ les sciences & dans la piété grand
„ nombre de jeunes Ecclésiastiques
„ qui m'écoutoient avec docilité , &
„ qui profitoient de mes leçons ; je
„ travaillois en même-tems à ma per-
„ fection ; ici je ne fais rien ni pour
„ moi ni pour les autres. Je prêche ,
„ & personne ne m'écoute ; j'exhorte ,
„ je prie , je conjure , & l'on se moc-
„ que de moi ; je ne fais aucun fruit
„ ni pour le tems , ni pour l'éternité ;
„ ma vie est tous les jours en danger ,
„ & mon salut encore davantage.
„ Plût à Dieu que tous ceux que l'am-
„ bition possède , & qui cherchent
„ avec tant d'avidité des dignitez &
„ des charges , éprouvassent quelque

chose de ce que je souffre aujourd'hui ! Il n'en faudroit pas davantage pour les guérir éternellement de cette malheureuse passion.

D'autrefois il regrettoit de n'avoir pas exécuté le dessein qu'il avoit eu de se retirer chez les Infidèles, qui lui paroïssent plus supportables que ses Moines. La dissolution de leur vie lui faisoit horreur ; il frémissoit quand il considéroit dans quel excès de corruption l'homme tombe, lorsqu'il a une fois abandonné Dieu, & la pratique de ses Loix toutes saintes. Car il n'y avoit gueres plus de cent ans (a) que son Abbaye étoit un lieu d'édification, lorsqu'après que les Normans l'eurent ravagée, Geofroi Duc de Bretagne y fit venir des Religieux de Fleuri pour la rétablir au commencement du onzième siècle. Le Bienheureux Felix qui en avoit été alors premief Abbé, y avoit établi une vie angélique ; & à présent il la voyoit réduite à l'état où se trouvoit le Temple de Jeru-

Anonim. in vit. S. Gild. apud Quer-

(a) Ce rétablissement de l'Abbaye de Saint-Gildas est marqué par les Auteurs en l'an 1008.

saïem, lorsque Jesus-Christ reprochoit aux Juifs, que d'une maison de prieres ils en avoient fait une retraite de voleurs & de brigans.

Encore s'il eût trouvé dans le Païs quelque personne pour le consoler, & qui eût été capable de lui donner conseil, les peines où il se trouvoit auroient pû diminuer : mais tous les habitans, dit-il, étoient si grossiers & si féroces, la plupart sans Dieu & sans Loi, qu'il n'étoit pas possible à un honnête homme d'avoir aucune relation avec eux. Ce pauvre Abbé étoit ainsi réduit à trouver sa consolation en Dieu seul, & à ne prendre conseil que de lui.

Ep. cal.
c. 13.

Le souvenir de son cher Paraçlet augmentoit sa douleur. Celieu où il avoit reçu tant de graces & de consolations, & où l'on célébroit tous les jours le service Divin avec tant de ferveur & de majesté, se représentoit à ses yeux déservi par un seul Prêtre (a) ; le revenu

(a) Cette circonstance tirée des propres écrits d'Abeillard, fait voir que Dom Felibien s'est trompé, lorsqu'il a avancé dans son Histoire de S. Denis p. 148. qu'Abeil-

ne suffisant pas pour en entretenir davantage ; car cette multitude de Philosophes qui vivoient sous ses loix, & qui par leurs libéralitez contribuoient beaucoup à rendre ce Temple auguste, s'étoient retirez chez eux après le départ de leur incomparable maître. C'étoit donc encore avec larmes qu'il demandoit à Dieu de lui faire naître les moïens de soutenir l'honneur de cette

- Eglise, édifiée en mémoire des dons ineffables dont il avoit été rempli dans cette solitude.

La désolation de ses disciples, lorsqu'il les eut abandonnez, se joignoit encore à ses peines. En effet un cœur aussi-bien fait que le sien, ne pouvoit y être insensible. Ces Philosophes firent retentir leurs cris dans tous les bois du voisinage, ils s'abandonnerent à la douleur ; & comme s'ils eussent appréhendé que le souvenir ne s'en perdît avec leur vie, ils eurent soin d'en infor-

lard en partant pour Ruys, avoit laissé la Maison du Paraclet à Heloise. Il est certain qu'elle n'y vint que plusieurs années après, comme on le verra dans la suite de cette vie.

mer la posterité par des poèmes & des élégies qu'ils firent voler de toutes parts. C'est-là qu'ils décrivent avec les termes les plus tendres & les plus touchans l'affliction dont ils étoient pénétrez. Il nous en reste encore une de la façon d'un Poitevin nommé Hilaire, qui est inserée dans les œuvres d'Abeillard.

IV.
Origine de
l'Abbaye
du Para-
clet.

Tandis que toutes ces pensées rouloient dans son esprit, la Providence lui fournit l'occasion de satisfaire sa piété, & d'établir dans le Paraclet une Communauté de saintes Religieuses dont Heloise fut Abbessé. Pour mieux comprendre ce fait historique que les Ecrivains Ecclesiastiques n'ont pas éclairci, il faut prendre la chose de plus haut, & retourner à l'Abbaye d'Argenteuil que nous avons quittée dès le commencement du second Livre de cette Histoire.

Après qu'Heloise y eut prononcé ses vœux, plutôt pour obéir à son Epoux, que pour plaire à Dieu; elle ne laissa pas par un principe d'honneur qui est naturel aux grandes ames, d'observer toutes les loix de son état avec exactitude, & de

de devenir pour ses sœurs un modèle de régularité. Un si grand exemple, avec les rares qualitez qu'elle avoit, qui la rendoient d'ailleurs fort propre au gouvernement, porterent son Abbessse à la mettre à la tête de sa Communauté en qualité de Prieure, quoiqu'elle n'eut pas encore vingt-huit ans. Elle s'acquitta de cet emploi avec beaucoup d'édification. Son éloquence naturelle, & cette profonde érudition qu'elle avoit acquise, la firent briller dans cette charge. Elle se servit de ses talens pour instruire, pour exhorter, & pour cultiver la piété de ses sœurs qui l'admiroient, lorsqu'elle parloit en public. Mais il faut avouer qu'elles ne sçurent pas profiter de ses instructions, puisque nous voïons que la Maison d'Argenteuil étoit alors si déréglée, que les Religieux de S. Denis prirent ce prétexte pour les en chasser, & s'y introduire eux-mêmes.

Outre les licences de ces filles, ils alléguoient un droit fort ancien sur cette Abbaye. Mais il y a de l'apparence que ce droit eut souf-

fert prescription, & que les Religieuses se feroient maintenues dans leur Monastere malgré le crédit de Messieurs de Saint-Denis, & le violent désir qu'ils avoient de s'emparer d'Argenteüil, si elles eussent été plus sages. Le Pape & le Roy informez de leur mauvaise conduite, ne leur furent point favorables. Après quelques procédures, ils adjugerent l'Abbaye à leurs parties adverses. Il fallut sortir. Voici en peu de mots comment l'affaire se passa, & le fond des prétentions de l'Abbé & des Religieux de Saint Denis.

Cause de
cet établis-
sement.

Lorsque le noble Chevalier Hemeric (a), & Mumma son épouse, eurent fondé l'Abbaye d'Argenteüil dans une de leurs terres où elle est encore aujourd'hui, ils déclarerent par le contrat de la fondation, qu'ils faisoient ce présent au glorieux martyr de Jesus-Christ, Monsieur Saint Denis, comme on parloit alors, & que l'Eglise & le

(a) Les Auteurs diversifient fort ces noms. Hemeric est appelé chez quelques-uns Hermenric, & Mumma est nommée dans quelques chartres Mummana.

Monastere d'Argenteüil, avec toutes ses dépendances, lui appartien-
droient. Ils renouvelèrent cette
déclaration par leur testament, &
la firent confirmer par le Roy Clo-
taire III. sur la fin du septième sié-
cle. Mais soit que les premiers Reli-
gieux d'Argenteüil fussent bien-tôt
déchus de leur ferveur, ou que ceux
de Saint Denis n'eussent pas soin
d'entretenir un nombre suffisant
pour y vivre avec régularité; il ar-
riva quelque cent ans après, que
Theodrate (a) fille de Charlema-
gne, ayant témoigné à son pere
qu'elle n'avoit point d'inclination
pour le mariage, & qu'elle vouloit

(a) Il faut prendre garde de la confondre,
comme fait M. Dupin, avec une autre
Theodrate, Abbessé de Notre - Dame de
Soissons dans le même siécle. Celle-ci n'é-
toit que cousine germaine de Charlemagne,
& avoit été mariée avant que de se faire
Religieuse. C'est pourquoi étant Abbessé,
on l'appelloit *Matronaxti*, nom qui ne se don-
noit qu'aux Abbesses veuves, selon la re-
marque du P. Mabillon. Au lieu que la
Theodrate Abbessé d'Argenteüil, étoit fille
de Charlemagne, de sa troisième femme
nommée Fasteurde, & n'avoit jamais été
mariée.

se consacrer à Dieu, ce Prince lui donna l'Abbaye d'Argenteüil, comme un bien abandonné. Alors Theodrate s'y enferma avec quelques Religieuses pour y vivre saintement.

Après la mort de Charlemagne, Loüis le Debonnaire son fils & son successeur à l'Empire, confirma à sa sœur Theodrate la donation que leur pere lui avoit faite de l'Abbaye d'Argenteüil. Mais Hilduin qui étoit alors Abbé de Saint-Denis, & fort puissant dans le Royaume par le crédit qu'il avoit eu auprès de Charlemagne, & qu'il continuoît d'avoir auprès de son successeur, dont il étoit premier Aumônier, mit tellement le scrupule dans l'esprit de cette Princesse, la menaçant de la colere & de l'indignation de M. Saint-Denis, si elle ne restituoit Argenteüil à son Abbaye, qu'il l'obligea de présenter une requête au Roy, dans laquelle elle lui demandoit qu'après sa mort, ou même avant son décès, si on lui donnoit quelqu'autre Abbaye, celle d'Argenteüil rentrât dans la dépendance de Saint-Denis, conformément au contrat de la fondation.

Louïs à qui il étoit fort indifférent qu'Argenteüil dépendît de S. Denis, accorda à sa sœur tout ce qu'elle lui demanda, & en fit dresser des Lettres Patentes où toutes ces choses sont exprimées. Afin qu'elles eussent plus de force, il les fit expédier en son nom, & au nom de son fils Lothaire qu'il avoit depuis peu associé à l'Empire. Il y étoit porté en termes exprès, qu'après la mort de Theodrate, ou même durant sa vie, si elle venoit à quitter Argenteüil, & être pourvûë d'une autre Abbaye, celle d'Argenteüil avec toutes ses dépendances, retourneroit au pouvoir de celle de Saint-Denis, sans que personne osât s'y opposer sous quelque prétexte que ce fût.

Rien ne paroïssoit mieux concerté que cette cession, aussi étoit-elle dressée par un habile homme; car on croit que ce fût Hilduin même, auteur de la fable de la venue de S. Denis l'Areopagite en France, comme le nomme un Sçavant de nos jours, qui en fit la minute. Cependant toutes ces précautions, selon les regles de la sagesse

*Dupin. 9.
siècl. p. 660.*

humaine , n'eurent aucun effet. Theodrate mourut , les Religieuses restèrent à Argenteüil , les Moines de Saint-Denis ne purent s'en emparer ; ils avoient alors à défendre leur propre Maison de la fureur des guerres civiles. Tout le Royaume étoit en feu par la dissention des Princes du Sang. Les Normans qui prirent parti dans cette querelle , vinrent ensuite tout ravager ; ils pillèrent Saint-Denis , renversèrent Argenteüil , & mirent par-là les Moines & les Religieuses hors de cour & de procès.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au tems de Hugues Capet. Alors Adelaïs son épouse rétablit Argenteüil , y fit de grandes largesses , y logea plus de cent Religieuses de l'Ordre de S. Benoît , & fit confirmer ces donations par le Roy son fils , comme nous l'avons dit ailleurs. Par-là tout ce que Louïs le Debonnaire avoit fait en faveur des Moines de Saint-Denis à la sollicitation d'Hilduin paroïsoit détruit , & leur droit sur Argenteüil réduit à rien , puisque c'étoit ici une nouvelle fondation Royale ,

& de nouveaux biens qu'on donnoit à ce Monastere, les autres ayant été dissipés par les guerres. Ainsi je ne doute point que les Religieuses d'Argenteuïl ne se fussent maintenues dans la possession où elles étoient du tems d'Heloïse, si leur conduite eût été régulière.

Suger jeune Religieux à Saint-Denis, ayant été garde des Chartres, avoit souvent lu le contrat de la fondation de l'Abbaye d'Argenteuïl, les concessions de Louis le Debonnaire, & la requête de Theodrate. Il ne voyoit qu'avec douleur de si grands biens aliénés ; car Argenteuïl de son tems étoit fort riche ; il conçut dès-lors le dessein de rentrer dans une possession qu'il croyoit ne pouvoir lui être contestée. Cependant comme il se voyoit sans autorité, il se contenta d'en faire ses plaintes aux Supérieurs, & de les presser de remuer cette affaire. Mais lorsqu'il fut Abbé, il résolut d'avoir Argenteuïl à quelque prix que ce fût. Le dérèglement où vivoient les Religieuses, lui parut une favorable occasion pour les en chasser.

Suger con-
çoit le des-
sein de
s'emparer
d'Argen-
teuïl.

Suger. lib.
de reb. à se
gest.

Ibid.

Dans cette vûë il envoya deux de ses Religieux à Rome avec des pleins pouvoirs & de bonnes instructions. Il les munit de toutes les pieces qui établissoient son droit sur Argenteüil, & leur ordonna surtout d'insister beaucoup sur la vie scandaleuse qu'on y menoit. Le Pape Honoré II. ne fit pas grand cas de leur droit. Mais il fut touché des déreglemens qu'on imputoit à ces Religieuses : & comme Suger promettoit par ses Commissaires de rétablir le bon ordre dans cette Maison si on la lui donnoit, Sa Sainteté renvoya l'affaire à son Nonce en France (a), & nomma quatre Prélats du Royaume pour l'examiner avec lui ; sçavoir l'Archevêque de Reims, l'Evêque de Paris, celui de Chartres, & celui de Soissons. Ils firent des informations juridiques des vie & mœurs des Religieuses d'Argenteüil ; on les trouva assez conformes à ce qu'en avoient dit à Rome les Députés de Suger ; & en vertu de ces

* *Suger. in
vit. Ludov.
Gros.*

(a) Ce Nonce étoit Mathieu, Evêque d'Albano, qui eut beaucoup de part à toutes les affaires du tems.

informations, le Pape du consentement du Roy & de ces Prélats, dont Suger étoit fort sûr, ordonna que l'Abbaye d'Argenteuïl seroit réunie à celle de Saint-Denis, à condition que l'Abbé pourvoiroit à la subsistance de ces Religieuses dans quelque autre Monastere, où elles pussent travailler, à leur salut. La Bulle est datée de l'an 1127, & fut exécutée l'année suivante, mais non pas avec tant de facilité que Suger l'espéroit. Ces Religieuses ne vouloient pas sortir de leur Maison, il fallut user de violence, cela fit de l'éclat; & malgré tout le crédit que Suger avoit alors, cette conduite ne fut pas approuvée: le monde ne doutant point que l'intérêt y avoit plus de part, que le zele de la gloire de Dieu.

Abeillard qui étoit alors dans son Abbaye de Saint-Gildas, ayant appris ces tristes nouvelles, écrivit à Heloise; & après lui avoir remontré qu'il étoit indécemment à une Religieuse d'aller de maison en maison (car elles n'avoient point encore de retraite assurée) il l'invita à venir dans la solitude du Paraclet qu'il

V.
Abeillard
retire He-
loïse d'Ar-
genteuïl.

Abeil. ep. 1.
c. 13.

lui offrit avec ses dépendances. Elle accepta ce parti, & fut suivie de huit ou dix Religieuses d'Argenteüil, qui s'étoient particulièrement attachées à sa personne. Entre ces Religieuses, il y avoit deux nièces d'Abcillard, dont l'une s'appelloit Agnès, & l'autre Agathe. Le reste de la Communauté au nombre de trente, fut après quelques délais, incorporée à cel'e de Notre-Dame des Bois, communément appelée l'Abbaye du Fôtel, mieux connue aujourd'hui sous le nom de Malnouë.

*Quercet. iii
nos. ad Abeil.*

Quoique Suger fut obligé en vertu des Bulles de réunion qu'il avoit obtenues du Saint Siège, de pourvoir à la subsistance des Religieuses d'Argenteüil, il ne laissa pas de refuser à Heloïse & à ses compagnes, les secours dont elles avoient besoin; elles ne purent rien obtenir de lui. Mais cette ame noble & généreuse crut qu'il étoit indigne d'elle de lui faire de plus grandes instances. Elle partit sans vouloir lui dire adieu; s'estimant trop heureuse d'aller demeurer dans une maison qui appartenoit à son

cher Abeillard, & qui lui donneroit l'occasion de le voir quelquefois. Cette douce esperance lui tenoit lieu de toutes les richesses de la terre : elle ne l'avoit point vû depuis ses malheurs, & elle l'aimoit toujours également.

Pour les autres Religieuses qui se retirerent à Malnouë, Suger promit à l'Abbesse de ce lieu tout ce qu'elle demanda pour les retenir chez elle; il en auroit promis davantage pour en être déchargé, mais il ne tint rien de ce qu'il avoit promis. Cependant il réduisit l'Abbaye d'Argenteuïl en Prieuré, & y mit de ses Religieux, tandis qu'il amusoit l'Abbesse de Malnouë par de belles paroles; sa vie se passa ainsi sans accomplir aucune de ses promesses. Comme il étoit tout puissant à la Cour, & qu'il fut même Regent du Roïaume sous Louïs le Jeune, tandis que ce Prince étoit allé aux Croisades, on n'osoit pas le presser. On se croïoit même trop heureux de n'avoir rien à démêler avec lui.

Mais après sa mort qui arriva en 1152, ses successeurs en souffrirent

beaucoup, & penserent perdre une seconde fois l'Abbaïe d'Argenteüil. Les Religieuses de Malnouë prétendirent qu'elle leur appartenoit, aiant succédé aux droits de celles d'Argenteüil qu'elles avoient nourries & entretenües plus de trente ans; elles intentèrent un gros procès aux Abbez de Saint-Denis; elles appellerent comme d'abus de tout ce qui s'étoit passé; firent faire d'autres informations plus favorables aux Religieuses d'Argenteüil, que celles qui s'étoient faites du tems de Suger; exagererent beaucoup les grandes dépenses qu'elles avoient été obligées de faire pour l'entretien de cette Communauté, & faisoient monter le principal & les intérêts à des sommes qui absorboient quasi tout le bien d'Argenteüil, d'où elles tiroient leurs conclusions qu'elles devoient y rentrer.

L'Evêque de Paris intervint aussi au procès en faveur des Religieuses, & prétendoit que l'Abbaye d'Argenteüil ayant été depuis tant de siècles sous sa juridiction, elle ne pouvoit rentrer sous celle des Abbés de Saint-Denis, sans de gros dé-

dommagemens qu'il demandoit. L'affaire après mille détours & mille chicannes fut portée à Rome : & enfin après plus de cinquante ans de procédures dont les parties n'étoient point encore lassées, tant elles étoient acharnées les unes contre les autres, le Pape (a) la fit terminer par des Juges *in partibus*. Sa Sainteté nomma pour ce sujet le Prieur de S. Victor de Paris, le Chantre de l'Eglise de Senlis, & le Docteur Dorfon, Chanoine de Noïon. Ces Juges condamnerent Henri Abbé de Saint-Denis à abandonner certains heritages aux Religieuses de Malnouë, & à leur payer à perpétuité une rente de 30 liv. non-rachetable, qui étoit une grosse somme en ce tems-là. Elle leur fut assignée sur les dîmes du territoire de Tremblai qui étoit à la bienséance des Religieuses. A ces conditions elles se désistèrent de toutes leurs prétentions sur l'Abbaye d'Argenteuil; l'Evêque de Paris en eut autant pour se dédommager; l'accord est de l'an 1207. Mais revenons au

*Ex Chartre
S. Dion.*

(a) Ce Pape étoit Innocent III.

Paraclet, où le reste de leurs Sœurs s'étoit retiré.

VI. Abeillard se crut obligé d'aller sur

Il la met les lieux pour y recevoir Heloïse & en posses- ses compagnes, & les mettre lui- sion du Pa- même en possession des biens qu'il racle. leur donnoit. Il partit de Saint-

Abeil. ep. 1. c. 13. Gildas sur la fin de l'année 1129, & peu de jours après qu'il fut arrivé

Helois. ep. 1. ad Abeil. au Paraclet, Heloïse y parut avec celles qui la suivoient. Douze ou treize années s'étoient écoulées depuis qu'ils ne s'étoient vus. Je laisse au Lecteur à se représenter tous les mouvemens de leur cœur dans cette entrevûe, & à pénétrer dans leurs premiers entretiens sur tant de disgraces & d'évenemens si extraordinaires. Ainsi je passe à la donation que leur fit Abeillard, du consentement de l'Evêque de Troyes, du Seigneur du lieu, & de toutes les parties intéressées.

Abeil. ep. 1. c. 13. Elle est générale tant pour les meubles que pour les immeubles, droits, privileges, dépendances; irrevocable à perpétuité, tant pour Heloïse & les Religieuses qui l'avoient suivie, que pour celles qui viendroient après elle. En un mot,

on y prend toutes les sûretez nécessaires pour rendre cet établissement stable & de durée. Ensuite cette Communauté élit d'un consentement unanime Heloise pour leur Supérieure. Abeillard les exhorta toutes à l'union, & à l'exacte observance de leur Regle, puis retourna à son Abbaye de Saint-Gildas.

Ces nouvelles habitantes du Paraclet souffrirent beaucoup dans les premières années de leur établissement. Ce n'est pas que le lieu ne fût commode & très-agréable. Il est situé dans un vallon de la Paroisse de Quincy, proche Nogent-sur-Seine, à dix lieues de Troyes, vers le grand chemin de Paris : un petit ruisseau (a) d'une eau fort vive arrose l'Abbaye, & lui fournit mille commoditez. Tout le lieu est entouré de prairies & de bocages. Heloise s'y plaisoit infiniment. La seule pensée qu'Abeillard y avoit demeuré, qu'il l'avoit défriché, y avoit élevé les bâtimens, donné de sçavantes leçons de Théologie à

(a) Ce ruisseau se nomme la riviere d'Orduffon.

tant d'illustres personnes, & qu'enfin il s'y étoit sacrifié dans les exercices de la pénitence, tout cela étoit pour elle d'une consolation infinie. Mais les revenus ne suffisoient pas pour cette Communauté, à peine y avoit-il pour l'entretien de deux personnes, comme nous l'avons déjà remarqué. Quoiqu'elles travaillassent à de petits ouvrages qu'on vendoit, cela n'empêchoit pas qu'elles ne ressentissent les incommoditez d'une extrême pauvreté. Heloise par sa sagesse, par ses vives exhortations, & surtout par son exemple, leur fit supporter leur peine avec joie : Dieu les en tira dans la suite par les voies que nous dirons.

Cette donation est confirmée par le Pape.

ibid.

La première chose que fit cette digne Supérieure par le conseil d'Abbeillard, fut de demander au Pape la confirmation de son établissement ; elle s'adressa à Innocent II. qui étoit alors en France. Sa Sainteté lui en fit expédier une Bulle dattée d'Auxerre au mois de Novembre 1131. la seconde année de son Pontificat. Heloise n'y est traitée que de Prieure ; peut-être n'a-

voit-elle encore pris que cette qualité. Mais cinq ans après le même Pape lui donne celle d'Abbesse, & dans la suite elle n'est pas nommée autrement dans les Bulles des Souverains Pontifes, & dans les actes authentiques qui s'expédierent de son tems.

- Ce Pape dans sa Bulle prend le Monastere de la Sainte Trinité, (c'est le premier nom que portoit cette Eglise) avec toutes les Religieuses qui y servent Dieu, sous la protection spéciale du Saint Siège; excommunie ceux qui leur feront le moindre tort, & promet la bénédiction du Ciel, & l'assistance des SS. Apôtres Pierre & Paul, à tous ceux qui les protégeront: il semble même exempter ce Monastere de la juridiction des Evêques; car après avoir défendu à toutes sortes de personnes, soit Séculieres, soit Ecclesiastiques, d'inquiéter les Religieuses, il ajoûte que pour reconnaissance de l'entiere liberté que le Saint Siège leur accorde, elles payeront tous les ans six écus à l'Eglise de S. Jean de Latran: ce qui seroit une grosse somme pour des filles

si pauvres. Mais il n'y a pas d'apparence qu'un Pape aussi équitable qu'étoit Innocent II. eût voulu pour une simple confirmation d'établissement, imposer une telle charge à une petite Communauté qui n'avoit pas de quoi vivre, à moins qu'il ne leur eût accordé d'autres privilèges assez considérables pour mériter un tel tribut.

VII. La pauvreté des Religieuses du
 Abeillard Paraclet augmentant de jour en
 va secourir jour, les amis qu'Abeillard avoit en
 les Reli- ce pais-là, lui écrivirent fortement,
 gieuses & lui manderent qu'ils étoient sur-
 du Para- pris qu'il abandonnoit ses cheres
 clet. filles, & que lui qui étoit capable
 de leur faire plus de bien par ses
 prédications & par son éloquence,
 que plusieurs autres ensemble, leur
 refusoit un secours qui ne lui coû-
 toit rien. Ils lui firent en même tems
 une description si touchante de la
 piété & de la patience de ces filles
 dans leur pauvreté, qu'il résolut de
 les aller secourir.

Il y a de l'apparence qu'il leur
 porta une grosse aumône de son
 Abbaye; car il jouïssoit alors des
 revenus attachés à la manse Abba-

tiale , & ces revenus n'étoient pas médiocres : mais il leur en procura de plus considérables sur les lieux par le moïen des personnes opulentes qu'il y connoissoit , & qui venoient entendre les sçavantes instructions qu'il donnoit à ces Religieuses. Il ne se contentoit pas de prêcher toutes les Fêtes & Dimanches dans leur Eglise , il avoit encore soin de leur faire de tems en tems des conférences spirituelles sur les principaux devoirs de leur Profession.

Etant à Saint-Gildas , il avoit expliqué à ses Religieux la priere Dominicale , le Symbole des Apôtres , & celui qui est attribué à S. Athanase , d'une maniere touchante & instructive. L'esprit y étoit éclairé , & la volonté y trouvoit de puissans motifs pour se porter à embrasser la vertu qui lui étoit proposée. Mais l'indocilité de ces moines , & leur endurcissement dans le mal , avoient rendu tous ces travaux inutiles. Les Religieuses du Paracllet en profitèrent conformément à cette parole de l'Evangile : *Le Royaume de Dieu Matth. 23. vous sera ôté , & on le donnera à un*

Galat. 5.

peuple qui en produira les fruits. Ces fruits du Royaume de Dieu, c'est-à-dire de sa parole, sont, comme nous l'apprend S. Paul, la Charité, la Joie, la Paix, la Patience, l'Humilité, la Bonté, la Foi, la Douceur, la Tempérance. On les vit sortir abondamment de ce nouveau jardin qu'Abeillard avoit planté, qu'il arrosoit par ses prédications, & que la grace faisoit fructifier d'une manière, qui causoit de l'admiration à tous ceux qui en avoient connoissance.

Abondance des biens qu'il leur procure.

Tant de vertus ne purent long-tems demeurer secretes; la bonne odeur qu'elles répandoient, se fit sentir dans le voisinage : & les peuples touchez de l'exemple de ces saintes Filles, leur firent aussi-tôt part de leurs biens, comme s'ils fussent entrez dans les sentimens de l'Apôtre, lorsqu'il disoit aux Fidèles de Corinthe : *Si nous avons semé parmi vous des biens spirituels, est-ce une chose surprenante que nous recueillions un peu de vos biens temporels ?*

Le premier qui signala sa charité envers elles, fut Milon, Seigneur de Nogent, sur le territoire duquel le

Paraclet étoit bâti. Il leur donna par un seul contrat trois Fermes, du bois dans sa forêt, tant pour leur chauffage, que pour leurs bâtimens, & cela à perpétuité, avec une grande étendue de terres proche de leur Maison pour mettre dans leur enclos. Mais le plus riche de ces présens fut celui de sa nièce, la Comtesse de Nogent qui se fit Religieuse. Elle fut dans la suite un très-rare sujet.

Son oncle en considération de son entrée au Paraclet, augmenta ses bienfaits, & donna au Monastere le Four banal qu'il avoit à Saint-Aubin, avec l'usage de sa forêt de Furmes, & le droit de pêche dans la riviere d'Orduffon, depuis Saint-Aubin jusqu'à Quincy, le tout franc & quitte de toute redevance à perpétuité. Il choisit pour faire cette donation, le jour que l'Evêque de Troyes vint benir le Cimetiere des Religieuses, & en sa présence & d'une infinité de peuples qui y étoit accouru, ce bon Seigneur en mit le contrat entre les mains d'Heloïse. Toute cette famille en général a fait de grands biens au Paraclet,

qu'elle choisit alors pour le lieu de sa sépulture.

Deux ans après, Galo autre Seigneur Champenois, & Adelaïde son épouse, sœur d'Ermeline qui s'étoit déjà faite Religieuse du Paraclet, leur fit don du moulin de Crevecœur, & de toutes les vignes qu'il avoit dans ce territoire, avec les cens qui lui étoient dûs sur Provins & sur Lezines. La donation fut passée à Provins en présence de Thibaut Comte de Champagne, & de la Comtesse Matilde son épouse, qui ont signé au contrat en datte de l'année 1133. Nos Rois même voulurent faire du bien aux Religieuses du Paraclet, quoiqu'elles ne fussent pas alors de leurs Etats; & nous voyons un privilege de Loüis le Gros de l'an 1135, par lequel il leur permet de vendre, & d'acheter sur ses terres tout ce qu'elles voudront sans en payer aucun droit.

Mais il faut avoüer que la Comtesse Matilde a surpassé tous ces illustres bienfaiteurs par ses libéralitez envers le Paraclet; puisque non-contente de leur avoir donné

de grands revenus en bled & en argent, elle fit bâtir plusieurs Monasteres en differens lieux, & les assujettit tous au Paraclet, qui par ce moïen devint un Chef d'Ordre.

Quoiqu'Abeillard eut attiré toutes ces largesses par son mérite, & par le crédit qu'il avoit auprès des personnes les plus puissantes de la Champagne, il s'en défend néanmoins avec modestie : il en attribue toute la gloire à la vertu d'Heloïse & de ses Religieuses. En un an, dit-il, elles acquirent plus de biens & de commoditez temporelles, que je n'aurois pû faire en cent ans, si je fusse resté au Paraclet. Il ne faut pas s'en étonner; car Heloïse, ajoute-t-il, étoit si estimée & si chérie de tout le monde, que les Evêques la considéroient, & l'honoroient comme leur fille, les Abbez comme leur sœur, & les personnes du siècle comme leur mere. Chacun admiroit sa piété, sa modestie, son humilité, sa prudence : & plus elle se tenoit cachée dans le secret de son Cloître pour vaquer à Dieu avec plus de liberté, & s'unir intimement à lui par la priere & la fuite du

Conduite
édifiante
d'Heloïse
dans le gou-
vernement
de ce nou-
veau Mo-
nastere.

Ep. cal.
c. 13.

monde, plus elle étoit accablée de visites. On s'empressoit de la voir, & c'étoit un supplice pour elle d'être vûë.

Sa conversation charmoit ceux qui la voyoient. Elle avoit une adresse particulière pour s'accommoder à la portée des esprits : mais soit qu'elle parlât à des personnes de qualité, à des gens du commun, à des Ecclesiastiques ou à des Séculariers, c'étoit toujours de choses spirituelles, & avec tant de graces, qu'ils ne fortoient jamais d'auprès d'elle, que dans le désir de profiter des avis salutaires qu'elle leur avoit donnez pour s'avancer dans la perfection, ou pour sortir de leurs mauvaises habitudes.

L'intérieur de son Monastere étoit encore plus saint & plus édifiant. Tout y étoit si bien réglé, que l'oisiveté n'y trouvoit point de place. Le chant des psaumes, les divins offices, la méditation, la lecture & le travail, partageoient toutes les heures du jour & de la nuit. Mais plus elles parloient à Dieu, moins elles parloient entre elles, & regardoient le silence comme la
base

base de cet édifice spirituel qu'elles vouloient élever dans le fond de leur cœur; car elles n'ignoroient pas qu'en ne portant plus grands préjudices à une ame, & ne la rend plus incapable des exercices intérieurs, que cette effusion de paroles qui dissipe l'esprit, & dessèche les sentimens de piété.

Héloïse persuadée de cette grande maxime de la Regle de S. Benoît, qu'un Supérieur doit plutôt s'étudier à se faire aimer qu'à se faire craindre, conduisoit ses filles par amour, & leur apprenoit à rendre leurs sacrifices volontaires. Son exemple, ses exhortations, sa douceur, tout contribuoit à les mettre dans cet heureux état, aussi voyoit-on la paix & la tranquillité regner dans cette sainte Maison: un geste, un clin d'œil de cette digne Supérieure, faisoit remüer tout ce grand corps; aucune n'avoit besoin d'être intimidée par la crainte des châtimens; toutes se portoient à leur devoir par un principe de cette ardente charité qui dilate le cœur, & qui croit toujours n'en pouvoir faire assez pour plaire au divin objet

qui l'âme. Si l'Abbesse se voyoit obligée quelquefois d'user de son autorité, c'étoit pour arrêter l'excès de la ferveur de ses Religieuses.

IX.

Abeillard
conçoit le
dessein de
consacrer
le reste de
ses jours au
service des
Religieuses
du Para-
clet.

On peut juger quelle étoit la joie & la consolation d'Abeillard, en voyant ces bénédictions que Dieu versoit à pleines mains sur le Paraclet. Elles l'encourageoient à ne lui pas refuser ses soins : & la docilité qu'il trouvoit dans l'esprit de ces filles, jointe au désir qu'elles lui témoignoisent d'apprendre quelque chose d'un si sçavant maître, lui rendoit ce séjour agréable ; il y venoit de tems en tems, & y passoit quelquefois une partie de l'année.

Ce n'étoit pas le seul motif qui l'y retenoit. Lorsqu'il venoit à comparer la douceur & l'innocence de ces bonnes Religieuses avec l'indocilité & le dérèglement de ses Moines, il ne pouvoit se résoudre à retourner à Saint - Gildas ; plus son Abbaye lui étoit désagréable, plus il trouvoit de charmes dans le Paraclet. Ici il semoit peu, & il recueillait beaucoup ; là son travail étoit continuel, & il n'en voyoit aucun fruit. Ici ses talens, son mérite, sa

piété, son érudition, tout profitoit pour le salut de ces ames innocentes, & pour celui des personnes de dehors : & dans son Abbaye tous ces avantages n'étoient qu'un sujet de persécution, & ne servoient qu'à augmenter la damnation de ses Moines. Ainsi le Paraclet étoit pour lui, ce qu'un agréable port est pour ceux qui ont été long-tems battus de la tempête. Ils y goûtent le repos avec d'autant plus de satisfaction, que les orages qu'ils ont essuyez ont été plus rudes, & les dangers qu'ils ont courrus plus évidens.

Mais les ennemis qu'Abeillard On en mur-
avoit en France, ne jugerent pas mure dans
équitablement de tous ces voia- le monde.
ges. Ces fréquentes visites au Para-
clet, disoient-ils, désignent la pas-
sion qu'il conserve pour Heloise : *Ep cal.*
& leur malice ne se donnant point c. 14.
de bornes, ils attribuerent hardi-
ment à la charité tout ce que la cu-
pidité a de plus dépravé. Mais de
quoi n'est pas capable un cœur pos-
sédé d'une basse jalousie ?

Ces bruits si desavantageux à la de ces mé-
réputation d'Abeillard, le touche- difances.

rent sensiblement. Il en fut d'autant plus affligé, qu'il se trouvoit moins capable des crimes qu'on lui imputoit dans l'état où la Providence l'avoit réduit. Quoi donc ! s'écrioit-il, la médifance n'a osé attaquer Origene, quoiqu'il fût tous les jours avec les personnes du sexe, parce qu'on le tenoit exempt de ces mauvais soupçons ; & moi quoique je fois ce qu'il étoit, je ne puis rendre une visite à des Religieuses enfermées, sans qu'on m'impute des horreurs dont je ne suis plus capable (a) ! Est-ce que tout le venin de la calomnie étoit réservé pour notre siècle ? ou suis-je coupable d'être par la violence & par la méchanceté des hommes, ce que l'autre

*Enseb. Hist.
Eccl. lib. 6.*

(a) Le Jésuite Theophile Raynaud se moque de cette raison d'Abeillard dans son traité des Eunuques, pag. 148. Mais je ne sçai s'il n'auroit point mieux fait pour l'édification des Lecteurs, de supprimer tout ce qu'il dit pour prouver son sentiment. L'exemple de toute l'antiquité sacrée & profane, & encore aujourd'hui celui de tous les Orientaux, qui confient l'honneur de leurs femmes aux Eunuques, suffit pour donner de la solidité au raisonnement d'Abeillard.

étoit par sa faute , & qu'il n'a pû se
 procurer sans crime ? Les Rois , les *Hester. 2.*
 Princes, les hommes les plus jaloux
 confient la pudeur des femmes aux
 Eunuques , & mes ennemis la
 croient en danger avec moi ! Les
 Apôtres ont commis le soin des
 Veuves & des Vierges à de jeunes
 Diacres , & on ne la point trouvé
 mauvais ; Jesus-Christ a conversé *Aug. de opere*
 familièrement avec les pécheresses, *Monach. c. 4.*
 & avec d'autres femmes ; la malice
 des Pharisiens n'a point été jusqu'à
 former aucun soupçon desavanta-
 geux à sa réputation. Les Apôtres
 ont mené avec eux des femmes
 dans leurs Missions , ils n'en ont
 point été blâmez. Les Evêques des
 premiers siècles avoient soin des
 Vierges Chrétiennes dans toutes les
 Eglises ; on n'y trouvoit point à
 redire. Nous voyons même aujour-
 d'hui par un étrange renversement
 de l'ordre naturel , certains Monas-
 teres où les filles commandent aux
 hommes (a) , les gouvernent , les

(a) Il veut parler de l'Ordre de Font-
 Evraut , qui avoit été approuvé du Saint
 Siège dès l'an 1107. par une Bulle de Pas-
 chal II. Je dis Font-Evraut conformément

tiennent assujettis , & sont en état de se faire obéir en tout ce qu'elles voudront , avec d'autant plus de facilité , qu'elles ont plus d'autorité sur eux , sans qu'on les soupçonne d'aucun désordre. Cependant quelle comparaison de tous ces exemples avec les visites de charité , que moi qui ne suis plus homme , rends de tems en tems aux Religieuses du Paraclet ? Il faut bien dire que la fureur & l'animosité de mes ennemis va au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer , puisqu'ils ne peuvent pas même trouver de fondement dans la persécution qu'ils me font.

Ainsi raisonnoit Abeillard , lorsqu'il faisoit réflexion sur les horribles calomnies qu'on publioit contre lui. Il ne trouvoit de consolation (a) que dans la vie de S. Jerô-

aux anciennes Chartes *Fons Evraldus* ; quoique je sçache que M. Menage soutient qu'il faut dire Frontevaux. *Orig. de la Langue Franc. pag. 336. edit. fol. 1694.*

(a) Il auroit pû en trouver encore dans l'exemple du Bienheureux Robert d'Arbrisselle son contemporain & son compatriote , & Fondateur comme lui d'une Maison de

me qu'il possédoit parfaitement. Il se souvenoit alors qu'après que ce grand homme avoit été jugé digne du souverain Pontificat par les vœux & les applaudissemens de toute la Ville de Rome, on commença à former des soupçons injustes du moment qu'il fréquenta la Maison de sainte Paule (a). On pensa pour lors qu'il étoit homme, & on lui en fit des reproches, comme si ç'eût été un crime (b). La persécution alla si loin, qu'il fut réduit à quitter l'Italie, & à chercher la paix dans les déserts de la Palestine. Que n'auroient point dit, & que n'auroient point fait mes cruels ennemis, disoit Abeillard, si j'eusse donné une telle prise sur ma réputation? Car enfin c'étoit un homme qui voyoit des Dames & des Dames

saintes Religieuses & d'un Chef d'Ordre. Chacun sçait les horribles calomnies dont sa réputation fut noircie, avec aussi peu de fondement que celle d'Abeillard.

(a) *Antequàm domum sanctæ Paulæ nossem, totius in me Urbis studia consonabant. Omnium penè judicio dignus summo sacerdotio decernebar.* Hier. ad Azel. ep. 99. tom. 2. nov. edit.

(b) *Nihil mihi obijcietur, nisi sexus meus.* Id. ibid.

du monde. Je ne suis plus homme, & les personnes que je vois sont des Religieuses. Ces Dames que voyoit S. Jérôme étoient en liberté, il conversoit tête à tête avec elles dans leurs maisons; les Religieuses que je vois sont enfermées, & nous ne nous parlons qu'à travers une grille. S. Jérôme n'avoit aucune obligation de voir ces Dames; la qualité de pere, de maître & de fondateur que je tiens à l'égard des Religieuses du Paraclet, ne me permet pas de les abandonner: le sujet que je donne à mes ennemis de me déchirer, est donc bien au-dessous de celui que donnoit ce grand serviteur de Dieu. Cette seule pensée adoucissoit l'amertume de son cœur.

X.

Il se renferme dans S. Gildas, & compose son Traité des Hérésies.

Cependant comme il avoit appris de S. Augustin (a), qu'un Ecclesiastique, quoique sa conscience lui rende témoignage de la pureté de ses mœurs, seroit cruel à lui-même s'il négligeoit sa réputation, en n'évitant pas ce qui donne sujet à ses ennemis d'en médire; il résolut

(a) *Qui fidens conscientia sua negligit famam suam crudelis est.* Aug. serm. 52. ad Cleric.

pour entrer dans les sentimens de ce saint Docteur, de ne plus aller au Paraclet. Il se renferma dans S. Gildas; & afin d'y employer utilement son tems, il entreprit de composer divers ouvrages, dont le premier fut son Traité des Hérésies.

Ce Livre que M. Dupin (a) croit Analyse de n'être pas d'Abeillard, mais sans cet ouvrage aucun fondement, puisqu'il est de son style, & qu'on y voit quelques sentimens qui lui étoient particuliers, est une exposition sommaire des principales erreurs des hérétiques, qu'il détruit par des passages formels de l'Ecriture Sainte. Il commence par les Manichéens, & fait voir qu'il ne peut y avoir deux premiers principes, l'un du bien, & l'autre du mal, comme ils le sou-

(a) La seule raison que M. Dupin apporte dans le 12. siècle de sa nouvelle Bibliothèque, est que ce Traité n'est pas si éloquent que les autres ouvrages d'Abeillard. On veut bien le lui accorder. Mais il doit aussi faire réflexion que ce n'est ici qu'un tissu de passages de l'Ecriture Sainte, où il n'est pas possible de faire paroître de l'éloquence.

tenoient; que le ciel & la terre & toutes les créatures spirituelles & corporelles, ont été créés de Dieu, de Dieu, dit-il, seul, unique & tout-puissant; que c'est lui qui a parlé à Moïse, qui lui a donné l'ancienne Loi; que cette Loi étoit bonne, juste, sainte, mais non pas parfaite: la perfection étant réservée pour l'Evangile. C'est ce que contiennent les quatre premiers chapitres de ce Traité.

Dans les V. & VI. il attaque les Tacianites, montre la sainteté du mariage institué de Dieu, benî par Jésus-Christ, & élevé à la dignité de Sacrement pour la sanctification de deux sexes, loin d'être un sujet de damnation, comme le prétendoient ces hérétiques. De-là il prend occasion de leur prouver que c'étoit un bon Ange & non pas un Démon, qui avoit annoncé la naissance de Saint Jean-Baptiste; car c'étoit ici une des illusions de ces hérétiques.

Il passe à l'Incarnation de Jésus-Christ, & montre dans le chap. VII. qu'il a pris chair d'une Vierge; que son Corps n'étoit point fantastique,

& que tout ce qu'il a fait & souffert, étoit réel & non pas en apparence. C'étoit l'erreur des Cerdoniens, des Eutichiens, & de plusieurs autres. Il n'en dit guères davantage des anciennes hérésies. Mais dans les chap. 8. 9 & 10. il vient à celles de son tems, qui étoient plus dangereuses, parce qu'elles étoient plus capables d'infecter les ames, & de corrompre la foi des Fidèles : il les combat aussi plus fortement & avec plus d'étendue.

La premiere étoit de certains esprits prétendus forts, qui semblables à nos Calvinistes, vouloient, sous le prétexte de simplicité & de conformité aux premiers tems, qu'on ne bâtît point d'Eglise, mais qu'on se contentât d'assembler les Fidèles dans quelque maison particulière pour les instruire des vérités du Christianisme, s'imaginant que toutes ces Eglises magnifiques n'étoient qu'un effet de la vanité des hommes, qui loin d'honorer Dieu par ces superbes bâtimens, l'irritoient davantage contre son peuple : ils blâmoient aussi les cérémo-

nies & les chants de l'Eglise qu'ils traitoient de culte superstitieux.

Abeillard leur fait voir par la Sainte Ecriture, que de tout tems Dieu a voulu avoir des Temples qui lui fussent consacrez, & qu'on lui rendit un culte religieux par les cérémonies les plus augustes & les plus magnifiques dont les hommes fussent capables. Il le prouve par le Commandement exprès que Dieu fit à Moïse de construire un Tabernacle où les Prêtres offriroient des victimes, où le peuple viendrait présenter ses offrandes, ses vœux, ses prières, & où lui-même leur déclareroit ses volontez; par l'ordre que Salomon reçut de Dieu de lui bâtir un Temple, dont la beauté & la magnificence ont été respectées de tous les peuples du monde, un Temple que Jesus-Christ lui-même a bien voulu sanctifier par sa présence, par ses divines instructions, par les prières qu'il y a faites, & par une infinité de miracles qu'il y a opérés; un Temple que ses Apôtres ont visité après sa retraite dans les Cieux, & où ils ont pratiqué les

mêmes exercices que leur divin Maître.

Il est vrai, dit-il, qu'après la descente du Saint-Esprit, ces Apôtres étant obligez d'aller annoncer l'Evangile par toute la terre, & ne pouvant pas s'arrêter long-tems dans un même lieu, ils se trouvoient dans la nécessité de célébrer les divins mystères, & d'annoncer la parole de vie dans la première maison qu'ils trouvoient la plus commode pour ces fonctions. Mais il n'est pas moins certain qu'à mesure que le Christianisme s'étendoit, ils avoient soin de déterminer un lieu, où le peuple Chrétien s'assembloit pour entendre la parole de Dieu, & faire les exercices de la Religion qu'ils avoient embrassée, sous la conduite des Pasteurs qu'ils y laissoient. Là il y avoit un autel pour sacrifier; on y baptisoit; on y administroit les autres Sacremens; on y voyoit des Evêques, des Prêtres & des Diacres; on y chantoit des psaumes & des cantiques à la louange de Dieu; on y lisoit les divines Ecritures; on y prêchoit. Ces lieux dès-lors furent appelez Eglises à

cause que le peuple fidèle s'y assembloit. Ils étoient même benis & consacrez au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit : & depuis qu'ils avoient servi à ces fonctions, on ne les employoit plus à d'autres usages. Il prouve toutes ces choses par des témoignages du nouveau Testament.

Chap. II.

Ce qu'il dit de l'Eucharistie dans le chapitre suivant est digne d'être remarqué. On y voit que Calvin n'a fait que copier des anciens hérétiques, ce qu'il a voulu faire passer dans la suite pour une production de son esprit, & un chef-d'œuvre de sa pénétration dans les mystères du Christianisme. Abeillard commence par détruire toutes les chicanes que les hérétiques de son tems faisoient sur ce pronom démonstratif, *hoc* : & comme il étoit habile Philosophe, il débrouille parfaitement les embarras qui se trouvent à le bien expliquer. Il prétend que ce terme signifie du pain ; que c'est du pain que Jesus-Christ a pris entre ses mains ; que c'étoit du pain qu'il montrait à ses Disciples : mais que ce pain s'est changé

en son propre Corps par la vertu de sa Toute-Puissance, & l'efficace de ses paroles, lorsqu'il le leur a donné, comme le Ciel & la Terre sont sortis du néant, lorsqu'il a prononcé ces paroles : *que le Ciel & la Terre soient produits.* Il fait voir que Jesus-Christ en instituant ce Sacrement adorable, n'a fait qu'accomplir la promesse, qu'il avoit déjà faite de leur donner son Corps à manger, & son Sang à boire : mais que la sagesse a enveloppé l'un & l'autre sous les especes des alimens qui servent communément à la nourriture de l'homme, afin de ne lui causer aucun dégoût, menageant en toutes choses notre foiblesse ; qu'au reste il n'est pas possible que ce Sacrement soit seulement un pain béni & sanctifié, qui produise quelques effets spirituels dans l'ame de celui qui le reçoit ; puisque l'Apôtre n'auroit pas dit, que celui qui le reçoit indignement, est criminel de la profanation du Corps & du Sang de Jesus-Christ, ni Jesus-Christ lui-même n'auroit pû dire que personne n'aura la vie éternelle, s'il ne mange son Corps, & ne boit son

Sang. Il se raille de ceux, qui pour sauver ces expressions si fortes du Sauveur, prétendent que le mot de Corps signifie la doctrine Evangélique, sans laquelle on ne peut être sauvé, & remarque enfin l'obligation où les Apôtres & leurs Successeurs étoient de perpétuer ce Sacrement dans l'Eglise, après le Commandement si positif que Jesus-Christ leur en fit par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi.*

Chap. 12.

Il descend dans le chapitre 12. aux autres Sacremens, & parle en premier lieu du Baptême. Il y refute trois sortes d'hérétiques. Les uns disoient que ce n'étoit point un Sacrement, mais une simple cérémonie Ecclésiastique, les autres qu'on ne pouvoit le donner qu'aux adultes ; d'autres enfin que le Baptême donné par les pécheurs étoit nul. Il montre aux premiers que ce n'est pas l'imposition des mains du Ministre qui sanctifie, comme ils le prétendoient, mais l'invocation de la sainte Trinité, avec l'eau qui lave le corps, & à qui Jesus-Christ donne la vertu de laver l'ame ; selon cette belle parole de S. Augustin : *Qua est*

tanta virtus aquæ ut corpus tangat, & cor abluat ? Il fait voir la dignité de ce Sacrement par son Institution dans le Jourdain, où toute la sainte Trinité assiste en personne ; sa nécessité, puisque Jesus-Christ assure qu'on ne peut être sauvé sans ce Sacrement, & que lui-même pour nous donner l'exemple de cette soumission, s'est mis au rang des pécheurs, & s'est fait baptiser ; son efficacité qui va non-seulement jusqu'à remettre le péché originel, mais encore tous les péchez actuels dont on est coupable avant de le recevoir ; enfin l'opération du Saint-Esprit qui agit ; qui purifie l'ame, qui lui donne la grace conformément à ces paroles : *Celui sur qui vous verrez descendre l'Esprit de Dieu sous la figure d'une Colombe, c'est celui-là qui baptise au Saint-Esprit.*

Il prouve aux seconds, que Jesus-Christ n'a fait aucune distinction des grands & des petits, des hommes & des femmes, lorsqu'il a imposé la nécessité du Baptême, mais qu'il a dit simplement à ses Apôtres : *Allez par tout le monde, & prêchez l'Evangile à toutes les créatures ; celui*

qui croira & recevra le Baptême , sera sauvé ; que S. Pierre a parlé de même sans aucune distinction, lorsqu'il a dit : Que chacun de vous soit baptisé au nom de Notre Seigneur Jesus-Christ, & il recevra le Saint-Esprit. Mais parce qu'on auroit pû lui objecter, que pour croire à l'Evangile il faut avoir l'usage de la raison, dont les enfans ne sont pas capables ; il répond que la foi de ceux qui les tiennent sur les fonts suffit ; que c'est ainsi que la fille de la Cananéenne a été guérie par la foi de sa mere ; que le Paralytique recouvra sa santé en vertu de la foi de ses parens, qui le descendirent par le toit de la maison pour le présenter à Jesus-Christ ; que le fils du Centurion fut délivré de la fièvre par la foi de son pere ; que le fils de la veuve de Naïm, & la fille du Chef de la Synagogue, furent ressuscitez par le mérite de la foi de leurs parens, & que c'est en ce sens que S. Paul a dit : que les enfans des Chrétiens étoient saints & purs, pourvû que leur pere ou leur mere fussent fidèles. Mais ce qu'il ajoûte, que dans la primitive Eglise on croyoit que le Baptême

reçû par des personnes vivantes, pour d'autres personnes qui ne l'avoient point reçû avant de mourir, ser voit au salut de ces morts, souffre quelque difficulté. Nous l'éclaircirons dans la suite (a).

Enfin il fait voir aux derniers, que si les pécheurs ne pouvoient pas baptiser, les Apôtres mêmes n'auroient pû baptiser, puisque S. Jean assure que tout homme qui se dira sans péché, est un menteur qui se trompe lui-même. Il va à la source, & apporte pour raison fondamentale de cet article de foi, que ce n'est proprement ni Pierre, ni Jean, ni Jacques, mais Jesus-Christ qui baptise, & qui donne le Saint-Esprit; par conséquent c'est sa sainteté, & non pas celle du Ministre qui nous procure cette grace.

Après le Baptême, il vient à la Pénitence qu'il appelle une seconde planche après le naufrage. Elle consiste selon lui dans une vive douleur du mal qu'on a commis; qui ne peut être telle, dit-il, sans

(a) Voyez La Dissertation sur ce sujet, mise à la fin de cet Ouvrage.

une sincere résolution de ne le plus commettre. Il donne trois parties à la Pénitence ; Contrition de cœur ; Confession de bouche faite au Prêtre ; Satisfaction par des œuvres pénales imposée par le Prêtre. Il prouve ces trois parties de la Pénitence par des autoritez très-fortes de l'Ecriture Sainte. Il avouë cependant que dans l'impossibilité de se confesser , la Contrition suffit.

Il prouve contre les Hérétiques que ce n'est pas assez de se confesser à Dieu , & que les Prêtres sont établis de lui pour être les Juges de nos crimes. Son opinion sur la maniere dont le pécheur est justifié dans le Sacrement de Pénitence , est singuliere. Il prétend que Dieu seul y donne la grace intérieure qui nous fait passer de la mort à la vie , & efface la tache du péché, ou si vous voulez, la coulpe : mais que le Prêtre par l'absolution & l'imposition de la Pénitence , remet la peine éternelle dûë au péché, & que c'est ainsi qu'on sauve cette parole de l'Ecriture : *Il n'y a que Dieu qui remet les péchez de son peuple.* Il avouë cependant que Dieu se sert du

Prêtre comme d'un Ministre & d'un instrument pour accorder cette grace, & qu'il ne prétend pas donner sa maniere d'expliquer la justification, pour une chose certaine, quoiqu'elle lui paroisse vrai-semblable.

Il s'attache après cela à combattre l'étrange maniere dont les Hé- Chap. 14.
et 15. rétiques de son tems conféroient le Sacrement de Pénitence, de Confirmation & d'Extrême-Onction à ceux de leur secte. Ils les réduisoient tous à une seule cérémonie, & sembloient par conséquent confondre ces trois Sacremens. C'est pourquoi ils les comprenoient tous sous le nom de *consolation*. Voici comme elle se donnoit. L'Evêque, ou en son absence un Diacre après avoir lavé ses mains, ce que font aussi tous les assistans, prend le Livre des Evangiles, le met sur la tête de celui ou de celle qui doit être *consolée*, l'exhorte à mettre toute l'espérance de son salut en Dieu, & dans le Sacrement qu'il va recevoir, puis dit sept fois l'Oraison Dominicale, & l'Evangile de S. Jean. S'il ne se trouve point de Ministre

Ecclesiastique, tout homme qui a reçu *la consolation* est capable de la donner à un autre. Au défaut des hommes, les femmes font la cérémonie si le malade est en danger. Avec cela il n'y a point de péché qui ne soit remis : on va droit au Ciel sans autre pénitence. Mais il faut que celui ou celle qui a fait la cérémonie, ne soit coupable d'aucun péché, sur-tout qu'il n'ait mangé ni viande, ni œufs, ni fromage, & qu'il n'ait tué aucun animal, ne fut-ce qu'une mouche. Autrement la cérémonie ne serviroit de rien pour celui qui la reçoit, & il faudroit recommencer. L'a-t-on reçûe? Il ne faut plus manger de viande ni de fromage, si on veut être sauvé.

Abeillard leur fait voir leur égarement, en les priant de nous dire de qui ils ont appris cette cérémonie. Elle n'est, dit-il, ni de Jesus-Christ, ni de ses Apôtres, ni de leurs Successeurs. On ne la voit dans aucune Histoire Ecclesiastique; & l'Evangile ne nous commande que de baptiser, d'ordonner des Prêtres & des Evêques par l'imposition des mains, d'oindre les malades avec

l'huile benite, & de faire de dignes fruits de pénitence. Nous ne voions point que le sexe infirme ait jamais été admis à conférer les Sacremens, (a) ni qu'il ait eû aucune part au Sacerdoce. S. Paul ne veut pas même que les femmes parlent dans l'Eglise. Enfin bien loin que Jesus-Christ ait attaché l'entrée de son Royaume à l'abstinence des viandes, il ordonne à ses Apôtres de manger tout ce qu'on leur présentera. Rien n'est donc plus sensible, conclud notre Théologien, que la nouveauté de vos Sacremens, & par conséquent leur nullité.

Dans le Chapitre seizième il se *Chap. 16.* plaint de ce qu'il y a des Chrétiens assez impies pour renouveler l'erreur des Saducéens, qui ne croïoient pas que les corps pussent ressusciter. Il les renvoye à Jesus-Christ pour être convaincus, comme le furent les Juifs, par les raisonnemens du Sauveur auxquels il n'y a point de réplique. Il s'étonne aussi que des gens qui lisent tous les jours les

(a) Si on en excepte le Baptême dans le cas d'une nécessité pressante.

Épîtres de S. Paul, n'y ayent pas vu la Résurrection des corps si bien établie, qu'il n'y a presque aucune de ses Lettres où il n'en parle. Ainsi il les accable par une foule de passages de cet Apôtre, dont néanmoins ils vouloient se servir pour autoriser leur impiété, parce qu'il avoit dit que la chair & le sang ne posséderont point le Royaume de Dieu : comme si l'Apôtre ne s'expliquoit pas lui-même, en faisant voir que par la chair & le sang, il entend les œuvres, qui n'ont d'autre principe que la corruption du cœur de l'homme.

Chap 17.

Il finit son ouvrage en prouvant la Communion des Saints contre d'autres Hérétiques, & fait voir qu'ils prient pour nous dans le Ciel, & que leurs prières nous sont utiles auprès de Dieu, comme les nôtres sont salutaires pour le soulagement de ceux qui n'ont pas encore expié leurs fautes dans le Purgatoire. Mais on ne sçait pas jusqu'où il pouvoit cette question, parce que les derniers feuillets du manuscrit sur le-

Amboës. hic. quel cet ouvrage a été imprimé, sont

sont tellement gâtez, qu'on ne les sçauroit plus lire.

Il fut en ion tems d'une utilité infinie pour les peuples de France. Car si les Petrobruliens, les Jacobites, les Catares, les Hénriciens, les Marlois, les Adamites, & tant d'autres sectes monstrueuses qui infectoient alors tout le monde de leurs hérésies, n'ont pû pénétrer en France; nous en sommes redevables au soin qu'eut notre Théologien de prévenir le mal, & de munir l'esprit des Catholiques, par ce sçavant Traité, qui leur decouvroit le poison qu'on vouloit leur présenter.

*Id. Prefat.
Apolog. pro
Abeil.*

Tandis qu'il s'occupoit si utilement pour le bien de l'Eglise & pour l'édification des Fidèles, il se vit attaqué par deux Antagonistes, dont l'un en vouloit aux Moines en général, & l'autre aux Philosophes. Abeillard étant l'un & l'autre, se crut obligé de repousser l'injure qu'on faisoit à deux professions dont il s'estimoit honoré. Il prit donc la plume, entreprit vivement le Chanoine Regulier qui relevoit son état, autant qu'il abaissoit celui

XI.
Il refute des Chanoines Reguliers, qui avoient écrit contre l'Ordre Monastique & contre la Philosophie.

des Moines. Il lui fait voir que non-seulement l'Ordre Monastique ne cede en rien à celui des Chanoines Reguliers : mais que ceux-ci n'ont rien de bon & d'édifiant, que ce qu'ils ont pris des Moines. S'ils habitent dans les Cloîtres, dit-il, s'ils se retirent un peu du monde, s'ils vivent en commun, s'ils renoncent aux richesses, s'ils ont l'usage des chapitres, des corrections & des humiliations, s'ils se lient par des vœux, s'ils s'engagent à l'observance de certaines Regles, ne sont-ce pas autant de saintes pratiques qu'ils ont tirées de l'Ordre Monastique, de cet ordre, dis-je, infiniment plus ancien que le leur, dont l'établissement est nouveau (a) ?

(a) On ne peut montrer de Chanoines Reguliers, tels qu'on les voit à présent, c'est-à-dire, qui fissent des vœux, & qui fussent véritablement Religieux par l'assujettissement à une Regle spéciale avant l'onzième siècle. La première Congrégation qui s'en est établie, est de l'an 1056. à Jérusalem par un nommé Arnoul. La Constitution du Pape Alexandre II. faite dans le Concile de Latran, pour obliger les Chanoines & les Clercs à vivre en commun, fut ce qui donna lieu à cet établissement,

C'étoit dans le douzième siècle qu'il parloit ainsi. En vain, dit-il, les voit-on se flatter d'avoir les Apôtres & les premiers Evêques de l'Eglise pour Peres & pour Fondateurs de leur Institut. Quand on leur accorderoit cette imagination, Jean-Baptiste qui a renoncé à l'honneur du Sacerdoce, qui lui étoit dû selon la Loi après la mort de son pere Zacharie, pour embrasser la vie solitaire & l'état Monastique, n'est-il pas devant les Apôtres? Elie dont il avoit l'esprit & la vertu, n'est-il

A son exemple on vit d'autres Congrégations en France se former & embrasser cet Institut. Celle de S. Rufe fut des plus considérables, & c'est de-là que sont venus les Chanoines de Saint Victor & de Sainte Geneviève de Paris. Il est vrai que dans les premiers siècles, la plupart des Clercs vivoient en commun avec leur Evêque, mais ils n'étoient pas Religieux, ni par conséquent Chanoines Reguliers. Autrement il faudroit dire que tous les Fidèles de la primitive Eglise étoient Chanoines Reguliers, parce qu'ils vivoient en commun. A l'égard de la Regle de S. Augustin qu'ils suivent aujourd'hui, on sçait que ce n'est qu'une Lettre qu'il écrivoit à sa sœur Religieuse dans Hippone, & qu'il n'a jamais fait de Regle pour des hommes.

pas devant les Apôtres? Tous les Disciples de ce grand Prophète dont la vie hérétique a été d'un si grand exemple dans l'ancienne Loi, & qu'on regarde avec justice comme les premiers Moines du monde, ne sont-ils pas devant les Apôtres? Mais laissant à part ce petit trait de vanité, qui seroit mieux, dit-il, à des gens du monde, qu'à des personnes, qui comme nous, ont fait profession d'humilité, venons au fond de l'affaire.

On voit tous les jours des Clercs Réguliers, qui dans la vûe d'éviter les périls qui sont comme inséparables de leur état, l'abandonnent pour embrasser la vie Monastique; après l'avoir fait, il ne leur est plus permis de rentrer dans l'Ordre Clerical. Pourquoi cela? Sinon, parce que l'Eglise approuve bien qu'on passe d'un état moins parfait à un plus parfait, mais non pas qu'on en quitte un parfait pour entrer dans un autre moins parfait. C'est dans cet esprit & sur ce même principe, qu'elle prend souvent des Moines pour en faire des Evêques, & pour gouverner des Clercs: mais on ne

verra jamais qu'elle ait pris des Clercs pour leur donner la conduite des Monasteres.

Dans les Litanies & autres prieres publiques qu'elle adresse à Dieu, on l'y voit implorer le secours des Moines & des Vierges consacrées au Seigneur, mais non pas celui des Clercs Reguliers. Elle dit : *Omnes Sancti Monachi & Eremita*. Elle dit : *Omnes Sancta Virgines* ; mais elle n'a encore jamais dit, & je ne crois pas qu'elle dise jamais : *Omnes Sancti Canonici Regulares*, ni même : *Omnes Sancti Clerici* ; parce que les noms de Clercs & de Chanoines sont des noms d'Office, & non pas de piété & de Religion.

Il prouve tout ce qu'il avance par d'excellens passages de S. Jérôme & de S. Chrysostome. Il fait voir ensuite les dangers de la vie des Clercs dans les Villes au milieu du monde, & la sûreté de la vie Monastique dans la solitude ; le bonheur de la vie contemplative qui est le partage des Moines ; les écueils de la vie active qui est propre aux Clercs. Il n'oublie pas la vie aisée des Chanoines Reguliers,

& la compare par une agréable ironie avec la vie dure & austere des Moines. De toutes ces raisons il en tire cette conséquence, que l'Ordre Monastique ne cede en rien, pour ne pas dire qu'il l'emporte de beaucoup sur celui des Chanoines Reguliers, soit qu'on regarde le rang qu'ils tiennent parmi les hommes, ou celui que la raison leur donne auprès de Dieu, sur-tout depuis que l'Eglise a élevé les Moines au Sacerdoce.

Nous avons vû le même différend se renouveler encore de nos jours entre les Chanoines Reguliers de Sainte Geneviève (a), & les Benedictins de la Congregation de S. Maur. Mais on peut dire à la loüange d'Abeillard, que ce qui a été avancé de plus fort de part &

(a) Ce fut au sujet de la préséance dans les Etats de Bourgogne. Voyez les *Factums* qui ont été faits de part & d'autre. Vous trouverez que la plûpart des preuves du P. Mabillon qu'on croit Auteur du *Factum* des Benedictins, sont les mêmes qu'Abeillard apporte en faveur des Moines : & la plûpart des raisons du *Factum* des Chanoines Reguliers, sont les objections auxquelles Abeillard répond.

d'autre, a été pris de cette sçavante Lettre dont nous parlons. C'est une source féconde, où se trouvent en abrégé les plus fortes raisons qu'on puisse apporter dans cette cause.

Il ne se donna pas tant de peine contre ceux qui méprisoient la Philosophie, & sur-tout la Dialectique. Il se contente de les comparer au renard de la fable, qui après avoir fait tous ses efforts pour monter sur un serisier & en attraper le fruit, sans en pouvoir venir à bout, se mit à décrier les serises, & à dire qu'elles étoient d'un si mauvais goût, qu'il s'étonnoit comment on pouvoit concevoir le désir d'en manger. C'est ce que font ces Docteurs, dit-il : ils méprisent la Dialectique, parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour la comprendre ; au lieu que les grands genies, comme S. Augustin & les autres Peres de l'Eglise, ne se sont pas contentez de louer cette science, mais l'ont crû nécessaire pour réfuter les Hérétiques, distinguer les bons raisonnemens d'avec les faux, & bien expliquer l'Ecriture Sainte.

XII.
Son Com-
mentaire
sur l'Epître
aux Ro-
mains,

Après avoir ainsi chassé ces mouches importunes, qui par leur bourdonnement venoient le détourner de ses occupations sérieuses, il reprit ses ouvrages édifiants qu'il composoit pour l'utilité de l'Eglise, & commença son Commentaire sur l'Epître de S. Paul aux Romains. Cet ouvrage est considérable, & des plus sçavans qui soient sortis de la plume de ce Théologien. Il est renfermé dans cinq Livres, dont chacun contient l'explication de trois chapitres de S. Paul. L'Auteur s'attache particulièrement au sens littéral de cette Epître, & fait voir par des paraphrases l'enchaînement & la suite du discours de l'Apôtre, dans des termes si purs & si intelligibles, qu'il ne laisse pas la moindre difficulté sur ce sujet. Il y traite les plus importantes questions de la Théologie touchant le Péché originel, le libre Arbitre, la Grace, la Prédestination & la Réprobation. On y voit par-tout une profonde érudition, une grande lecture des Peres, sur-tout de S. Jérôme & de S. Ambroise qu'il cite souvent. A la tête de l'Ouvrage il a mis une Pré-

face, où il traite de l'Ecriture Sainte en général, & de l'Epître aux Romains en particulier. Il avouë qu'il s'est d'autant plus attaché à expliquer celle-ci, qu'elle passe du consentement de tous les Docteurs pour la plus difficile, soit pour la profondeur du raisonnement & des pensées de l'Apôtre, soit par l'elevation des mysteres dont il parle.

Il est étonnant que ce sçavant Abbé ait pû travailler sur une matière si épineuse, qui demande une grande tranquillité d'esprit & une paix profonde, dans un tems où il souffroit de la part de ses propres Religieux la plus cruelle persécution dont soient capables des barbares, car c'est alors que lui arrivèrent tous les accidens, dont il nous a laissé une si triste peinture.

Ces monstres endurcis dans le mal, & presqu'incapables de conversion, voyant qu'ils ne pourroient plus vivre dans le libertinage sous la conduite d'un tel Supérieur, résolurent de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Ils choisirent pour cet effet la voie du poison, comme la plus propre à cacher leur crime,

Suite des persécutions que lui font les Moines de son Abbaïe.

Ils tâchent de l'empoisonner.

Ep. cal.

c. 15.

& commencerent par empoisonner tantôt les viandes, tantôt la boisson de leur Abbé. Mais soit que ceux dont ils s'étoient servis pour commettre ce sacrilege, l'en eussent averti, soit qu'il eût lui-même découvert le mets empoisonné qu'ils lui avoient préparé, ces premières tentatives furent inutiles : il prit si bien ses précautions pour l'avenir, qu'ils ne furent pas long-tems sans s'appercevoir qu'il n'étoit pas possible de réussir dans leur abominable dessein par cette voie ; ils eurent recours à d'autres artifices qu'ils s'imaginèrent plus assurés, parce qu'il s'en douteroit moins.

Ils sçavoient que ce Religieux Abbé avoit coûtume de dire tous les jours la sainte Messe (a), & de chercher dans ce pain des forts, comme l'appelle le texte sacré, de quoi résister à toutes les embûches de ses ennemis. Que firent-ils ? Ils empoisonnerent le Calice dont il se

(a) On voit par cet endroit, que l'ancienne coûtume de ne dire la Messe que le Dimanche, étoit déjà abolie. Il faut avouer cependant qu'il n'étoit pas encore ordinaire de la dire tous les jours.

servoit ordinairement pour dire la Messe , & firent la même chose du vin qui devoit servir à ce redoutable sacrifice. Mais Dieu qui veilloit à la conservation de son serviteur , permit encore que cette abominable entreprise fût découverte. L'Abbé prit un autre Calice , & ne se servit plus d'autre vin pour l'Autel , que de celui que lui fournissoit un de ses amis , ou qu'il envoyoit acheter en son absence , tantôt chez un Marchand , tantôt chez un autre ; car ne buvant que de l'eau à ses repas , il n'avoit point de vin dans sa cave.

Cette conduite de ses Religieux lui faisoit faire de grandes réflexions. D'un côté il les pleuroit comme morts, quoiqu'ils parussent vivans aux yeux des hommes; puis-que la Foi lui apprenoit qu'ils étoient effectivement morts devant Dieu , autant par le dérèglement de leurs mœurs , que par le dessein où ils étoient toujours de le faire périr. D'autre part , il ne sçavoit s'il n'étoit point obligé de les abandonner, pour n'être pas homicide de lui-même , en demeurant volontaire-

Réflexions
d'Abeil-
lard sur
cette con-
duite de ses
Religieux.

324 LA VIE D'ABEILLARD.
ment exposé à un péril si évident.
Il avoit devant les yeux l'exemple
de son illustre Patriarche S. Benoît,
qui dans une semblable occasion,
n'hésita pas un moment sur le parti
qu'il devoit prendre, & quitta la
compagnie & la conduite de ces
malheureux Moines, qui avoient
poussé la fureur jusqu'à lui présen-
ter une coupe empoisonnée lors-
qu'il étoit à table. Abeillard ne se
flattoit pas d'avoir comme ce Saint
le don des miracles, & de pouvoir
par un signe de croix briser le verre
où seroit le venin : cela l'obligeoit
à s'exposer moins que lui, & à pren-
dre plus de précautions.

Fin du premier Tome.



527129



527129

